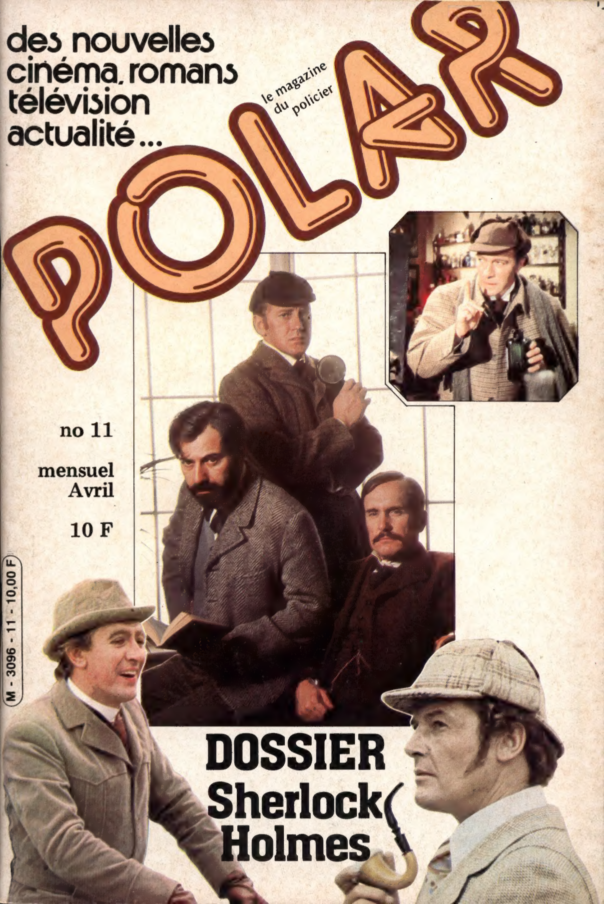
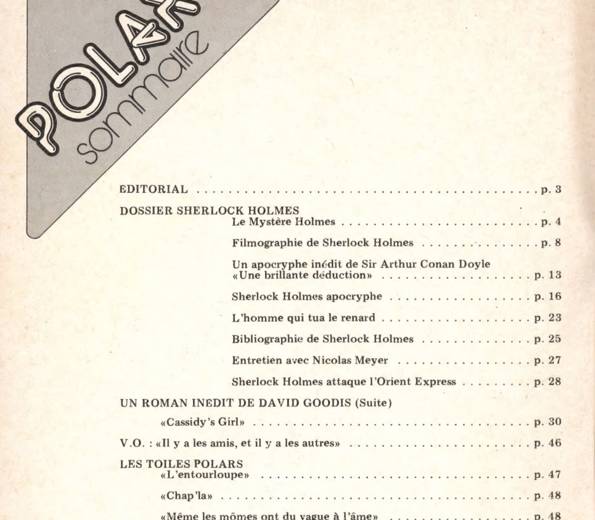
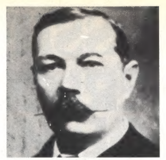

des nouvelles
cinéma, romans
télévision
actualité...
le magazine du policier
POLAR
no 11
mensuel
Avril
10 F
M - 3096 - 11 - 10,00 F
DOSSIER
Sherlock
Holmes



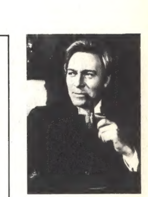
POLAR, le Magazine du Policier, 33 passage Jouffroy, 75009 Paris. — Mensuel — Tél. : 824 98 98 Directeur de la publication : Richard Bocci — Rédacteur en chef : François Guérif — Comité de rédaction : Claude Benoit, Richard Bocci, Serge Clérambault, Jean-Pierre Deloux, François Guérif, Michel Lebrun, Pascal Mérigeau, Marie-Thérèse Naudon, Roland Proval — Mises en pages et dessins : Jean-Louis Zirnhelt — Documentation : Anne Robant — Publicité au journal — Imprimerie Europrint, 94600 Choisy-le-Roi — Distribution : N.M.P.P. — Dépôt légal : Avril 1980. (Les manuscrits ne sont pas retournés à leurs auteurs). Commission paritaire : 61843.

BULLETIN D'ABONNEMENT : page 68.



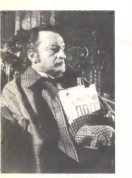
EDITORIAL

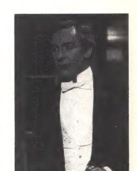




Le 7 Juillet 1980 sera célébré le cinquantième anniversaire de la mort de Sir Arthur Conan Doyle, médecin réputé, journaliste (on lui doit le meilleur reportage sur la guerre des Boers), historien, sportif émérite et écrivain.

On lui doit entre autres, des romans historiques, des récits fantastiques, des écrits sur le spiritisme, des essais politiques, un grand nombre de nouvelles, quelques romans sentimentaux et plusieurs histoires sur le sport.



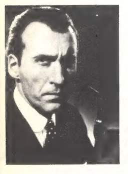


Il est aussi le créateur d'un certain Sherlock Holmes. Cinquante ans après la mort de son créateur, Sherlock Holmes est plus vivant que jamais. Les romanciers s'emparent du personnage qui les fascine ; les cinéastes le font revivre sous les traits les plus divers ; des sociétés s'organisent pour l'étudier en détail et découvrir les aspects passés sous silence par Conan Doyle.

Bref, de tous les détectives de fiction, Sherlock Holmes est sans aucun doute le plus célèbre du monde entier. Jamais personnage n'aura mieux mérité d'entrer dans la légende et de devenir un mythe.



F.G.

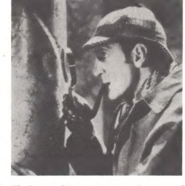






DOSSIER SHERLOCK HOLMES

Le mystère Holmes



En 1886, las des rebuffades qu'il avait essuyées auprès de divers éditeurs londoniens, au sujet d'un roman d'aventures intitulé : «GIRDLESTONE and Co», un médecin écossais de 37 ans, ARTHUR CONAN DOYLE, qui avait déjà publié nombre de nouvelles dans divers magazines (London society, all the year round, the boy's own paper, Cornhill) entreprit la rédaction d'un nouveau roman :

«Je me sentais mûr pour quelque chose de plus neuf, de plus solide, de moins gauche. Gaboriau exerçait sur moi une assez forte attraction par sa façon nette de charpenter un drame, et M. Dupin, le magistral policier d'Edgar Poe, était un de mes héros favoris depuis l'enfance. Pouvais-je, aux créations de ces 2 auteurs, ajouter la mienne ? Je songeai à mon ancien professeur JOE BELL, à sa face d'aigle, à ses procédés bizarres, à sa manière un peu fantastique d'observer le détail. Policier, il eût certainement cherché à rapprocher d'une science exacte une méthode captivante qui demeurait chez lui toute instinctive. Je devais tenter d'y parvenir. Ce qui était aussi possible dans la vie, pourquoi ne le rendrais-je pas plausible dans la fiction ? C'est fort bien que de prêter à un homme toutes les ressources de l'intelligence ; encore que le lecteur en veut-il des exemples. L'idée m'amusa. Mais comment appeler mon personnage ? Je répugnais à cet art qui fait du nom un signe de caractère et qui invente M. Lematois ou M. Lefuret. Holmes fut Sherringford Holmes avant d'être Sherlock Holmes. Ne pouvant narrer lui même ses exploits, il devait avoir un camarade assez neutre pour lui servir de repoussoir, instruit, homme d'action, capable, tout à la fois de l'assister dans ses entreprises et de les raconter. A cet homme sans éclat, il fallait un nom gris et tranquille : Watson ferait l'affaire. Ainsi j'avais mes deux protagonistes. J'écrivis «A STUDY IN SCARLET» (I)

Soumis à plusieurs éditeurs et refusé, le manuscrit est enfin accepté pour la somme de 25 livres par Ward, Lock et Cie et publié en décembre 1887 dans l'almanach «Beeton's Christmas annual», puis en volume en 1888. Sans grand succès.

L'éditeur américain du LIPPINCOTT MAGAZINE (2) qui avait lu «A study in scarlet» réclamait un nouveau Sherlock Holmes. Conan Doyle écrivit alors «The sign of the four» qui parut en février 1890, puis fut édité en volume par Spencer Blacket au printemps 90. Sans plus de succès et d'écho que «A study in scarlet».

Le succès vint l'année suivante, lorsque A.P. Watt, l'agent littéraire de Conan Doyle, envoya au «Strand magazine» une nouvelle intitulée : «A scandal in Bohemia». Redonnons la parole à Conan Doyle.

«A cette époque commençaient de paraitre un certain nombre de magazines, entre lesquels se signalait le «Strand». Considérant ces divers recueils d'histoires détachées, je songeais qu'un même personnage circulant à travers une série de nouvelles, s'il parvenait à capter l'attention du lecteur, l'enchaînerait à son magazine. D'autre part, il me semblait que le feuilleton ordinaire était, pour un magazine, moins une aide qu'une gêne puisque tôt ou tard on en laissait passer une coupure et qu'après cela il avait perdu tout intérêt. Le compromis parfait serait un personnage qu'on retrouvât dans chaque feuilleton, et des feuilletons dont chacun se suffit à lui même si bien que le lecteur put toujours se permettre de savourer la totalité du magazine ; Je crois que je fus le premier à concevoir cette idée et le «Strand» à le mettre en pratique. Sherlock Holmes, que j'avais déjà présenté dans deux petits livres, devait se prêter sans peine à une série de nouvelles» (I)

En juillet 1891, «A scandal in Bohemia» paraissait dans le «Strand», bientôt suivi de 5 autres récits (3) qui reçurent un accueil si enthousiaste du public que l'éditeur dut bientôt supplier Conan Doyle de lui donner d'autres histoires de Sherlock Holmes. Conan Doyle ne se doutait guère, tout préoccupé qu'il était de son œuvre littéraire «sérieuse» (MICAH CLARKE, La compagnie blanche, les réfugiés) qu'il venait de donner naissance à ce que JOHN DICKSON CARR a appelé (4) «le personnage le plus célèbre de la littérature anglaise». Un personnage si célèbre qu'il allait finir par éclipser son propre créateur. Lequel nourrissait à son égard des sentiments rien moins que mitigés, puisque, lassé de cet encombrant héros, il le précipita, au grand dam des lecteurs, du haut des chutes de Reichenbach, en compagnie de son ennemi mortel, le Napoléon du crime : le professeur Moriarty (5), en octobre 1893.

Sollicité de toutes parts, Arthur Conan Doyle écrivit en 1897 une pièce de théâtre, «Sherlock Holmes» qui ne trouvant pas d'«acquéreur» à Londres fut remise à son agent américain Charles Frohman, lequel la communiqua à un acteur, WILLIAM GILETTE, qui emballé, demanda et obtint l'autorisation de la remanier et de la jouer ; la pièce et son interprète firent un triomphe aux U.S.A.

En 1901, Conan Doyle commença à écrire «The hound of Baskervilles». A l'origine, il ne pensait pas utiliser Holmes mais cette idée s'imposa finalement à lui : «Je me suis demandé pourquoi je créerais un nouveau personnage puisque je le possédais déjà avec Holmes» (6)

Il fallut attendre octobre 1903, pour que sous la pression conjuguée du public et des éditeurs, Conan Doyle se décida enfin à ressusciter Holmes.

Ce fut un évènement d'un retentissement considérable... La légende prenait définitivement son essor...

Une légende qui prit naissance du vivant même de Conan Doyle, comme en témoignent deux passages du chapitre de ses mémoires consacré à SHERLOCK HOLMES ;

«Je ne crois pas avoir jamais bien compris à quel point Holmes était pour le lecteur naïf, une personne réelle et vivante, comme le jour où on me conta la plaisante histoire de ces écoliers français, qui visitant Londres et priés de dire où ils voulaient qu'on les mene tout d'abord, exprimèrent le désir unanime de voir la maison de Holmes dans Baker street».

«Un jour, comme j'entrais dans mon hall pour prendre part à un match de billard entre amateurs, on me remit un petit paquet qui avait été apporté pour moi. Je l'ouvris et j'y trouvai un de ces morceaux de craie verte dont les joueurs de billard ont coutume de faire usage. Amusé par l'incident, je mis la craie dans la poche de mon gilet et m'en servis durant la partie. Je continuai de m'en servir par la suite, si bien qu'un jour, comme j'en frottais le procédé, elle craqua ; je m'aperçus que le morceau était creux, et j'en retirai un bout de papier où l'on avait écrit ces mots «D'Arsène Lupin à Sherlock Holmes.»

Une légende qui ne cessa plus de s'amplifier, d'incarnations théâtrales ou cinématographiques (jugées en fonction de leur conformité aux modèles iconographiques génialement fixés par Sidney Paget), en résurrections littéraires - parodiques ou respectueuses du CANON - en passant par les sociétés holmesiennes et les études sherlockiennes.

Une légende qui a fait de Sherlock Holmes bien plus qu'un simple personnage de fiction, aussi célèbre soit-il : un véritable MYTHE.

Et c'est bien là que gîte le «mystère» Holmes.

Comment, pourquoi, en dépit d'une sévère concurrence - du Martin Hewitt d'Arthur Morrison au Max Carrados d'Ernest Bramah, du professeur S.F.X. Van Dusen de Jacques Futrelle au Luther Trant de William Mac Harg et Edwin Balmer, tous postulants au titre, - a-t-il acquis cette réputation de «ROI des détectives» qui en fait à la fois un Archétype et un modèle inégalé ?

La réponse ne figure pas en tout cas dans les mémoires de Conan Doyle qui se montre à l'égard de sa propre «créature» (mais certains n'ont-ils pas prétendu que Conan Doyle ne fut jamais que l'agent littéraire du docteur Watson) d'une singulière incompréhension : «Je ne voudrais pas manquer de gratitude envers Holmes, qui était pour moi un bon ami durant ces années. Si j'ai failli par instants me lasser de lui, c'est que son caractère n'admet pas de nuances. Holmes n'est qu'une machine à CALCULER». (8)

Si Holmes n'avait été que cette machine à déduire (art qu'il pratique d'ailleurs avec une manière de détachement dilettante et un goût de l'effet qui tranche sur le sérieux quasi pontifiant des autres détectives de l'époque), il eût été vivement concurrencé par Van Dusen, «la machine à penser» ou par le vieil homme dans le coin, ce prototype du «Armchair detective».

L'incomparable supériorité de Holmes sur ses rivaux réside en la relation vitale, essentielle qu'il entretient avec le mystère : c'est là sa véritable drogue, bien plus que la solution de cocaïne à 7% qui n'est qu'un palliatif, un subterfuge à l'ennui des jours «sans».

Là où les uns pourchassent le crime par goût de l'ordre et de la justice et les autres pour avoir l'occasion d'exercer leurs facultés intellectuelles dans un contexte plus dramatique que le simple jeu de société, Holmes agit par fascination du mystère. C'est une passion absolue, dévorante, exclusive, qui ne trouve dans la découverte de la solution qu'un assouvissement passager. Relisez le bon docteur. Que l'on sonne au 221 B Baker street, que les prémisses soient prometteuses, et voilà Holmes tiré de sa léthargie, prêt à l'action ; car Holmes, ne l'oublions pas, n'est pas seulement un esprit brillant capable des plus subtiles déductions, c'est aussi un homme d'action qui n'hésite pas à faire le coup de poing, le coup de feu, possède l'art du déguisement et arpente avec autant d'aisance les landes écossaises que les bas quartiers londoniens. A l'inverse, que la sonnette reste muette, que la lecture des journaux ne procure plus d'aliments à sa boulimie, et voilà notre héros réduit à tromper son ennui par la torture de son violon (et des tympans de Watson) ou les paradis artificiels. Holmes ne vit que par et pour le mystère.

Encore fallait-il que les mystères soumis à la sagacité de Sherlock Holmes fussent dignes de lui. Et c'est l'un des grands mérites de Conan Doyle que d'en avoir imaginé à la mesure de son personnage, de «la bande mouchetée» aux «hommes dansants». «La difficulté des histoires de Sherlock Holmes, c'était que chacune d'elles avait, autant qu'un long roman, besoin d'un sujet bien tranché et original. Désormais, je ne mis plus sur pied une histoire dont le sujet n'en valût la peine et où je ne prisse moi-même intérêt, car c'était la condition primordiale pour y intéresser les autres» (9)

Rien là cependant qui n'explique le passage de la fiction littéraire à la mythologie. C'est l'ensemble de la saga, de la geste holmesienne - car c'est bien là le terme qui convient - qu'il faut scruter pour tenter de trouver les éléments d'une réponse, éléments qui relèvent de trois ordres : historiques, géographiques et littéraires. (Les deux premiers étant d'ailleurs étroitement dépendants l'un de l'autre).

Lorsque Conan Doyle reproche aux adaptations cinématographiques interprétées par Eille Norwood «d'avoir introduit dans la vie de Holmes l'auto, le téléphone, tout un luxe d'acquisitions dont n'avait pu rêver un homme de l'époque victorienne», il traduit l'évidence : Sherlock Holmes est le pur produit d'une époque. Non point, comme l'affirme platement Lukacs - «le célèbre herméneute des Marx» (10) - un simple reflet

de l'idéologie de la classe bourgeoise de l'époque victorienne (tant d'autres le pourraient être avec infiniment plus de pertinence), mais une incarnation hautement POÉTIQUE de celle-ci. André Hardellet l'avait bien compris qui écrivait dans «les chasseurs» au mot «Cab» de son «répertoire» :

«Le gentleman portant mac farlane, et fumeur de pipe, est happé par un cab qui disparaît sans bruit dans le fog londonien. Un peu plus tard, la voiture le déposera devant des grilles et du lierre, au seuil d'une aventure si belle que le fidèle Watson renoncera à nous la conter»

Tout est là, la silhouette fantastique, (celle qui trompera le colonel Moran dans «la maison vide»), la ville magique noyée de brouillard où, tapi dans les bas-fonds le professeur Moriarty dirige l'empire noir du crime, où rôdent de faux mendiants et le fantôme de l'amour fou (Ah ! le sourire sur cette photographie ! et dire qu'il en est pour s'interroger sur l'homosexualité de Holmes : qu'ils relisent donc «a scandal in Bohemia»)... Londres, dont Pierre Mac Orlan affirme que pour la parcourir la nuit, «Il faut avoir en soi le goût du fantastique et posséder le léger pouvoir de peupler l'ombre».

Et l'aventure. Les aventures, celles qu'a révélées Watson au monde et celles qu'il n'a pas consigné. Celles-là surtout qui enflammèrent les imaginations : le rat géant de Sumatra, Isadora Persano, James Philimore, le cutter Alicia, la femme abominable du Rigoletto, la famille Patterson, le grand Hiatus. De l'univers même créé par Conan Doyle, des figures plutôt énigmatiques qui le peuplent de Moriarty à Mycroft Holmes en passant par Sherlock lui-même, des zones d'ombre qu'il suscita volontairement (cf «Ma vie aventureuse» p 177 et qu'il utilisa une ou deux fois à son profit ou involontairement) ne pouvaient naître que tentatives d'explorations, d'explications. Ce fut la vague des études de sherlockologie, des gloses holmesiennes ; relayée aujourd'hui par celles des aventures apocryphes où Holmes affronte aussi bien des figures historiques ou légendaires que des personnages issus d'autres fictions.

Dans sa biographie de Sherlock Holmes, W.S. Baring-Gould avertissait «aucun personnage de ce livre n'est imaginaire. L'auteur serait cependant fort heureux de connaître ceux d'entre eux qui prétendent l'être»; le restaurant «The Sherlock Holmes» de Northumberland street conserve religieusement les traces matérielles de son passage sur la terre : 5 pépins d'orange desséchés et l'invitation au bal des employés du gaz où Mary Sutherland fit la connaissance du prétendu Hosmer Angel (11); Et j'ai dans ma bibliothèque quelques précieux et rares opuscules dont le fameux «Practical handbook of bee culture, with some observations upon the segregation of the Queen».

Je laisserai au lecteur le soin de conclure.

JACQUES BAUDOU

NOTES

1 · *«Ma vie aventureuse» de A. CONAN DOYLE Albin Michel p. 122-123*
2 *publié simultanément par J-B Lippincott à Philadelphie et Ward, Lock and Co à Londres.*
3 *Se reporter à la bibliographie de Francis Lacassin «Mythologie du roman policier» tome I. Coll. 10/18*
4 *«La vie de Sir Arthur Conan Doyle» de J. DICKSON CARR Robert Laffont Page 83.*
5 *Dans «The final problem» (Le dernier problème in «Souvenirs sur Sherlock Holmes» livre de poche)*
6 *cité par John Dickson Carr op. cité p. 243*
7 *Voir les anthologies de Hugh GREENE : the rivals of S.H., More rivals of S.H., Further rivals of S.H., The american rivals of S.H.*
8 *Opuscule cité p. 178*
9 *Opuscule cité p. 161-62*
10 *comme l'appelle le deutérodataire Kirmu dans Subsidia pataphysica no 2*
11 *«Reliques holmesiennes» de K. Kirmu dans Subsidia pataphysica no 16-17*

FILMO GRAPHIE

LES FILMS MUETS

1903. **SHERLOCK HOLMES BAFFLED**
(U.S.A. The American Mutoscope and Bioscope Co)

1905. **THE ADVENTURES OF SHERLOCK HOLMES ou HELD FOR A RANSOM**
(U.S.A. The Vitagraph Co.)
Réal : J. Stuart Blackton
Scén : Theodor Liebler
Holmes : Maurice Costello

1908. **SHERLOCK HOLMES AND THE GREAT MURDER MYSTERY**
(U.S.A. Crescent Film Co.)
RIVAL SHERLOCK HOLMES.
(Italie. Ambrosio)

Série de la Nordisk Film Company (Danemark)

1908. **SHERLOCK HOLMES**
SHERLOCK HOLMES IN THE CAS CELLAR
Holmes : Viggo Larsen

1909. **THE THEFT OF THE DIAMONDS**

1910. **THE MURDER IN BAKER STREET**

1911. **THE HOTEL MYSTERY ou SHERLOCK HOLME'S LAST EXPLOIT ou HOTEL RATS**
Réal : Forrect Holger-Madsen
Holmes : Forrect Holger-Madsen ou Viggo Larsen
Watson : Alwin Neuss

Série franco-anglaise de Eclair, à laquelle a collaboré Conan Doyle.

1912. **THE SPECKLED BAND**
THE BERYL CORONET
SILVER BLAZE

1913. **THE REIGATE SQUIRES**
THE ADVENTURE OF THE COPPER BEECHES
THE MYSTERY OF BOSCOMBE VALE
THE STOLEN PAPERS
THE MUSGRAVE RITUAL
Réal : Georges Treville (avec la collaboration de Conan Doyle)
Holmes : Georges Treville

1914. **A STUDY IN SCARLET**
(Grande-Bretagne. The Samuelson Film Mfg Co Ltd.)
Réal : Georges Pearson
Scén : Harry Engholm
Holmes : James Bragington

1916. **THE VALLEY OF FEAR**
(Grande-Bretagne. The Samuelson Film Mfg Co Ltd.)
Réal : Alexander Butler
Scén : Harry Engholm
Holmes : H.A. Saintsbury
Watson : Arthur M. Cullin

1916. **SHERLOCK HOLMES**
(U.S.A. Essanay)
Réal : Arthur Berthelet
Scén : H.S. Sheldon
Holmes : William Gillette
Watson : Edward Fielding

Stoll Picture Productions Ltd. Première série. (Grande-Bretagne)

1921. **ADVENTURES OF SHERLOCK HOLMES (Titre générique)**
THE DYING DETECTIVE
THE DEVIL'S FOOT
A CASE OF IDENTITY
THE YELLOW PAGE
THE RED-HEADED LEAGUE
THE RESIDENT PATIENT
A SCANDAL IN BOHEMIA
THE MAN WITH THE TWISTED LIP
THE BERYL CORONET
THE NOBLE BACHELOR
THE COPPER BEECHES
THE EMPTY HOUSE
THE TIGER OF SAN PEDRO
THE PRIORY SCHOOL
THE SOLITARY CYCLIST
Réal : Maurice Elvey
Scén : Maurice Elvey et William J. Elliott
Holmes : Eille Norwood
Watson : Hubert Willis



1



2 3 4

Stoll Picture Productions Ltd. Deuxième série.

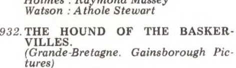
1922. **FURTHER ADVENTURES OF SHERLOCK HOLMES** (Titre générique)
CHARLES AUGUSTUS MILVERTON
THE ABBEY GRANGE
THE NORWOOD BUILDER
THE REIGATE SQUIRES
THE NAVAL TREATY
THE SECOND TRAIN
THE RED CIRCLE
THE SIX NAPOLEONS
BLACK PETER
THE BRUCE-PARTINGTON PLANS
THE STOCKBROKER'S CLERK
THE BOSCOMBE VALLEY MYSTERY
THE MUSGRAVE RITUAL
THE GOLDEN PINCE-NEZ
THE GREEK INTERPRETER
Réal : Georges Ridgewell
Scén : Patrick L. Mannock etGeoffroy H. Malins
Holmes : Eille Norwood
Watson : Hubert Willis

1922. **SHERLOCK HOLMES**
(U.S.A. Goldwyn Pictures)
Réal. : Albert Parker
Holmes : John Barrymore
Watson : Ronald Young
Moriarty : Gustav von Seyffertitz

Stoll Picture Productions Ltd, Troisième série.

1923. **THE LAST ADVENTURES OF SHERLOCK HOLMES** *(Titre générique)*
SILVER BLAZE
THE SPECKLED BAND
THE GLORIA SCOTT
THE BLUE CARBUNCLE
THE ENGINEER'S THUMB
HIS LAST BOW
THE CARDBOARD BOX
THE DISAPPEARANCE OF LADY FRANCES CARFAX
THE THREE STUDENTS
THE MISSING THREE-QUARTER
THE MYSTERY OF THOR BRIDGE
THE STONE OF MAZARIN
THE DANCING MEN
THE CROOKED MAN
THE FINAL PROBLEM
Réal. : George Ridgewell
Scén. : Geoffrey H.Malins et P.L. Mannock
Holmes : Eille Norwood
Watson : Hubert Willis
Moriarty : Percy Standing

1923. **THE SIGN OF FOUR**
(Grande-Bretagne. Stoll Picture Productions Ltd)
Réal. : Maurice Elvey
Scén. : Maurice Elvey
Holmes : Eille Norwood
Watson : Arthur Cullin



II. LES FILMS PARLANTS

1929. **THE RETURN OF SHERLOCK HOLMES**
(U.S.A. Paramount)
Réal. : Basil Dean
Scén. : Garrett Ford et Basil Dean d'après **The dying detective** *et* **His last bow.**
Holmes : Clive Brook
Watson : H.Reeves Smith
Moriarty : Harry T.Morey

1931. **THE SLEEPING CARDINAL**
(Grande-Bretagne. Twickenham Film Studios Ltd)
Réal. : Leslie Hiscott
Scén. : Leslie Hiscott et Cyril Twyford
Holmes : Arthur Wontner
Watson : Ian Fleming

1931. **THE SPECKLED BAND**
(Grande-Bretagne. British and Dominions Studios)
Réal. : Jack Raymond
Prod. : Herbert Wilcox
Scén. : W.P.Lipscomb
Holmes : Raymond Massey
Watson : Athole Stewart

1932. **THE HOUND OF THE BASKERVILLES.**
(Grande-Bretagne. Gainsborough Pictures)
Réal. : Gareth Gundrey
Scén. : Edgar Wallace et Gareth Gundrey
Prod. : Michael Balcon
Holmes : Robert Rendel
Watson : Fred Lloyd

1932. **THE MISSING REMBRANDT**
(Grande-Bretagne. Twichenham Film Studios Ltd)
Réal. : Leslie Hiscott
Scén. : H.Fowler Mear et Cyril Twyford d'après **Charles Augustus Milverton**
Holmes : Arthur Wontner
Watson : Ian Fleming

1932. **THE SIGN OF FOUR**
(Grande-Bretagne. Associated Radio Pictures)
Réal. : Graham Cutts et Rowland V. Lee
Scén. : W.P. Lipscombe
Holmes : Arthur Wontner
Watson : Ian Hunter

LEGENDES DES PHOTOS : *1) La vie privée de S.H., 2) S.H. à New-York, 3) S.H. attaque l'Orient-Express, 4) Le frère le plus futé de S.H., 5) S.H. et le collier de la mort, 6) Le chien des Baskerville (T. Fisher), 7) Der mann, der S.H. war, 8) Le chien des Baskerville (T. Fisher), 9) Le chien des Baskerville (S. Lanfield), 10) S.H. à New-York, 11) S.H. à Washington, 12) S.H. et le collier de la mort, 13) Le rivage oublié, 14) S.H. contre Jack l'éventreur, 15) S.H. à Washington, 16) Meurtre par décret, 17) Mission au soleil, 18) S.H. attaque l'Orient-Express, 19) Le rivage oublié, 20) La vie privée de S.H.*

1932. **SHERLOCK HOLMES**
(U.S.A. Fox)
Réal. : William K.Howard
Scén. : Bertram Milhauser
Holmes : Clive Brook
Watson : Reginal Owen
Moriarty : Ernest Torrence

1933. **A STUDY IN SCARLET**
(U.S.A. Worldwide)
Réal. : Edwin L.Marin
Scén. : Robert Florey. Dialogues additionnels : Reginald Owen
Holmes : Reginald Owen
Watson : Warburton Gamble

1935. **THE TRIUMPH OF SHERLOCK HOLMES**
(Grande-Bretagne. Real Art Productions Ltd)
Réal. : Leslie S.Hiscott
Scén. : H.Fowler et Cyril Twyford d'après **The valley of fear**
Prod. : Julius Hagan
Holmes : Arthur Wontner
Watson : Ian Fleming
Moriarty : Lyn Harding

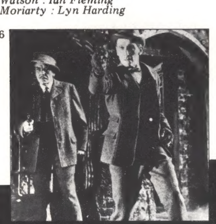
1937. **SILVER BLAZE**
(Grande-Bretagne. Twickenham Film Productions Ltd)
Réal. : Thomas Bentley
Scén. : H.Fowler Mear et Arthur Macrae
Prod. : Julius Hagan
Holmes : Arthur Wontner
Watson : Ian Fleming
Moriarty : Lyn Harding

1939. **THE HOUND OF THE BASKERVILLES. Le chien des Baskerville.**
(U.S.A. Twentieth Century Fox)
Réal. : Sidney Lanfield
Scén. : Ernest Pascal
Prod. : Darryl F.Zanuck
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce
avec Richard Greene, Lionel Atwill, John Carradine

1939. **THE ADVENTURES OF SHERLOCK HOLMES. Les aventures de Sherlock Holmes.**
(U.S.A. Twentieth Century Fox)
Réal. : Alfred Werker
Scén. : Edwin Blum et William Drake
Prod. : Darryl F.Zanuck
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce
Moriarty : George Zucco
avec Ida Lupino

1942. **SHERLOCK HOLMES AND THE VOICE OF TERROR. La voix de la terreur.**
(U.S.A. Universal)
Réal. : John Rawlins
Scén. : Lynn Riggs, John Bright et Robert D.Andrews d'après **His last bow**
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce

6



7

8



10

9

1937. **DER MANN, DER SHERLOCK HOLMES WAR**
(Allemagne. U.F.A.)
Réal. : Karl Hartl
Scén. : R.A. Stemmle et Karl Hartl
Holmes : Hans Albers
Watson : Heinz Rühmann

1942. **SHERLOCK HOLMES AND THE SECRET WEAPON. Sherlock Holmes et l'arme secrète.**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Edward T.Lloyd, W.Scott Darling et Edmund L.Hartmann d'après **The dancing men**
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce
Moriarty : Lionel Atwill

1943. **SHERLOCK HOLMES IN WASHINGTON. Sherlock Holmes à Washington**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Bertram Millhauser et Lynn Riggs
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce

1943. **SHERLOCK HOLMES FACES DEATH. Echec à la mort**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Bertram Millhauser d'après **The Musgrave ritual**
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce

1944. **SPIDER WOMAN. La femme aux araignées**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Bertram Millhauser
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce
avec Gale Sondergaard

1944. **THE SCARLET CLAW. La griffe sanglante.**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Edmund L.Hartmann et R.W. Neill d'après une histoire de Paul Gangelin et Brenda Weisberg
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce

1944. **THE PEARL OF DEATH. La perle des Borgia.**
(Universal. U.S.A.)
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Bertram Millhauser d'après **The six Napoleons**
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce

1945. **HOUSE OF FEAR. La maison de la peur.**
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Roy Chanslor d'après **The five orange pips**
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce

1945. **THE WOMAN IN GREEN. La femme en vert.**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Bertram Millhauser
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce

1945. **PURSUIT TO ALGIERS. Mission au soleil.**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Leonard Lee
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce

1946. **TERROR BY NIGHT. Le train de la mort.**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Frank Gruber
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce

1946. **DRESSED TO KILL. La clef.**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Roy William Neill
Scén. : Leonard Lee
Holmes : Basil Rathbone
Watson : Nigel Bruce

1951. **THE MAN WITH THE TWISTED LIP**
(Grande-Bretagne. Vandyke Pictures)
Réal. : Richard M.Grey
Holmes : John Longdon
Watson : Campbell Singer

1959. **THE HOUND OF THE BASKERVILLES. Le chien des Baskerville.**
(Grande-Bretagne. Hammer)
Réal. : Terence Fisher
Scén. : Peter Bryan
Prod. : Anthony Hinds
Holmes : Peter Cushing
Watson : André Morell
avec Christopher Lee

1962. **SHERLOCK HOLMES UND DAS HALSBAND DES TODES. Sherlock Holmes et le collier de la mort.**
(Allemagne)
Réal. : Terence Fisher
Scén. : Curt Siodmak
Holmes : Christopher Lee
Watson : Thorley Walters
Moriarty : Hans Söhnker
avec Senta Berger

11

14



13

12

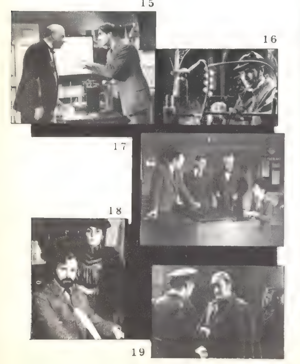
1965. **A STUDY IN TERROR. Sherlock Holmes contre Jack l'éventreur.**
(Grande-Bretagne. Compton-Cameo Films)
Réal. : James Hill
Scén. : Donald Ford et Derek Ford
Holmes : John Neville
Watson : Donald Houston

1970. **THE PRIVATE LIFE OF SHERLOCK HOLMES. La vie privée de Sherlock Holmes.**
(U.S.A. Mirisch Production Co/United Artists)
Réal. : Billy Wilder
Scén. : Billy Wilder et I.A.L. Diamond
Holmes : Robert Stephens
Watson : Colin Blakely
avec Christopher Lee, Genevieve Page

1972. **THEY MIGHT BE GIANTS. Le rivage oublié.**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Anthony Harvey
Scén. : James Goldman
Justin Playfair (Sherlock Holmes) : George C.Scott
Dr. Mildred Watson : Joanne Woodward

1972. **THE HOUND OF THE BASKERVILLES.**
(TV. U.S.A. Universal)
Réal. : Barry Crane
Holmes : Stewart Granger
Watson : Bernard Fox

1975. **THE ADVENTURES OF SHERLOCK HOLMES'SMARTER BROTHER. Le frère le plus fûté de Sherlock Holmes**
(U.S.A. Roth/Jouer)
Réal. : Gene Wilder
Scén. : Gene Wilder
Holmes : Douglas Wilmer
Watson : Thorley Walters
avec Gene Wilder, Marty Feldman, Madeline Kahn.


15 16 17 18 19

1976. **THE SEVEN PER CENT SOLUTION Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express**
(U.S.A. Universal)
Réal. : Herbert Ross
Scén. : Nicholas Meyer d'après son roman
Holmes : Nicol Williamson
Watson : Robert Duvall
Moriarty : Laurence Olivier
avec Vanessa Redgrave, Samantha Eggar et Alan Arkin.

1978. **SHERLOCK HOLMES IN NEW YORK Sherlock Holmes à New York**
(TV)
Réal. : Boris Sagal
Holmes : Roger Moore
Watson : Patrick Mac Nee
Moriarty : John Huston
avec Charlotte Rampling

1979. **MURDER BY DECREE. Meurtre par décret.**
(Grande-Bretagne)
Réal. : Bob Clark
Scén. : John Hopkins
Holmes : Christopher Plummer
Watson : James Mason
avec David Hemmings, Donald Sutherland, John Gielgud et Genevieve Bujold

1979. **THE HOUND OF THE BASKERVILLES**
(U.S.A. John Goldstone Production)
Réal. : Paul Morrissey
Holmes : Peter Cook
Watson : Dudley Moore

20


Par ailleurs, il existe de nombreuses parodies sur Holmes dont la plus ancienne semble être :

1915. **A STUDY IN SKARLIT**
(Grande-Bretagne - Sunny South - Comedy Combin)
Réal. Scén. : Fred et Will Evans
Fred Evans : Sherlokz Homz
Will Evans : Prof. Moratorium

Sherlock Holmes apparaît aussi dans des films aussi divers que :

1930. **PARAMOUNT ON PARADE**
(signé par 11 réalisateurs)

1965. **THE DOUBLE-BARELLED DETECTIVE STORY** *de Jonas Mekas*

1970. **THE BEST HOUSE IN LONDON**
de Philip Saville

1976. **JAIL SEX BLUES**
de John Walsh (Stéphane Bourgoin)

Le corpus holmésien, le «Canon» disent les holmésologues, est limité à soixante aventures dûment répertoriées. Deux d'entre elles sont de la plume de Sherlock Holmes lui-même; deux autres sont relatées à la troisième personne, mais le narrateur anonyme pourrait bien en être le Docteur Watson, également scripteur des cinquante-six autres aventures.

Hors le «Canon», il est soixante-cinq aventures de Sherlock Holmes dont on connait l'existence par des allusions du détective ou de son faire-valoir (mais qui sont probablement perdues pour la postérité), ainsi que d'innombrables pastiches, lesquels sont un sous-genre envahissant de l'holmésologie. La Science des exceptions négligera dans cette masse deux apocryphes particulièrement remarquables, puisqu'ils eurent pour auteur Sir Arthur Conan-Doyle, qui, comme chacun sait, prêta son nom à la relation de la saga holmésienne.

L'un de ces deux apocryphes est **The Field Bazar,** *paru dans* **The Student,** *magazine de l'Université d'Edimbourg, en novembre 1896. Ce pastiche est habile, mais trahit le faux à quelques détails : c'est en réalité de l'Université de Londres que John H.Watson fût diplômé en médecine, et non de celle d'Edimbourg. Lapsus calami ou clin d'œil ? Conan-Doyle a introduit là un fragment de son moi, puisque c'est lui qui étudia à l'Université écossaise la médecine, mais aussi la science de la détection, auprès du Docteur Joseph Bell. Mais nous touchons là aux évangiles de l'enfance...*

Paul Gayot



Une brillante déduction

par Arthur Conan Doyle

«A votre place, déclara Sherlock Holmes, je le ferais certainement.»

Cette réflexion me fit sursauter car mon compagnon, tout au long du petit déjeuner, avait concentré toute son attention sur le journal qui était appuyé contre la caïetière. Lorsque je le regardai, je vis ses yeux braqués sur moi avec cette expression mi-amusée, mi-interrogatrice qu'il arborait généralement lorsqu'il avait le sentiment d'avoir marqué un point.

«Quoi donc ?» demandai-je.

Avec un sourire, il prit sa pantoufle sur le manteau de la cheminée et en soutira quelques pincées de tabac pour bourrer la vieille pipe en terre qu'il fumait invariablement après son petit déjeuner.

«Une question tout à fait dans votre manière, Watson, dit-il. Vous ne serez pas offensé, j'en suis sûr, si je vous dis que la réputation de vivacité intellectuelle dont je jouis est entièrement due à l'admirable faire-valoir que vous avez été pour moi. N'a-t-on point vu des débutantes qui exigeaient que leurs chaperons fussent des laiderons ? Il y a une certaine analogie.»

Notre longue cohabitation dans l'appartement de Baker Street avait établi entre nous cette relation d'intimité tranquille qui permet de se dire bien des choses sans en prendre ombrage. Je dois néammoins reconnaître que cette remarque me piqua au vif.

«Je suis peut-être très obtus, dis-je, mais j'avoue ne pas concevoir comment vous avez réussi à savoir que j'étais...que j'étais...

- Prié d'apporter votre contribution à une souscription de l'Université d'Edimbourg.

- Précisément. Cette lettre vient juste de m'arriver et je ne vous ai pas parlé depuis.

- Malgré celà, dit Holmes en s'adossant contre son fauteuil et en joignant les doigts, j'irai jusqu'à suggérer que cette souscription a pour objet d'agrandir le terrain de cricket de l'université».

Je le regardai avec un tel ahurissement qu'il fut secoué d'un rire silencieux.

«Le fait est, mon cher Watson, que vous êtes un excellent sujet, dit-il. Vous n'êtes jamais *blasé.* Vous répondez instantanément au moindre stimulus extérieur. Votre processus mental est peut-être lent mais il n'est jamais obscur; j'ai pu me rendre compte, au cours du petit déjeuner, que vous étiez plus facile à déchiffrer que l'éditorial du *Times* que j'ai devant moi.

- Je serai heureux de savoir comment vous êtes parvenu à ces conclusions, dis-je.

- Je crains que ma complaisance à donner des explications n'ait sérieusement compromis ma réputation, dit Holmes. Mais en l'occurrence, l'enchaînement des déductions s'appuie sur des faits tellement évidents qu'on ne saurait en tirer vanité. Vous êtes entré dans cette pièce avec une expression pensive, l'expression d'un homme retournant un problème dans sa tête. En outre, vous aviez une lettre à la main. D'autre part, hier soir, vous êtes allé vous coucher de fort bonne humeur; il était donc clair que cette lettre était la cause de votre nouvelle disposition.

- C'est l'évidence même.

- Tout est évident lorsqu'on connaît l'explication. Naturellement, je me suis demandé ce que pouvait contenir cette lettre pour avoir produit cet effet sur vous. Vous teniez l'enveloppe de façon à m'en présenter le rabat, et j'ai vu dessus le même emblème en forme d'écusson que j'ai remarqué sur votre vieille casquette de cricket. Dès lors, il était clair que la requête provenait de l'Université d'Edimbourg - ou de quelque club rattaché à l'université. Arrivé à table, vous avez posé la lettre à côté de votre assiette, l'adresse sur le dessus, et vous

êtes allé examiner la photographie encadrée qui se trouve sur le manteau de la cheminée, à gauche.»

Je fus ébahi de la précision avec laquelle il avait observé mes mouvements.

«Et ensuite ? demandai-je.

- J'ai commencé par jeter un coup d'oeil sur l'adresse et j'ai pu constater, même à un mètre cinquante de distance, qu'il ne s'agissait pas d'une missive officielle. J'ai fait cette déduction grâce au mot «Docteur» sur l'adresse - titre auquel, en tant que licencié de médecine, vous n'avez aucun droit. Sachant que les universitaires sont très à cheval sur l'emploi correct des titres, j'ai pu en conclure avec certitude que votre lettre n'avait rien d'officiel. De retour à table, vous avez retourné l'enveloppe, me permettant ainsi d'apercevoir à l'intérieur une feuille imprimée: l'hypothèse d'une souscription s'est alors présentée à son esprit. J'avais déjà envisagé la possibilité d'une circulaire politique, mais celà paraissait improbable compte tenu du calme de la vie politique à l'heure actuelle.

«Lorsque vous êtes revenu vers la table, votre visage avait la même expression que précédemment; il était évident que votre examen de la photographie n'avait pas modifié le cours de vos pensées. Par conséquent, la photographie elle-même devait avoir un rapport avec le sujet en question. J'ai tourné mon attention vers elle et j'ai vu qu'elle vous représentait en membre de l'équipe de cricket de l'Université d'Edimbourg, avec à l'arrière-plan le pavillon et le terrain de jeu. Ma petite expérience des clubs de cricket m'a appris que ce sont les organismes les plus endettés du monde, après les églises et les régiments de cavalerie. Quand, une fois attablé, je vous ai vu sortir votre stylo et faire des dessins sur l'enveloppe, j'ai compris que vous tentiez de vous représenter le projet d'amélioration prévu par la souscription. Comme votre visage manifestait encore une certaine indécision, je me suis permis d'interrompre votre réflexion pour vous conseiller d'apporter votre soutien à une si bonne cause.»

Je ne pus m'empêcher de sourire devant l'extrême simplicité de son explication.

«C'était absolument enfantin, en effet,» dis-je.

Ma remarque parut le froisser.

«J'ajouterai, dit-il, que la contribution personnelle qui vous est demandée consisterait à écrire quelques lignes pour leur album - et que vous avez d'ores et déjà décidé de prendre le présent incident pour sujet de votre article.

- Mais comment...? m'écriai-je.

- C'est absolument enfantin, dit-il, et je laisse la solution de ce mystère à votre perspicacité. En attendant», ajouta-t-il en levant son journal, «vous m'excuserez si je reprends la lecture de ce très intéressant article sur les arbres de Crémone et sur les raisons exactes de leur prédominance dans la fabrication des violons. Il s'agit là d'un de ces petits problèmes accessoires auxquels je suis parfois tenté de m'intéresser».

The Field Bazaar
Traduit par Gérard de Chergé

SHERLOCK HOLMES

A. Gavin Bryars

Depuis quelques années, grâce à l'acharnement de quelques éminents - et chanceux - «archéologues littéraires», fleurissent les manuscrits apocryphes du docteur Watson contant les aventures de Sherlock Holmes que l'agent littéraire du bon docteur, sir Arthur Conan-Doyle, Watson himself ou le maître en personne avaient cru devoir ne point révéler dans l'immédiat au public.

Ou bien certains auteurs, soucieux d'explorer toutes les virtualités de la mythologie holmesienne, se sont penchés sur les autres héros de la Grande Saga. (Signalons toutefois aux éventuels amateurs que le colonel Moran, Irène Adlet et l'inspecteur Lestrade restent «inemployés»). Il convient toutefois de préciser que cette moisson n'a sans doute été rendu possible que par l'inlassable et érudite activité des sherlockologues anglais ou américains, regroupés au sein de très savantes sociétés : les Baker street irregulars et la Sherlock Holmes society, pour ne citer que les plus célèbres.

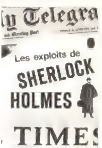
Inventifs, créatifs, les érudits holmesiens ne se sont pas figés dans une étude crispée, sourcilleuse et pour tout dire intégriste du CANON, ainsi qu'en témoignent leurs revues : le Baker street journal, le Baker street miscellanea et le Sherlock Holmes journal.

Qu'on veuille bien prendre pour un hommage, ce recensement des apocryphes et assimilés, à la lumière critique des principales revues d'holmesologie.

Jacques Baudou

apocryphe

THE EXPLOITS OF SHERLOCK HOLMES
de Adrian Conan-Doyle
et John Dickson Carr
Trad. : Les exploits de Sherlock Holmes
1954
Livre de Poche



La première des nouvelles «l'aventure des 7 horloges» parut dans LIFE MAGAZINE, le 29 décembre 1952. Les 11 autres dans COLLIER entre le 23 mai 1953 et le 2 octobre 1953. Elles furent réunies en volume en 1954.

6 d'entre elles sont dûes - plus ou moins semble-t-il à la collaboration d'Adrian Conandoyle, fils d'Arthur, et John Dickson Carr : l'aventure des 7 horloges, l'aventure du chasseur d'or, l'aventure des joueurs en cire, l'aventure du miracle de Highgate, l'aventure du sombre baronnet, l'aventure de la chambre hermétiquement close.

Les 6 autres sont dûes uniquement à la plume d'Adrian Conan-Doyle.

HOLMES MEETS 007
de Stanley Donald
1967
The Beaune Press
(édition limitée à 222 copies)

Voilà une jolie petite curiosité qu'il est certainement impossible de se procurer. Je suis toutefois redevable à des amis d'avoir reçu la copie no 221 B pour ma collection.
LORD DONEGALL S.H.J.

A STUDY IN TERROR
de Ellery Queen
Trad. : Sherlock Holmes contre Jack l'éventreur
1966
Stock



En 1965, JAMES HILL réalise «A study in terror», l'une des meilleures aventures apocryphes et cinématographiques de Sherlock Holmes, ainsi intitulée par analogie avec «A study in scarlet», roman dans lequel Arthur Conan-Doyle donnait naissance à son héros.

Le script de Donald et Derek FORD reposait sur l'affrontement Holmes-Jack l'é-

ventreur, cet énigmatique tueur de prostituées qui sévissait à Whitechapel alors que l'hôte de Baker street était au sommet de sa carrière. Jamais rencontre ne fut moins évitable.

Le film fut distribué aux U.S.A. sous le titre «Fog» et enthousiasma Ellery Queen qui décidât d'en écrire la novelization. On savait Queen fin holmesologue depuis sa fort remarquable anthologie «The misadventures of Sherlock Holmes». Il se révèle dans cet exercice watsonien à la mesure du bon docteur. Mais pouvait-il se contenter d'une simple transposition écrite du scénario, aussi bon soit-il ?

Ellery Queen, son homonyme détective, dépositaire du journal du docteur Watson, ne se laisse point prendre aux «circonlocutions délibérées» de HOLMES, et trouve la véritable solution de l'énigme, en filigrane de celle du film.

Et le duel mythologique du titre français acquiert une dimension de plus : le Maître, par delà le temps, rencontre son descendant le plus doué.

THE PROBLEM OF THE PURPLE MACULAS : a Sherlock Holmes adventure
de James C. Iraldi

1968
Luther Norris

«Dans ce pastiche, M. Iraldi n'a pas atteint la perfection, comme M. ALAN WILSON avec son «the adventure of the tired captain» (S.H.J. 1958-59). Toutefois, il a écrit une bonne et lisible aventure de S. HOLMES ; il doit être clair que je ne condamne point «the adventure of the purple maculas» en affirmant qu'il est pratiquement impossible à un américain - même à un Baker street irregular - d'arriver à écrire du Watson 100%.

Lord Donegall S.H.J.

THE PRIVATE LIFE OF SHERLOCK HOLMES
de Michael et Mollie Hardwick

Trad. : La vie privée de Sherlock Holmes
1970
Livre de Poche



Sherlockologues réputés, collaborateurs du S.H.J., auteurs de plusieurs ouvrages sur Sherlock Holmes et son créateur, Michael et Mollie Hardwick avaient adapté pour la radio et la télévision plusieurs aventures du détective de Baker street. Ils étaient donc tout désignés pour écrire la novelization du script de BILLY WILDER et I.A.L. DIAMOND. Le film de Wilder, quoique apprécié pour ses qualités cinématographiques, fut l'objet de vives critiques des «intégristes du Canon» qui lui reprochaient ses erreurs et ses «hérésies». Le livre des Hardwick fut jugé beaucoup plus acceptable comme en témoigne la notule de LORD DONEGALL.

«Le livre est présenté comme un apocryphe du docteur Watson, et comme on devait s'y attendre avec les Hardwick, le style du bon docteur est excellement restitué. 3 erreurs, par rapport à la chronologie watsonienne sont signalées en note. Nul doute que les experts ne les aient déjà notés dans le film. Il s'agit de la date de la première publication dans le Strand Magazine, la date de la première représentation du «lac des cygnes» à Londres et la date de la parution du «chien des Baskerville».

S.H.J. vol. 10 No 1

THE SEXUAL ADVENTURES OF SHERLOCK HOLMES
de J. Watson

1971
Olympia Press

Le seul mérite littéraire de cette horreur est que l'auteur connait le CANON. Ses victimes sont «a study in scarlet» et «the greek interpreter». Je suppose que ces «sexual adventures of Sherlock Holmes» devraient ennuyer à mort 99% des adultes. Il n'est même pas réellement amusant : ce qui est sûrement la condition indispensable pour rendre lisible toute pornographie.

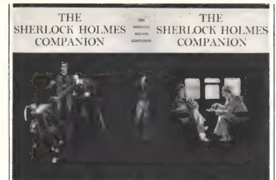
LORD Donegall S.H.J.

THE RETURN OF MORIARTY
de John Gardner

Trad. : Le retour de Moriarty
1974
éd. J.C. Lattès

En août 1974, JOHN GARDNER, l'un des meilleurs auteurs anglais actuels de romans d'espionnage, (il est le créateur du personnage de BOYSIE OAKES, le liquidateur) recevait des mains d'ALBERT SPEAR, un truand repenti dont il avait fait la connaissance au cours d'une enquête sur les méthodes d'investigation de la police, un curieux document chiffré : le journal intime du professeur James Moriarty. Gardner, aidé de quelques amis, entreprit de déchiffrer le document et de le publier, afin de porter à la connaissance du public le rôle de Moriarty dans l'affaire Goncourt, ses relations avec Jack l'éventreur, ses pactes avec Sherlock Holmes, sous la forme de plusieurs romans, une trilogie, dont «le retour» serait le premier volet.

«The return of Moriarty» n'est point avare de fracassantes révélations, à la réflexion point si surprenantes qu'elles en ont l'air : l'énigme Jack the ripper y reçoit une solution on ne peut plus vraisemblable qui explique l'impuissance de la police à découvrir le coupable, et la mystérieuse réapparition de Holmes après le duel de Reichenbach falls, une explication. John Gardner, dans cet excellent roman, justifie avec rigueur et vigueur le surnom de Moriarty : le Napoléon du crime (Ce que les écrits de Conan-Doyle, par leur évidente partialité, ne faisaient guère).



ouvrage sur Sherlock Holmes

THE ADVENTURE OF THE PEERLESS PEER
de Philip José Farmer

1974
Aspen Press
Trad. : Le saigneur de la jungle
éditions J. Guttin

Sherlock Holmes va en Afrique et aide Tarzan à sauver l'empire britannique du plus grand danger de son histoire. B.S.J.

Cet inédit du docteur Watson, riche en révélations curieuses, est tombé, par chance, entre les mains de P.J. FARMER, grand mythographe devant l'éternel. Il est recommandé de faire suivre la lecture du «Saigneur» de celles de «Tarzan vous salue bien» et de «la jungle nue» qui la complètent utilement.

A THREE PIPE PROBLEM
de Julian Symons

1975
Trad. : Dans la peau du rôle
Coll. : Le Masque No 1459

Julian Symons, auteur d'une excellente histoire du roman policier : «Bloody murder» et de plusieurs remarquables romans policiers, conte ici les aventures d'un détective amateur, Sheridan Haynes, acteur qui a interprété le rôle de Sherlock Holmes dans une série télévisée, et qui se révèle tout à fait digne de son modèle.

SHERLOCK HOLME'S WAR OF THE WORLDS
de Manly W. Wellman
et Wade Wellman

1975
Warner Books

Une science - fantasy qui dévoile le véritable rôle joué par Holmes dans la guerre des mondes. Une nouvelle conjonction des univers de Conan-Doyle et H.G. WELLS. A noter que ces auteurs ont publié dans le «magazine of fantasy and S-F» une nouvelle intitulée «Sherlock Holmes versus Mars»

THE REVENGE OF MORIARTY
de John Gardner

1975

San Francisco 1896. Le professeur Moriarty sort de l'ombre pour mener à bien une vendetta contre les leaders européens de la pègre qui se sont retournés contre lui et l'ont laissé dans les griffes de Holmes. De retour à Londres, il entreprend d'utiliser les vices favoris de chacun pour satisfaire sa vengeance. Ainsi il s'attaque à Sherlock Holmes en le privant de ses approvisionnements en cocaïne... Moriarty reconquerira-t-il son empire ? Le second volet de la saga du Napoléon du crime est encore scandaleusement inédite en France.

A noter un appendice comparant le journal intime de Moriarty et les chroniques du docteur Watson.

THE SEVEN PER CENT SOLUTION
de Nicholas Meyer

1975
Trad. : La solution à 7%, R. Laffont



Nicholas Meyer, passionné de cinéma, (il vient de réaliser son premier long-métrage : «Time after time») travaillait à Hollywood pour ABC-TV quand une grève prolongée de la société des Auteurs lui permet de mettre en forme sur le papier une idée qu'il a en tête depuis fort longtemps (son père est psychanalyste !!!) : celle d'une rencontre entre Holmes et son contemporain le docteur Sigmund Freud.

Idée qu'il prétend, dans les pages liminaires, avoir puisé dans un manuscrit apocryphe du docteur Watson, découvert par son oncle Henry dans le grenier d'une maison du Hampshire.

En lisant dans le «Lancet», un article sur la cocaïmanie et sa thérapie, signé par un obscur médecin autrichien, Watson décide de guérir Holmes de la néfaste habitude d'utilila cocaïne pour «vivre» les périodes d'ennui entre 2 affaires. Il convainct son ami d'aller à Vienne consulter Freud...

Le roman très enlevé de Nicholas Meyer reçut un accueil chaleureux du public, il fut un best-seller, mais fut l'objet de vives attaques et critiques des sherlockologues intégristes, tel Walter Pond qui concluait son article du B.S.J. «The seven per cent solution : fact or fiction ?»

«Il n'y a aucun doute : le docteur Watson n'est nullement l'auteur de cette «solution», et les éléments décrits dans ce manuscrit n'ont jamais eu lieu. Il est heureux que le perpétrateur inconnu de cette mystification n'ait pas préparé plus soigneusement cette contrefaçon et qu'il n'ait pu ainsi salir la réputation du maître.

B.S.J. mars 1976.

THE EARTHQUAKE MACHINE
de Austin Mitchelson
et Nicholas Utechin

1976
Belmont Tower

Un excellent pastiche qui décrit comment Sherlock Holmes sauve Londres de la destruction par une bombe atomique, construite naturellement par le professeur Moriarty...

B.S.J.

THE WEST END HORROR
de Nicholas Meyer

1976
Hodder et Stoughton



Un habile et délicieusement divertissant puzzle, bourré d'amusants «literary jokes», partant d'un meurtre dans les milieux du théâtre londonien en 1895 ; et mettant en scène non seulement Holmes et Watson mais aussi de nombreuses autres personnes : Oscar Wilde, Bernard Shaw et même le créateur de Holmes, Conan-Doyle en personne. Très drôle.

SUNDAY EXPRESS

HELLBIRDS
de Austin Mitchelson et Nicholas Utechin

1976
Belmont Tower.

Leur second livre n'est pas particulièrement réussi mais il est considérablement meilleur que le premier. Les caractères sont plus exacts et le récit s'est amélioré, mais l'intrigue continue d'être aussi faible et plus d'un élément de l'histoire est parfaitement stupide. Holmes ou non, ce livre appartient au genre de thriller d'espionnage situé au cours de la première guerre mondiale tel qu'en écrivait E. Phillips Oppenheim il y a 50 ans.

B.S.M.

THE SECOND WAR OF THE WORLDS
de George H. Smith

1976
Daw Books

De temps en temps, les Wellsiens se plaisent à projeter Holmes dans les fantaisies interplanétaires de H.G. Wells et en font bon usage.

Ce livre envoie H et le Dr W (désignations qui sont très vite élucidées) de la terre dans un univers parallèle, pour sauver celui-ci d'une invasion de martiens qui se sont inoculés eux-mêmes avant pour s'immuniser, des bactéries terrestres. L'histoire est pauvrement écrite et l'auteur ne montre aucun talent dans l'utilisation des personnages de Holmes et Watson.

B.S.M.

THE GIANT RAT OF SUMATRA
de Richard L. Boyer

1976
Warner Books

Une très excitante histoire post-watsonienne. Comment ne pas avoir été intrigué par ces quelques mots de Holmes dans le vampire du Sussex «Matilda Briggs n'est pas le nom d'une jeune femme, Watson, comme vous seul le savez bien. C'était un navire dont le nom est associé au rat géant de Sumatra, une histoire que le monde n'est pas préparé à affronter». Le soir du 15 Septembre 1894 voit le début d'une affolante succession d'évènements qui vont conduire Holmes de l'incendie d'un dock londonien à la côte galloise. Comment la disparition de miss Anne Allistair sur une place de Bombay est elle liée à la découverte du corps déchiqueté d'un jeune marin dans Baker Street ? Quelle est l'étrange créature qui rode à bord du Matilda Briggs et qui est vraiment ce bohémien et son répugnant compagnon malais ?

S.H.J.

SHERLOCK HOLMES IN NEW-YORK
de D.R. Bensen

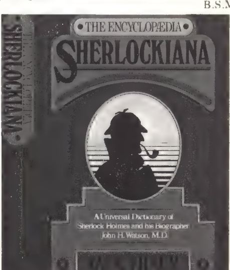
1976
Ballantine Books

Ce roman est la novelization du script d'Alvin Sapinsley pour le télé film de Boris Sagal (que TF1 vient de passer récemment avec pour interprétes principaux : Roger Moore, Patrick Mac Nee, Charlotte Rampling, John Juston)

A lire ce livre, on s'aperçoit à quel point Watson est un bon écrivain. Bensen s'efforce alternativement de développer l'intrigue ou de recréer l'atmosphère de l'époque, alors que Watson aurait réussi à faire les deux en même temps et beaucoup mieux.

D'autre part, le livre est une novelization fidèle du téléfilm. C'est probablement sa faiblesse la plus importante et sa vertu principale.

B.S.M.



ouvrage sur Sherlock Holmes

EXIT SHERLOCK HOLMES
(The great detective's final days)
de Robert L. Hall

1977

En octobre 1903, Holmes informe Watson que le professeur Moriarty est revenu vivre à Londres, puis disparait. Dans le sous-sol de Baker Street, Watson découvre un étrange laboratoire dont Holmes ne lui avait jamais parlé ; les membres du Diogene's club n'ont jamais entendu parler de Mycroft Holmes. Et quand Watson rencontre pour la première fois Moriarty, il constate la ressemblance frappante de ce dernier avec son ami Holmes ! Morceau par morceau, Watson découvre la vérité sur Holmes et Moriarty et la nature du lien qui les unit...

Premier roman d'un enseignant californien, «Exit Sherlock Holmes» est le plus original pastiche holmesien depuis «the seven per cent solution»

B.S.M.

Laissez moi vous avertir que dans ce livre, rien n'est sacré : Mycroft, les années d'université, quelques affaires «canoniques». Tout doit être réexaminé à la lumière des thèses de monsieur Hall.

S.H.J.

I SHERLOCK HOLMES
de Michael Harrison

1977

Michael Harrison nous propose les propres mémoires de Sherlock Holmes couvrant les années 1881-1891 et le plus grand Hiatus. Il les a découvertes au British museum et les a soigneusement annotées et préparées pour la publication. Apparemment !

M. Harrison est tombé dans le piège qui guette la plupart des sherlockiens cherchant à trouver du matériel nouveau sur le Maître. Il y a une tendance largement répandue à essayer d'associer Holmes à chaque évènement s'étant déroulé durant la période de sa vie active. M. Harrison, ici, semble vouloir lier Holmes à chaque célébrité, chaque évènement national, chaque drame majeur de cette décade ; et cela ne semble pas vraiment nécessaire.

S.H.J.

THE STRANGE CASE OF THE END OF CIVILISATION AS WE KNOW IT
de John Cleese, Jack Hobbs, Joe Mac Grath

1977

C'est la version paperback d'une étrange pièce T-V joué par John Cleese (Arthur Sherlock Holmes) et par Arthur Lowe (Dr William Watson) qui interprétaient les descendants actuels du détective victorien et de son biographe. C'est une parodie qui «satirise» non seulement le couple Watson - Holmes et sa mythologie mais aussi les méthodes courantes de la police, Kissinger, etc. Il y a des moments de comédie particulièrement hilarants dans cette pièce totalement folle. Le plus singulier étant celui où Holmes résoud une définition de mots croisés lue par Watson.

A lemon tree, my dear Watson
A limony tory, my dear Watson
A la Monterey, my dear Watson
Yellow montaray, my dear Watson

S.H.J.

THE LAST SHERLOCK HOLMES STORY
de Michael Dibdin

1978
Pantheon

Je dois dire simplement que les 100 premières pages de «The last Sherlock Holmes story» m'apparaissent comme le meilleur et le plus réjouissant des pastiches que j'ai lu ces dernières années.

M. Dibdin a réussi parfaitement à approfondir les relations entre Holmes et Watson. Nous sommes dans Whitechapel, en 1888, The Ripper est au travail. Et Moriarty est impliqué...

M. Dibdin a fait une très intriguante découverte : si on relie par des lignes droites l'endroit où les victimes du Ripper ont été trouvé, elles dessinent un large M !

S.H.J.

SHERLOCK HOLMES VERSUS DRACULA
(The adventure of the sanguinary count)
de Loren D. Estleman

1978
Doubleday

En raison de la similitude des périodes dans lesquelles se placent les aventures de Dracula et de Sherlock Holmes, un pastiche proposant leur rencontre était inévitable. Et ils ne pouvaient être qu'ennemis : l'incarnation de l'idée de la suprématie de la raison humaine - accompagnée par la certitude que l'empire victorien est le sommet de la civilisation, contre le symbole de tout ce qui est ténèbres, primitif et destructeur. Estleman est responsable de la maigre et paresseuse histoire bourrée de clichés, de personnages inconsistants et de sentimentalisme «tirée» des récits originaux. Du riche matériel de Dracula, il n'utilise que le personnage du professeur Van Helsing. La matière d'un vraiment merveilleux pastiche a été gaspillé.

B.S.M.

THE CASE OF THE BAKER STREET IRREGULAR
de Robert Newman

1977

Il ne s'agit point d'un manuscrit apocryphe du docteur Watson. Mais c'est bien mieux que ça, c'est une histoire qui apporte un traitement neuf : Holmes est vu par les yeux d'un garçon de 14 ans, qui a échoué à Londres et qui est menacé par d'inexplicables dangers après que son tuteur ait disparu. Newman donne une mémorable auxiliaire féminine à la bande des Baker Street irregulars, et une fascinante description d'un déguisement de Holmes, aussi bon que les meilleurs qu'ait décrit Watson.

B.S.M.

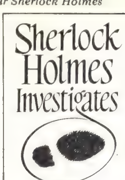
THE CASE OF THE PHILOSPHER'S RING
de Randall Collins

1978
Crow

L'intrigue raconte comment Holmes, Watson et Bertrand Russell joignent leurs forces pour sauver l'humanité des agissements d'Aleister Crowley

Play-Boy

ouvrage sur Sherlock Holmes



THE HOLMES DRACULA-FILE
de Fred Saberhagen
1978
Ace Books

Le livre de Fred Saberhagen est un pulp confus mais au moins, il est sans prétention. En tant que pastiche, il lui manque l'esprit et l'invention nécessaire à la réussite de ce genre, mais il a ses propres et solides qualités : il est mené sur un rythme endiablé avec des retournements d'intrigue soudain, donnant ainsi ce qu'il promettait. C'est Dracula et non Holmes qui est le pivot du livre et c'est le traitement infligé par Saberhagen au roi des vampires qui est à la fois la plus mauvaise chose du livre et qui lui donne son charme. Le Dracula de Saberhagen pourrait être aisément joué par Vincent Price.

B.S.M.

THE ADVENTURE OF THE STALWART COMPANIONS
de H. Pauljeffers
1978
Harper et Row

Holmes arrive à New-York en 1880 (ce livre est le résultat d'une lecture pauvre de la biographie de Baring-Gould) et est entraîné dans l'enquête sur une fusillade à Gramercy park. L'auteur réduit le jeune Théodore Roosevelt, alors journaliste, à un peu mémorable Watson. (Le fait qu'Holmes l'appelle Teddy est une très improbable familiarité). L'histoire elle même est navrante, reposant sur une méthode d'assassinat si peu convaincante qu'elle n'effraierait pas même les victimes désignées.

B.S.M.

THE INFERNAL DEVICE
de Michael Kurland
1979
Signet Book

«The infernal device» est un rafraichissant et divertissant pastiche, Kurland, un écrivain de science-fiction, a écrit une astucieuse aventure du professeur Moriarty. Le conseiller «ès crime» no I est appellé par la police secrète du tsar pour faire échouer une conspiration visant à rompre la paix entre la Russie et l'empire britannique. Moriarty fait alliance temporaire avec un Holmes chagrin dans le but d'éliminer un assassin fanatique avant qu'il ne soit trop tard. L'histoire est conduite à vive allure, tout en donnant quelques aperçus fascinants sur les recherches scientifiques de Moriarty et sa vie privée.

B.S.M.

THE INCREDIBLE UMBRELLA
de Marvin Kaye
1979
Doubleday

«The incredible umbrella» est basé sur le texte paru en 2 épisodes dans «Fantastic stories», réécrit pour la publication en volume. Le thème est le même que celui des livres mettant en scène Harold Shea et écrit à la fin des années 40 par Fletcher Pratt et L. Sprague de Camp. Les mésaventures d'un homme transporté grâce à une machine magique, l'ombrelle du titre, dans des univers parallèles basés sur des cycles littéraires ; L'homme est J. Adrian Fillmore, un professeur de lettres en retraite qui dans l'un des mondes est connu comme James Phillimore qui, étant retourné dans sa maison pour y prendre son parapluie, n'est jamais plus reparu. Fillmore va dans un monde «Gilbert et Sullivan» pour consulter Sherlock Holmes, tombe ensuite d'un Londres dickensien où sévit un Sherrinford Holmes dans un univers «version Isadora Persano» avant de trouver le monde du véritable Sherlock Holmes. Kaye connait bien le CANON et son livre est un véritable plaisir pour le lecteur qui a de l'inclination pour la S-F et le fantastique.

B.S.M.

THE CASE OF THE INVISIBLE THIEF
de Thomas Brace Haughey
1978
Bethany Fellowship

«The case of the invisible thief» introduit un nouveau détective, le petit fils de Mycroft Holmes habitant Baker street avec son Watson à l'enseigne de «Sleuths Ltd». Le roman commence avec le vol d'un document dans un laboratoire. Il se poursuit par un meurtre et s'achève par un cas de possession démoniaque. Les sherlockiens trouveront bien légères et timides les notations holmesiennes. Et les passionnés de romans policiers seront surpris de voir un détective commencer ses investigations par une prière pour trouver des indices. (L'auteur est directeur des programmes d'une station de radio religieuse du Texas !)

B.S.M.



MURDER BY DECREE
de Robert Weverka
1979
Ballantine Books

Robert Weverka a écrit la novelization du script de John Hopkins du film homonyme de Bob Clark. Weverka suit très exactement le schéma de base du film et n'apporte aucun changement aux conclusions finales, mais il utilise le rythme plus lent de la page imprimée pour clarifier les rôles et les motifs de chacun des conspirateurs. Les relations entre la royale intrigue et les meurtres du Ripper sont clairement montrées alors que le symbolisme de la franc-maçonnerie est dédramatisé.

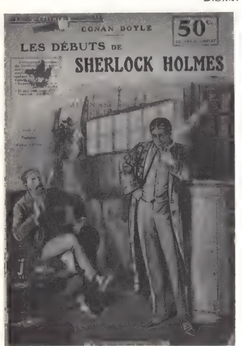
Il y a quelques différences de détail entre le film et le livre, car Weverka mène l'intrigue de manière plus cohérente que le script original.

B.S.M.

ENTER THE LION
(A posthumous memoir of Mycroft Holmes)
de Michael P. Hodel et Sean M. Wright
1979
Hawthorn Book

Le protagoniste de ce livre écrit et parle une étrange mixture d'anglais et d'américain, disperse des secrets d'état dans tout Londres, valse merveilleusement avec une belle sudiste, grimpe les escaliers 4 à 4, taquine une irlandaise en imitant son accent, désarme un thug d'un coup de savate, fait claquer la porte du 10 Downing street, est éjecté d'un pub par un policeman et passe sur Tower bridge 20 ans avant qu'il soit construit. Quel est ce protagoniste ? Mycroft Holmes. Si vous pouvez croire cela, vous pouvez croire n'importe quoi.

B.S.M.



PRISONER OF THE DEVIL
de Michael Hardwick
1979
Proteus

Il est bien connu que sir Arthur Conan-Doyle était fort intéressé par l'affaire Dreyfus : son exemplaire du «J'accuse» de Zola est copieusement annoté. Pourquoi n'a-t-il pas révélé qu'Holmes en personne a été impliqué dans l'affaire ? En 1895, celui-ci a été contacté par la famille Dreyfus qui le supplie d'intervenir. Son premier mouvement est de refuser : son respect de l'armée française et de la justice de ce pays étant très grande. Mais grace à la lady qui l'a convoqué à Windsor après l'affaire des plans Bruce-Partington, il finit par accepter. Dans ce roman, nous verrons Mycroft Holmes en pleine action au service secret de sa Majesté et serons témoin des remarquables pouvoirs du célèbre médium Eusapia Palladino qui impressionne Watson aussi vivement que Lombroso.

S.H.J.

Dr JEKYLL AND Mr HOLMES
de Loren D. Estleman
1979
Doubleday

Il s'agit d'un nouveau manuscrit watsonien qui a été découvert cette fois par Loren D. Estleman, certainement un meilleur éditeur que bien d'autres qui ont eu la bonne fortune de trouver des Watson inédits ces derniers temps. Il n'est pas déraisonnable de penser que M. Estleman travaille actuellement à un «Sherlock Holmes versus Fu Manchu». A quand un «Sherlock Holmes versus the creature from the black lagoon» ?

Otto Penzler E.Q.M.M.

On annonce déjà le second Moriarty de Michael Kurland, un «Sherlock Holmes and the golden bird» de Frank Thomas. A suivre donc...

CURIOSA
THE DEMON DEVICE
de Sir Arthur Conan-Doyle
édité par Robert Saffron
1979
Putnam's

Il s'agit ici d'un ouvrage posthume de Conan-Doyle, écrit après sa mort et communiqué par spiritisme à Robert Saffron ; dans lequel sir Arthur dévoile ses activités d'espionnage pendant la première guerre mondiale. Cela commence à Londres en 1917 par un rituel vaudou et se termine quelques semaines plus tard au café royal. Durant ces quelques semaines prend place une mission secrète, à la requête du chef du service secret britannique, au cours de laquelle Conan-Doyle interviewe Albert Einstein, négocie avec Lenine, rencontre un tueur bolivien déjà employé par Somerset Maugham, et entre clandestinement en Allemagne à la recherche d'une arme secrète construite dans les profondeurs d'une mine de sel. A noter la rencontre de Conan-Doyle dans un grenier à foin avec une mystérieuse dame nue dont les initiales sont I.A.

B.S.M.

L' HOMME QUI TUA LE RENARD



«The adventures of Gerard» de Jerzy Skolimowski

Le cycle des «Exploits» et des «Aventures du Brigadier Gérard» se compose de seize nouvelles, auxquelles il convient d'ajouter une brève apparition dans «L'Oncle Bernac». Etienne Gérard, dont nous suivons la carrière militaire au cours des différentes campagnes impériales, n'est pas un hussard comme les autres, même s'il en affiche le tempérament enflammé et le comportement cavalier. Celui qui fut colonel à vingt-huit ans, général de brigade à trente et un et qui rêvait d'un bâton de maréchal en supputant ses chances de troquer «pour une couronne son bonnet de hussard», nous apparaît le plus souvent dans ses actions d'éclat comme l'homme de main attitré et l'agent secret favori de l'Empereur. Treize nouvelles s'apparentent directement au genre aventureux, panachage d'espionnage et d'intrigue policière, que popularisera un peu plus tard un vice-roi du Canada, Lord Tweedsmuir, plus connu maintenant sous son nom de John Buchan, avec les missions de Richard Hannay. Des textes comme «Le Brigadier et les Frères d'Ajaccio», «Comment le Brigadier fut tenté par le Diable» ou «Comment le Brigadier perdit son oreille» relèvent d'une inspiration typiquement polar par leur atmosphère, leur intrigue, leur action; caractéristiques encore accentuées par le regard de l'auteur, son écriture et l'intérêt qu'il porte aux descriptions physiques. Il arrive même que Conan Doyle nous surprenne par une tournure de phrase, un état d'esprit dont le ton moderne nous fait penser au style et à la vision d'un Dashiell Hammett: «Le corps vert se tassa et l'immobilité des quatre membres m'apprit que l'homme était mort. Ma balle lui avait traversé le coeur, et ç'avait été seulement ses fontes qui l'avaient si longtemps maintenu en selle. Il avait vécu en dur, ce Montluc! Je lui rendis justice en disant qu'il mourut en dur: Mais c'était les papiers, toujours les papiers, auxquels je pensais.»

Cette réflexion «il avait vécu en dur... il mourut en dur», bien symptomatique avant la lettre d'un genre noir qui fait nos délices, illustre et témoigne avec bonheur des apports nouveaux ou des transformations qu'apporte Conan Doyle au roman d'aventures. En effet s'il se dégage dans ses récits historiques de l'influence de Walter Scott pour aller sur les brisées de Robert-Louis Stevenson (notons au passage que les trois écrivains sont natifs d'Edimbourg) Doyle innove, même s'il reprend des éléments existants dans le roman gothique, par son utilisation de la violence et d'un certain sadisme: obéissant scrupuleusement aux ordres de Napoléon, Gérard n'hésite pas à tuer, presque de sang-froid, pour faire disparaître des témoins gênants et dangereux.

De même, les scènes de tortures sont assez nombreuses, l'auteur montre une certaine recherche dans l'invention et la description des supplices, dont, naturellement, il rejette la responsabilité sur le fanatisme et la cruauté bien connue (!) des guérilleros espagnols ou des cavaliers noirs allemands du Tugendbund. Remarquons qu'il n'épargne pas les trop fameux pontons anglais et les prisons où croupirent et périrent les prisonniers de la Grande Armée et fait la part plutôt belle aux Français, constatant que «s'il y avait chez les Français des pillards, des brutes, des joueurs, des bretteurs, des roués : les Anglais leur pardonnaient d'autant plus volontiers que les mêmes vices fleurissaient dans leur armée.»

Cependant Conan Doyle qui connaît remarquablement, et par le menu, son sujet n'hésite pas à faire oeuvre d'historien en rétablissant quelques vérités qui, d'ailleurs, demeurent encore le plus souvent ignorées du public, car désagréables à une certaine image de notre pays : il nous montre quelques figures célèbres dans leur réalité, dissipant ainsi bien des légendes et des imageries. Ainsi apprend-on que les pillages de Junot, duc d'Abrantès, à Madrid, n'avaient rien à envier à ceux commis, lors de la prise de Dantzig, par le maréchal Lefebvre; ces derniers paraissant dérisoires en comparaison des «acquisitions» de Suchet à Venise ou des fourgons du maréchal Augereau, duc de Castiglione, quelque peu éclipsés par les trains d'un autre maréchal qui, lui, finit mal, Hermann Goering. Dans sa préface aux «Aventures», Conan Doyle nous indique ses sources; ce qui nous permet de mieux apprécier le sérieux de son travail et les patientes recherches qu'il mena. Il ne s'est pas limité à des lectures superficielles; au contraire après avoir étudié les célèbres «Mémoires» de Marbot ou «L'histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812» de Ségur, il s'est plongé dans d'autres écrits qui lui permirent de connaître mieux et de comprendre la psychologie des soldats de l'Empire comme ces «Cahiers du capitaine Coignet», redécouverts il y a peu, ou les «Souvenirs militaires» du colonel de Gonneville. On s'aperçoit de l'extraordinaire précision de sa documentation quand, en quelques lignes, il fait revivre avec leurs défauts et leurs qualités Napoléon, Talleyrand, Masséna «L'enfant chéri de la victoire» ou le méconnu général de cavalerie Antoine de Lasalle, celui-là même qui déclarait : «Tout hussard qui n'est pas mort à trente ans est un jean-foutre» et qui inspira, certainement, Conan Doyle dans sa création du personnage d'Etienne Gérard. On retrouve un identique souci de la vérité historique dans ses reconstitutions de la guerre d'Espagne ou dans la description de la bataille de Waterloo dont il rend parfaitement les différents moments stratégiques.

A la différence de Georges d'Esparbes («Le vent du boulet», «Légende de l'Aigle») qui magnifie par son souffle l'épopée impériale et ses héros, Conan Doyle adopte un certain regard critique et exerce sans avoir l'air d'y toucher sa verve et son ironie aux dépens du brigadier Gérard qui, s'il représente le hussard intrépide et courageux, n'est pas pour autant exempt de travers et de défauts typiquement français. Gérard est un personnage haut en couleurs, d'une incroyable vanité confinant parfois à la plus extrême fatuité: «De toutes les grandes batailles où j'ai l'honneur de tirer mon sabre pour l'Empereur et pour la France, aucune n'a été perdue. A Waterloo, bien que, dans un sens j'ai été présent, je me suis trouvé dans l'impossibilité de combattre, et l'ennemi a remporté la victoire. Ce n'est pas à moi de dire qu'entre ces deux faits une liaison de cause à effet soit à invoquer. Vous me connaissez trop bien, mes amis, pour imaginer que j'en sois capable. Mais ce rapprochement donne néammoins à penser».

L'impudence de notre gascon ne connaît pas de limites, ses jugements se révèlent aussi téméraires que ses faits d'amour: «Je fus magnifique! Je me demande quels mots rendraient justice à mon comportement en cet instant suprême de ma vie. Si lucide, et mortellement froid, si alerte et prêt à tout, si ferme... Il m'avait appelé, nigaud, imbécile! Oh, comme ma revanche fut prompte, mais noble! Quand l'intelligence de l'Empereur s'éclipsa, Etienne Gérard pourvut à l'essentiel. «Effectivement après une extraordinaire poursuite ponctuée de duels victorieux avec les plus fines lames prussiennes, «le meilleur cavalier de France», meilleur sabre de l'Empire, revêtu du petit chapeau légendaire et de la célèbre redingote grise, échappera à ses poursuivants et sauvera Napoléon d'une indigne rédition.

En dépit de ses piques caustiques, Conan Doyle fait preuve d'une grande sympathie à l'égard de son sabreur fort en gueule, «gai cavalier, coqueluche des dames et champion de six brigades de cavalerie légère»; l'écossais n'hésitant pas à utiliser comme repoussoir les plus traditionnelles des institutions anglaises comme la boxe, la chasse aux faisans, le cricket dont le pragmatisme gaulois finit par tourner en dérision les règles immuables sans pour autant atteindre

l'imperturbabilité britannique. Seule exception, la démentielle chasse au renard où «de toutes les glorieuses armées françaises, un officier et un seul s'attira des Anglais de l'armée de Wellington une haine solide, profonde, inaltérable». Ce misérable, on l'a deviné, n'est autre qu'Etienne Gérard qui, ayant accompli un acte aussi effroyable que haïssable, devint l'homme le plus impopulaire de toute la péninsule ibérique, «sans qu'il eût su le moins du monde qu'il s'était rendu coupable d'un crime dont la qualification excède les ressources de notre vocabulaire» et qui mourut de vieillesse sans se douter que pour ce forfait peu banal «des milliers d'Anglais l'auraient joyeusement pendu de leurs propres mains.



Cette nouvelle, «Comment le brigadier mit à mort le renard», est un petit chef-d'oeuvre d'humour, tournant à la farce désopilante pour se conclure en une monstrueuse incongruité qui atteint les limites du délire. Cette ironie ne fait pas oublier à Conan Doyle les atrocités des guerres, il n'hésite pas à rappeler que «les rats eux-mêmes mouraient de faim partout où l'Empereur conduisait ses soldats» et à montrer, par instants, la tragique réalité des choses sans pour autant juger la «Grande Ombre» selon des normes ordinaires et décider s'il fut un homme très bon ou très mauvais.

Sherlock Holmes, qui envahit la vie de son créateur, ne doit pas nous faire ignorer les autres réussites et les multiples talents de Conan Doyle, et le brigadier Gérard, figure antinomique de l'homme de Baker street, nous découvre les autres facettes d'un auteur dont la restitution de l'aventure napoléonienne n'est pas le moindre succès.

Jean-Pierre Deloux

BIBLIOGRAPHIE

DE SHERLOCK HOLMES
par Sir Arthur Conan-Doyle

Un numéro entier de Polar ne suffirait pas pour citer les diverses éditions des aventures de Sherlock Holmes. Nous nous contentons de rappeler les dates de publication des premières éditions en langue anglaise et de donner le détail des nouvelles que contient chaque recueil.

1887. A STUDY IN SCARLET. Une étude en rouge. (Roman) (Londres, Ward Lock)

1890. THE SIGN OF FOUR. Le signe des quatre. (Roman) (Londres, Ward Lock, Philadelphie, J.B. Lippincott)

1892. THE ADVENTURES OF SHERLOCK HOLMES. Les aventures de Sherlock Holmes. (Nouvelles) (Londres, George Newnes, New-York, Harper & Bros)
— A scandal in Bohemia (Un scandale en Bohème)
— The red-headel league (La ligue des rouquins)
— A case of identity (Une affaire d'identité)
— The Boscombe Valley mystery (Le mystère du Val Boscombe)
— The five orange pips (Les cinq pépins d'orange)
— The man with the twisted lip (L'homme à la lèvre tordue)
— The blue carbuncle (L'escarboucle bleue)
— The speckled band (Le ruban moucheté)
— The engineer's thumb (Le pouce de l'ingénieur)
— The noble bachelor (Un aristocrate célibataire)
— The beryl coronet (le diadème de béryls)
— The Copper Beeches (Les Hêtres-Rouges)

1894. THE MEMOIRS OF SHERLOCK HOLMES. Les mémoires de Sherlock Holmes. (Nouvelles) (Londres, George Newnes ; New-York, Harper & Bros)
— Silver Blaze (Flamme-d'Argent)
— The yellow face (La figure jaune)
— The stockbrocker's clerck (L'employé de l'agent de change)
— The «Gloria Scott» (Le «Gloria-Scott»)
— The Musgrave ritual (Le rituel des Musgrave)
— The Reigate squires (Les propriétaires de Reigate)
— The crooked man (Le tordu)
— The resident patient (Le pensionnaire en traitement)

BIBLIOGRAPHIE
de Sherlock Holmes

— The Greek interpreter (L'interprète Grec)
— The naval treaty (Le traité naval)
— The final problem (Le dernier problème)

1902. THE HOUND OF THE BASKERVILLES. Le chien des Baskerville. (Roman) (Londres, George Newnes ; New York, McClure, Phillips)

1905. THE RETURN OF SHERLOCK HOLMES. Le retour de Sherlock Holmes. (Nouvelles) (Londres, George Newnes ; New York, McClure, Phillips)
— The empty house (La maison vide)
— The Norwood builder (L'entrepreneur de Norwood)
— The dancing men (Les hommes dansants)
— The solitary cyclist (La cycliste solitaire)
— The priory school (L'école du prieuré)
— Black Peter (Peter le Noir)
— Charles Augustus Milverton (Charles-Auguste Milverton)
— The six Napoleons (Les six Napoléons)
— The three students (Les trois étudiants)
— The golden pince-nez (Le pince-nez en or)
— The missing three-quarter (Un trois-quarts a été perdu !)
— The Abbey Grange (Le Manoir de l'Abbaye)
— The second stain (La deuxième tache)

1915. THE VALLEY OF FEAR. La vallée de la peur. (Roman) (Londres, Smith, Elder ; New-York, George H. Doran)

1917. HIS LAST BOW. Son dernier coup d'archet. (Nouvelles) (Londres, John Murray ; New-York, George H. Doran)
— Wisteria Lodge (L'aventure de Wisteria Lodge)
— The cardboard box (La boîte en carton)
— The red circle (L'aventure du cercle rouge)
— The Bruce-Partington plans (Les plans du Bruce-Partington)
— The dying detective (L'aventure du détective agonisant)
— The disappearance of Lady Frances Carfax (La disparition de Lady Frances Carfax)
— The Devil's Foot (L'aventure du pied du diable)
— His last bow (SOn dernier coup d'archet)

1927. THE CASE-BOOK OF SHERLOCK HOLMES. Les archives de Sherlock Holmes. (Nouvelles) (Londres, John Murray ; New-York, Charles H. Doran)
— The illustrious client (L'illustre client)
— The blanched soldier (Le soldat blanchi)
— The Mazarin stone (La pierre de Mazarin)
— The Three Gables (Les Trois-Pignons)
— The Sussex Vampire (Le Vampire du Sussex)
— The three Garridebs (Les trois Garrideb)
— The bridge (Le problème du Pont de Thor)
— The creeping man (L'homme qui grimpait)
— The lion's mane (La crinière du lion)
— The veiled lodger (La pensionnaire voilée)
— Shoscombe Old Place (L'aventure de Shoscombe Old Place)
— The retired colourman (Le marchand de couleurs retiré des affaires)

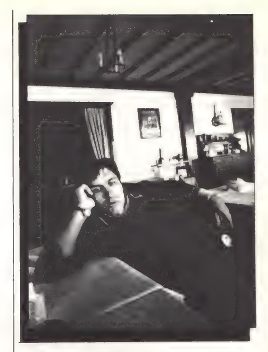
Par ailleurs, la librairie Hachette a publié en 1928 une pièce de théâtre sous la signature de Conan Doyle et mettant en scène Sherlock Holmes . LA BANDE MOUCHETEE. Traduction et adaptation de Louis Labat.

Il a été également publié par Pierre Lafitte une pièce intitulée SHERLOCK HOLMES et signée Pierre Decourcelle d'après (je cite) : «L'original de Sir Arthur Conan Doyle et William Gillette». Si Conan Doyle a bien lui-même adapté «The speckled band» pour une production de Broadway en 1910, il semble que William Gillette soit le seul adaptateur de la pièce qu'il a interprétée pendant trente ans.

F.G.

ENTRETIEN AVEC

Nicolas MEYER



POLAR. Pourquoi avez-vous choisi Sherlock Holmes comme personnage de roman ?

N.M. : En fait, je ne l'ai pas choisi, c'est lui qui m'a choisi. Enfant, j'ai lu toutes ses aventures et je les ai adorées. A l'âge de quinze ans j'ai voulu en faire une comédie musicale, mais quelqu'un m'a devancé. A 23 ans, je les ai relues, et je suis tombé sous leur charme à nouveau. Je me suis demandé pourquoi je n'avais jamais aimé les suites, les pastiches, et j'ai eu la conviction que j'étais le seul capable d'écrire un pastiche parfait. Je n'avais aucune raison valable de croire ça, sinon que je détestais les autres suites. Sherlock Holmes était un héros pour moi, une sorte de chevalier errant idéal, mais assez proche de nous pour que nous reconnaissions son monde comme le nôtre, à quelques très rares exceptions près. Holmes, c'est pratiquement le héros de **Pygmalion** de G.B.Shaw : célibataire, misanthrope, un seul ami, le goût de la déduction. Quand Shaw a écrit sa pièce en 1912, il a «volé» Sherlock Holmes ; pour moi il n'y a aucun doute. Les deux personnages fument la pipe, sont des gentlemen Victoriens, n'aiment pas les femmes ; ils sont un lien entre le passé et le présent : des chevaliers errants en tweed. Si je l'ai choisi, comme vous dites, c'est parce-qu'il est un amour d'enfance.

POLAR. : Vous le montrez malade, vulnérable.

N.M. : Je ne voulais pas écrire une autre aventure de Sherlock Holmes, mais une histoire sur Sherlock Holmes. Ce n'est pas la même chose. Je voulais essayer de comprendre pourquoi il était ainsi : pourquoi il était détective, pourquoi il s'adonnait à la cocaïne. J'ai lu beaucoup de théories médicales sur la drogue et j'ai fabriqué mon histoire.

POLAR. : Vous psychanalysez le personnage.

N.M. : Oui, parce que je pense qu'il y a un rapport certain. Mon père est psychiatre ; Sherlock Holmes me rappelait toujours quelqu'un, et un jour j'ai compris que c'était mon père. Quand j'ai demandé à mon père s'il était Freudien, il m'a répondu que ça n'avait aucune importance. «Quand quelqu'un vient me voir, j'écoute ce qu'il dit, comment il le dit et ce qu'il ne dit pas. Je regarde comment il est habillé, je cherche des indices.» C'est du travail de détective. J'ai alors voulu écrire un livre sur Conan Doyle, Holmes et l'approche psychologique de la littérature policière en général. Car cette littérature promet de vous effrayer, et pourtant les gens la lisent non pour être dérangés, mais pour se distraire. Qu'y a-t-il donc de si rassu-

rant dans ces romans ? D'abord, le meurtrier est toujours pris ; or, la vie en réalité est très anarchique. Le polar, c'est la vie anarchique organisée. Je me suis alors demandé si Conan Doyle connaissait Freud. Et j'ai découvert qu'ils étaient morts à neuf ans d'intervalle, tous deux à Londres. Ensuite que Conan Doyle avait étudié la phrénologie six mois à Vienne. Or, Freud a publié un article sur la cocaïne comme un anesthétique dans la chirurgie de l'œil à cette époque. C'était le premier lien entre Holmes et Freud. Enfin, j'ai vu que certaines dates dans leur chronologie correspondaient ; Holmes avait disparu trois ans, au moment où Freud rassemblait des faits pour la psychanalyse. Alors tout a commencé à se mettre en place.

POLAR. : Vous n'aimez pas les pastiches de John Dickson Carr et Adrian Conan Doyle ?

N.M. : Les détails sont très exacts ; ils n'ont utilisé que les mots trouvés dans les notes de Conan Doyle. Ils ne sont pas mauvais. Mais ils manquent d'inspiration.

POLAR. : Et les films ?

N.M. : Seul La vie privée de Sherlock Holmes me parait réussi ; c'est un très beau film nostalgique et qui a bien cerné le personnage.

POLAR. : Aimez-vous le film d'Herbert Ross ?

N.M. : Je suis tombé sur quelqu'un qui aimait encore plus mon roman que moi-même. Je pense que le film manque peut-être un peu de rythme, mais dans l'ensemble, j'en suis satisfait et même fier.

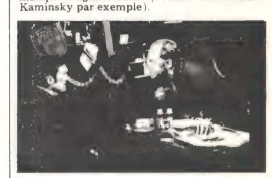
Propos recueillis par F.G.



S.Holmes attaque l'orient-express

Herbert Ross n'est pas un réalisateur très apprécié en France. Il n'est même pas cité dans le récent *Cinéma d'Aujourd'hui* consacré à l'actualité du cinéma américain. Nicholas Meyer dit de lui que sa «trop grande clarté» gêne les critiques. Il est vrai que dans le cas de Ross, la clarté équivaut souvent à la transparence, pour ne pas dire à l'anonymat. Il n'empêche qu'il n'est pas, non plus, réalisateur à trahir l'œuvre qu'il adapte. Avec lui, Woody Allen est aussi drôle et pathétique que lorsqu'il se dirige lui-même, et *Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express* ressemble à un film de Nicholas Meyer.

Il y a en effet dans *Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express* rencontre de deux mythologies, comme dans *C'était demain* ou *West end horror* (roman inédit en France, dans lequel Holmes rencontre Oscar Wilde et George-Bernard Shaw). Mais Meyer ne se contente pas de mettre en présence des personnages mythiques pour le plaisir de jouer sur la fascination, le rétro ou pour essayer de donner du corps à une intrigue qui en manque singulièrement (comme chez Stuart Kaminsky par exemple).



Ce qui intéresse Meyer, c'est de donner une situation imaginaire et poétique à des énigmes historiques et littéraires. Comment H.G. Wells par exemple, utopiste et socialiste dans sa jeunesse a-t-il fini par en arriver à vouloir faire inscrire sur sa tombe : «God damn you all and I told you so !» ? Ou comment Sigmund Freud a-t-il découvert les fondements de sa méthode ? Réponses à la Meyer : Jack l'éventreur, qui vivait à la même époque, n'était pas le symbole d'une ère décadente en train de disparaitre, mais le signe précurseur de la violence du siècle suivant («Ici, je suis chez moi» dit-il à Wells dans le San Francisco des années 80). Quant à Freud, il découvre en rencontrant Sherlock Holmes et en le soignant les principes de base de la science de la détection ; principes



qu'il appliquera à sa discipline, le psychanalyste étant le «détective de l'âme». (Meyer va encore plus loin : il psychanalyse Holmes et donne une explication valable à sa vocation de détective).

Ce qui frappe au premier abord dans le scénario de Meyer, c'est sa parfaite connaissance de l'univers de Conan Doyle : la solution à 7% (titre original du film et du roman), référence au dosage de cocaïne utilisé par Holmes (et auquel avait déjà fait allusion Billy Wilder dans *La vie privée de Sherlock Holmes*) ; les trois ans d'absence de Holmes après sa lutte avec Moriarty aux chutes de Reichenbach (*Le dernier problème*) ; le courage et l'amitié de Watson (trop souvent présenté dans les films comme un faire-valoir ridicule alors qu'il était médecin accompli, bon écrivain, ex-boxeur, ancien rugbyman, etc...) ; la vulnérabilité de Holmes qui se cache dès qu'il ressent une émotion. C'est d'ailleurs la principale originalité du film que de montrer Holmes en proie à la maladie, tourmenté, meurtri, en un mot plus humain.



Ce que Meyer fait pour Holmes dans le domaine de la fiction, il le fait pour Freud dans le domaine réel. Il le prend à trente-cinq ans alors qu'il n'a encore jamais publié d'ouvrage important. La *Naissance de la psychanalyse* réunit des éléments datés de 1887 à 1902 ; or Sherlock Holmes disparait en 1891, et on le croit mort pendant trois ans.

Mais, et c'est le plus important, la rencontre entre Holmes et Freud n'est pas gratuite. Comme le dit Meyer lui-même, l'intérêt de cette rencontre vient d'une troublante parenté entre les deux hommes : leurs méthodes de recherches sont très proches dans leur modernisme et leur valent le même scepticisme condescendant de la part de «l'establishment» : Scotland Yard pour Holmes, la Faculté de Médecine pour Freud.

Ce sujet a été fort bien servi par Herbert Ross et son équipe ; notons au passage le soin tout particulier apporté aux décors et costumes et à l'atmosphère fin de siècle. L'attaque du train rappelle les films d'aventures de la grande époque et je pense qu'elle a influencé l'attaque du train d'or, orchestrée par un autre écrivain-cinéaste : Michael Crichton.

Il s'agit en tout cas,et sans aucun doute, du meilleur film de Ross. Et c'est sans doute pourquoi il a fallu attendre trois ans et un distributeur astucieux pour pouvoir enfin le voir.

F.G.



THE SEVEN PER CENT SOLUTION.
Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express.
USA. 1976. Universal
Distribution : Shelltrie
Réalisation : Herbert Ross
Scénario : Nicholas Meyer d'après son roman (éd. Robert Laffont)
Musique : John Addison
Producteur associé : Stanley O'Toole
Interprétation : Alan Arkin (Freud), Nicol Williamson (Sherlock Holmes), Robert Duvall (Watson), Vanessa Redgrave (Lola Deverreaux), Laurence Olivier (Moriarty), Régine (Madame), Joel Grey (Un tueur)



CHAPITRE CINQ

Pendant la nuit, les vents changèrent brusquement de direction et chassèrent la tempête loin de la ville, et au matin les rues étaient sèches. Cassidy devait être au dépôt à neuf heures, et tout en avalant rapidement un café et un morceau de pain, il se plaignit à Doris de la façon dont la compagnie traitait ses chauffeurs, les obligeant à venir deux heures avant le premier départ. La direction lui expliqua-t-il, avait un sacré culot de demander aux chauffeurs d'effectuer des réparations mécaniques, de balayer le dépôt et de faire toutes sortes de corvées qui n'avaient rien à voir avec la conduite d'un autocar. Mais Cassidy ne se plaignait pas vraiment. Ce n'était qu'une simple manifestation de la mauvaise humeur caractéristique du lundi matin. Quand il eut vidé son sac, Doris hocha la tête en signe d'assentiment, et il oublia complètement ses griefs.. Il était fin prêt à partir pour aller travailler.

A la porte, juste avant de sortir, il demanda à Doris ce qu'elle comptait faire pendant la journée. Elle chercha désespérément une réponse satisfaisante, mais Cassidy ajouta qu'il n'attachait aucune importance à ce qu'elle ferait tant qu'elle resterait à l'écart du bar de Lundy et qu'elle ne boirait pas une goutte d'alcool. Doris promit de lui obéir. Elle lui dit que cela vaudrait peut-être la peine d'aller faire un tour dans Market Street. Elle pourrait sans doute trouver un emploi de vendeuse dans un grand magasin. Cassidy lui répondit de ne pas se préoccuper de trouver du travail, et qu'à partir de maintenant, elle n'aurait plus aucun souci à se faire. Il l'embrassa, et, en s'éloignant, il lui envoya un dernier baiser.

Dans Arch Street, en allant vers l'arrêt du tram, il passa devant le magasin de fournitures maritimes où travaillait Shealy. Il aperçut sa chevelure blanche à travers la vitre, et décida d'entrer lui dire bonjour. Sans savoir pourquoi, il avait envie de bavarder avec Shealy, bien qu'il n'eût aucune idée de ce qu'il pourrait bien lui raconter.

Shealy était occupé à ranger un lot de pantalons et de chandails de marins. Il était monté sur une échelle, et il disposait la marchandise sur une étagère. Dès qu'il entendit la voix de Cassidy, il commença à descendre sans même le regarder. Il sortit de derrière son comptoir et, l'air inquiet, posa les mains sur les épaules de Cassidy.

- Bon Dieu, dit-il, où étais-tu passé ? Je t'ai attendu toute la journée, hier, chez Lundy. Je me disais que tu viendrais bien faire un tour pour me raconter ce qui s'était passé.

Cassidy haussa les épaules.

- Il ne s'est rien passé.

Shealy se recula pour mieux regarder Cassidy.

- On sait que tu n'es pas rentré chez toi. On a demandé à Mildred et elle a dit que tu n'étais pas revenu.

Cassidy se détourna, approcha de l'un des comptoirs vitrés et regarda les lunettes de soleil qui y étaient exposées. Il posa les mains sur l'arrête du comptoir, se pencha en avant et dit :

- J'étais avec Doris.

Puis il attendit, et quelques instants plus tard, il entendit Shealy répondre :

- Ca ne m'étonne pas. J'aurais dû m'en douter.

Cassidy se retourna. Il regarda Shealy et il demanda calmement :

- Qu'est-ce qui te chagrine ?

Shealy ne répondit rien. Il scrutait Cassidy du regard, essayant de deviner ses pensées.

- Allez, vas-y, dit Cassidy. Chante-moi ta petite sérénade.

Le vieil homme aux cheveux blancs se croisa les bras, et, regardant par dessus l'épaule de Cassidy déclara :

- Laisse-la tranquille. Jim.

- Et pour quelle raison, dis-moi ?

- C'est une pauvre fille. Elle est très malade.

- Je le sais, dit Jim. Et c'est pour ça que je reste avec elle.

Il n'avait pas prévu de dévoiler tous ses projets, mais maintenant que Shealy le mettait au pied du mur, il relevait le défi et déclarait abruptement :

- Je ne retournerai pas vivre avec Mildred. Je ne vivrai plus jamais avec elle. A partir d'aujourd'hui, dis-toi bien que je suis avec Doris.

Shealy s'approcha de l'échelle et regarda l'étagère du haut où les chandails et les pantalons étaient empilés. Il semblait satisfait de son examen, mais il avait les yeux toujours fixés sur les piles de vêtements quand il lui demanda :

- Et pourquoi en rester là ? Si tu as décidé de venir en aide aux déshérités du monde entier, pourquoi ne fondes-tu pas une oeuvre de charité ?

- Vas te faire foutre, dit Cassidy en se dirigeant vers la porte.

- Attends Jim.

- Non, je n'attends pas. J'entre pour te dire bonjour, et voilà que tu me fais la morale.

- Ce n'est pas simplement pour me dire bonjour que tu es entré.

Shealy l'avait rejoint à la porte et l'empêchait de sortir.

- Tu es venu parce que tu as besoin qu'on te rassure. Tu voudrais que je te dise que tu as raison d'agir comme tu le fais.

- Moi ? Besoin de ton avis ?

Cassidy tenta d'esquisser un sourire sarcastique, mais il ne réussit qu'à prendre un air renfrogné quand il demanda :

- Et qu'est-ce qui te fait croire que ton avis a tellement d'importance ?

- Le simple fait que cette histoire ne me concerne pas, répondit Shealy. Je suis

complètement en dehors de l'affaire. Je ne suis qu'un simple spectateur. Je suis au balcon et je vois tout ce qui se passe. Ca me permet d'avoir plusieurs points de vue.

Cassidy eut une grimace d'impatience.

- Arrête tes salades, tu veux ? Parle carrément.

- D'accord Jim. Je vais être aussi clair que possible. Je sais bien que je ne suis qu'un vieillard alcoolique pourri jusqu'à la moëlle, en train de crever doucement. Mais il y a quelque chose qui est toujours bien vivant, en moi, qui fonctionne encore bien et qui me permet de garder le cap. C'est mon cerveau. Et c'est mon cerveau, et lui uniqument, qui te dit de ne pas t'approcher de Doris.

- Nous y voilà, dit Cassidy, tourné vers le mur. Maintenant, on va avoir droit au sermon.

- Quel sermon ? dit Shealy, éclatant de rire. Moi, te faire un sermon ? Sûrement pas, Jim. N'importe qui, mais pas moi. Il y a longtemps que j'ai perdu le sens des valeurs morales. La seule chose en laquelle je crois aujourd'hui, c'est une simple règle d'arithmétique, et rien de plus. C'est qu'on peut tous survivre et s'en tirer si on obtient deux quand on additionne un et un.

- Quel rapport avec Doris ?

- Si tu ne la laisses pas tranquille, elle y laissera sa peau.

Cassidy recula d'un pas. Son regard s'étrécit.

- Allons, Shealy, descends sur terre. Sors de tes nuages.

Shealy se recroisa les bras et s'adossa au comptoir.

- Jim, dit-il, je n'avais jamais vu cette fille avant hier soir. Mais j'étais assis à sa table et je l'ai regardée boire un verre. Et ça m'a suffit pour la juger. Cette fille n'a besoin que d'une seule chose, et c'est de whisky.

Cassidy inspira profondément. Il donna un coup de pied dans le vide et dit :

- Tu devrais louer un bureau et y mettre une pancarte : « Pour cinq dollars la consultation, le Docteur Shealy vous dira comment foutre sa vie en l'air ».

- Je n'ai de leçon à donner à personne, dit Shealy. Tout ce que je peux faire pour toi, c'est te montrer ce qui t'attends.

Prenant Cassidy par le bras, il l'amena jusqu'à la vitrine du magasin. De l'autre côté, la rue pavée, étroite et poussiéreuse, se faufilait entre les façades lépreuses des immeubles crasseux. L'air était opaque, chargé des miasmes du quartier des docks.

- Voilà dit Shealy. C'est ça ta vie. Et la mienne aussi. Personne ne nous a traînés jusqu'ici. On y est venus tous seuls. Parce qu'on le voulait bien. Parce qu'on savait que c'était exactement ce qu'il nous fallait et qu'on y serait bien. Comme des porcs, attirés par la boue, parce que c'est doux, c'est confortable ...

- C'est un quartier pourri, dit Cassidy. Un endroit infect. J'en ai assez soupé. Je fous le camp.

Shealy poussa un soupir.

- Tu rêves, toi aussi...

Il secoua la tête, d'un air peiné.

- Ca fait dix-huit ans que je suis ici et j'en ai entendu des centaines qui rêvaient, comme toi. Ils disaient tous la même chose. Je fous le camp. Je vais sortir de ce trou. Je vais la prendre par la main, et ensemble on trouvera le chemin pour sortir d'ici. Le chemin qui monte vers la lumière.

Cassidy eut un geste las et dit :

- A quoi bon ? Je n'arriverai jamais à rien en discutant avec toi.

Tournant le dos à Shealy, il ouvrit la porte et sortit. Il s'en voulait de lui avoir rendu visite et de lui avoir laissé jouer son rôle de conseiller. Mais, en même temps, il était content d'avoir complètement rejeté le point de vue de Shealy. Il se dit qu'il allait continuer à réfuter ce genre de raisonnement, à le repousser et à s'en tenir à l'écart. Et, à ce propos, il serait sans doute souhaitable de ne plus voir Shealy. Et, en tout cas, il allait soigneusement éviter le bar de Lundy.

C'était comme s'il avait sorti ses projets de leur cocon, leur avait donné un peu d'assurance, avant de les laisser voler de leurs propres ailes. Il avait pris la bonne décision, il le savait, et dans son esprit, ses projets prenaient de plus en plus d'ampleur. Il se voyait faire ses bagages avec Doris et quitter à tout jamais le cloaque grisâtre du quartier des docks. S'installer quelque part à la sortie de la ville, dans un de ces quartiers neufs à loyer modéré où chaque petite maison avait un bout de pelouse devant la porte. Il allait demander une augmentation à la compagnie, et il était sûr qu'on ne la lui refuserait pas. Il la méritait largement et en ce moment même Cassidy savait qu'il était en position de force. Les uns après les autres, les chauffeurs finissaient par se fâcher et donnaient leur démission, et la compagnie avait perdu deux de ses meilleurs chauffeurs récemment. Cassidy restait le seul à qui on pouvait vraiment faire confiance. On lui donnerait peut-être jusqu'à soixante dollars par semaine, et c'était beaucoup, c'était bien suffisant.

Le seul problème, c'était que Mildred allait peut-être lui chercher des ennuis. Mais il était probable qu'il pourrait la faire tenir tranquille en lui donnant de l'ar-

gent, peut-être en lui versant une certaine somme tous les mois en attendant que le divorce soit prononcé. A ce propos, Cassidy pourrait peut-être se dispenser de verser le moindre sou si Haney Kenrick payait la note. Et il était sûrement tout disposé à le faire.

Cassidy atteignit l'extrémité de la ruelle qui débouchait dans Front Street, et il remonta en direction d'Arch Street. Quelques pâtés de maisons plus loin, la rue était déjà encombrée par la circulation intense du début de journée, mais là où il se trouvait, elle était déserte et le silence régnait encore sur ce décor délabré d'immeubles mal entretenus et de maisons condamnées. D'une barrière défoncée surgit un chat, lancé à la poursuite d'un rat, et Cassidy s'arrêta pour regarder la scène. Le rat était presque aussi gros que son poursuivant. Il faisait des efforts désespérés pour ne pas se faire prendre, mais de l'autre côté de la rue, il hésita sur la direction à suivre et se retrouva coincé entre deux piles de briques. Le chat se précipita derrière lui, puis se ramassa sur lui-même, se préparant à bondir sur le rat.

Cassidy n'eut pas le temps d'en voir plus, car à ce moment précis, il sentit qu'un objet fonçait vers lui, comme si l'air était soudain plus dense. Instinctivement, il baissa la tête de quelques centimètres, entendit l'air siffler à ses oreilles et vit une forme rectangulaire le frôler. La brique alla heurter le mur d'un entrepôt désaffecté et au même moment, Cassidy pivota sur lui même pour voir qui l'avait lancée.

Il aperçut Haney Kenrick qui détalait dans une ruelle. Le premier mouvement de Cassidy fut de se lancer à ses trousses et de reprendre la bagarre. La séance du samedi soir aurait dû mettre un point final à la discussion, mais, apparemment, Kenrick n'avait pas l'intention d'en rester là. Cassidy fit quelques pas vers la ruelle, puis s'arrêta net et, haussant les épaules, se dit que ça n'en valait pas la peine. De toutes façons, Haney devait savoir que Cassidy l'avait vu, et il n'y avait pas une chance sur cent pour qu'il recommence à jouer à ce petit jeu-là.

Cassidy poursuivit son chemin vers Arch Street et traversa la rue qui rejoignait Second Street, vers l'est. Au carrefour, quelques personnes attendaient le tramway. Le soleil, déjà haut, était brûlant et Cassidy comprit qu'il allait faire une chaleur torride, ce jour-là. L'air était déjà jourd et les vitrines des magasins renvoyaient une lumière aveuglante. Cassidy pensa qu'il ferait sacrément bien de vérifier la pression des pneus arrière de son autocar. La semaine précédente, un autre chauffeur était parti, un jour de grosse chaleur, et l'asphalte surchauffée avait provoqué un éclatement. On avait frôlé la catastrophe, car si le car s'était retourné, l'accident aurait été très grave. Cassidy se répéta gravement qu'il était primordial de vérifier les pneus quand il faisait aussi chaud qu'aujourd'hui.

Il traversa First Street, toujours préoccupé par cette histoire de pneus, quand il entendit quelqu'un l'appeler.

C'était la voix de Mildred. Il l'aperçut de l'autre côté de la rue, les mains sur les hanches. Elle portait un chemisier, une jupe et des chaussures à talons. Des hommes passaient devant elle et certains d'entre eux se retournaient pour lui jeter un coup d'œil furtif. D'autres, plus audacieux, s'arrêtaient un instant pour la regarder franchement. Elle était plantée à l'angle de First et d'Arch Street comme une statue, superbe et imposante.

- Cassidy ! lança-t-elle, et sa voix était riche et pleine et claquait comme un coup de fouet, déchirant le ronronnement nonchalant de l'activité matinale.

- Viens ici. Je veux te parler.

Cassidy ne bougea pas. Il se dit qu'il ne parlerait à Mildred que lorsqu'il s'y sentirait prêt et serait sûr de lui.

- Tu m'entends ? fit Mildred. Viens.

Cassidy haussa les épaules et se dit qu'il ferait aussi bien d'en finir tout de suite et de régler la question une bonne fois. Il se dit qu'il devait rester très calme, quoi qu'elle dise, et, quelles que soient les injures dont elle l'accablerait, rester imperturbable. Garde ton sang-froid, pensa-t-il. Reste de glace.

Traversant la rue, il la rejoignit et demanda :

- Qu'est-ce que tu veux ?

- Je t'attendais.

- Et alors ?

Elle fit reposer tout son poids sur une jambe.

- Je veux savoir où tu étais passé.

- Téléphone aux renseignements.

Sa lèvre inférieure saillit et elle lança :

- Ecoute-moi bien, espèce de salaud...

- On est en public.

- Le public, je l'emm...

- Comme tu voudras, fit Cassidy. Alors, disons qu'il est bien trop tôt pour ce genre d'explication.

- Pas pour moi, dit Mildred. Ce n'est jamais trop tôt, pour moi.

Elle tourna la tête et regarda autour d'elle, et il comprit qu'elle cherchait des yeux une bouteille de lait ou d'autre chose, n'importe quel genre de projectile à condition qu'il soit lourd.

- C'est terminé, tout ça, dit Cassidy.

Mildred cligna des yeux, plusieurs fois.

- Qu'est-ce qui est terminé ?

- Les scènes, les bagarres, et tout le reste.

Elle le regarda fixement. La détermination se lisait sur le visage de Cassidy, mais Mildred n'en croyait pas ses yeux. Ses lèvres se retroussèrent et elle dit :

- Regardez-moi ça, comme il est devenu bien tranquille et bien respectable. Qui est-ce qui t'a emmené à la messe ?

- Personne.

- Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il ne répondit pas.

Mildred fit un pas vers lui.

- Tu te crois malin, n'est-ce pas ? Tu penses que tu vas m'avoir au baratin. Eh bien, j'ai une ou deux choses à te dire. Je ne me laisse pas rouler si facilement. Je n'ai pas les yeux dans ma poche et je sais ce qui se passe.

Elle lui planta un doigt dans la poitrine, puis le repoussa des deux mains, voulut le repousser une seconde fois, mais Cassidy lui saisit les poignets et lui dit :

- Bas les pattes. Je te préviens, ne me touche pas.

- Lâche-moi les mains.

- Pour que tu me tapes dessus ?

- J'ai dit de me lâcher.

Mildred essaya de se dégager.

- Je vais t'arracher les yeux, je vais te lacérer le visage...

- Oh, que non...

Le calme de Cassidy était si impressionnant que Mildred cessa de se débattre, et quand il la relâcha, elle ne bougea pas. Il déclara :

- Je vais le dire une seule fois, tu vas m'écouter, et on en restera là : entre nous, c'est fini.

- Écoute, Cassidy...

- Non. C'est moi qui parle. Tu n'as pas bien compris ? J'ai dit que c'était fini.

- Tu veux dire que tu me quittes ?

- En gros, c'est ça. Quand je sortirai du travail ce soir, je passerai à l'appartement pour faire mes valises.

Elle fit claquer ses doigts.

- Tu t'en vas comme ça, tout simplement ?

Il hocha la tête.

- Tout simplement.

Pendant un long moment, elle ne dit rien, se contentant de le regarder. Puis elle déclara d'une voix calme :

- Tu reviendras.

- Tu crois ? Tu peux attendre longtemps.

Elle ne releva pas. Elle demanda :

- Qu'est-ce que tu cherches, Cassidy ? Tu veux que je fasse mon grand numéro ? Que j'éclate en sanglots ? Que je te supplie de rester ? Que je me mette à genoux ? Et quoi encore, espèce de...

Elle leva le poing, le brandit sous le nez de Cassidy pendant un moment, puis son bras retomba.

Lui tournant le dos, Cassidy commença à s'éloigner d'elle. Mildred courut derrière lui, et l'agrippant par le bras, elle l'obligea à se retourner.

- Laisse-moi, dit Cassidy. J'ai dit que c'était terminé. Tu n'as pas compris ?

- Salaud, cracha-t-elle. Bien sûr que j'ai compris. Tout ce que je veux, c'est...

- Quoi, quoi ?

- Je veux que tu craches le morceau. Qui est-ce ?

- La question n'est pas là.

- Menteur.

Sa main jaillit et elle gifla Cassidy en plein visage.

- Espèce de sale mensteur.

Elle le gifla de nouveau et, de sa main libre, l'agrippa par la manche pour le gifler une troisième fois.

- Espèce de fumier, glapit-elle.

Cassidy se frotta la joue.

- Les gens nous regardent, marmonna-t-il.

- Laisse-les regarder ! cria Mildred. Qu'ils regardent tant que ça les amuse.

Elle lança un coup d'œil haineux aux badauds qui les entouraient.

- Allez vous faire voir, leur dit-elle.

- C'est une honte, c'est inadmissible, fit une grosse dame entre deux âges.
- Occupez-vous de vos oignons, lui lança Mildred.
Puis elle se tourna vers Cassidy, et hurla :
- Oui, je le sais. Je ne suis qu'une alcoolique. Je n'ai pas de manières, pas d'éducation. Je ne suis qu'une garce, une traînée. Mais j'ai quand même des droits. Je sais que j'ai certains droits.
Elle bondit sur Cassidy, l'agrippa à pleines mains par les cheveux et lui secoua la tête en hurlant :
- J'ai le droit de savoir. Et tu vas me le dire. Qui est-ce ?
Lui saisissant les bras, Cassidy se libéra. Il recula et répondit :
- D'accord. Elle s'appelle Doris.
- Doris ?
Son regard se détacha de Cassidy.
- Doris ?
Puis elle le fixa de nouveau.
- Cette moins que rien ? Cette petite maigrichonne alcoolique ?
Elle parut stupéfiée et elle demanda :
- Bon Dieu, c'est vraiment elle ? C'est ça, ma rivale ?
Cassidy se retint de toutes ses forces. Il savait que s'il la frappait maintenant, il la blesserait gravement. Se mordant fortement la lèvre, il dit :
- J'ai décidé d'épouser Doris. Est-ce que tu acceptes de divorcer ?
Mildred le fixait toujours.
Cassidy répéta :
- Veux-tu divorcer ? Réponds-moi.
Elle lui répondit à sa manière. Elle s'approcha de lui et lui cracha au visage. Cassidy sentit la salive dégouliner le long de sa joue, et il vit Mildred faire demi-tour et s'éloigner. Autour de lui, les gens murmuraient, quelques uns riaient et un homme dit :
- Eh bien, mon vieux !

CHAPITRE SIX

Dans le tram aux rails surchauffés qui l'emmenait vers le dépôt des cars, Cassidy contemplait le plancher, ne sachant trop que penser. Il se demandait ce qui le rendait aussi perplexe. L'incident était clos, il avait revu Mildred, et la recontre s'était déroulée exactement comme il aurait dû s'y attendre. Il aurait été naïf de croire qu'elle prendrait la chose avec le sourire et une tape amicale sur l'épaule, pour ensuite lui souhaiter bonne chance et lui dire qu'elle avait été heureuse de le connaître. La façon dont Mildred avait réagi était parfaitement conforme à son caractère. Sur le moment, Cassidy n'avait pas été surpris, et c'est pourquoi il ne comprenait pas ce qui le rendait perplexe maintenant.

Ce n'était peut-être pas de la perplexité. Alors, qu'est-ce que c'était ? Il se demanda si ce n'était pas un coup de cafard. Non, ça ne pouvait pas être ça, ça n'avait aucun sens. Il aurait dû se sentir heureux, au contraire. Il avait toutes les raisons d'être heureux. Sa situation était claire, maintenant, il avait découvert en lui-même quelque chose de sain et de propre, avait décidé de laisser s'épanouir cette meilleure part de lui-même, de s'y accrocher, de la cultiver et de construire ainsi une vie meilleure pour lui et pour Doris.

Lui et Doris: Ce n'était pas tout à fait ce qu'il fallait dire. Voyons dans l'autre sens : Doris et lui. Voilà qui était mieux. Cela sonnait bien. Un joli mot, bien. Cassidy se le répétait dans sa tête pour en goûter toute la saveur. Bien, en majuscules, et souligné. C'était bien qu'il ait rencontré Doris, qu'il ait su voir, au delà de son alcoolisme, sa profonde bonté. C'était bien qu'il ait été attiré vers elle, non pas fasciné, aguiché par elle, mais attiré lentement et sûrement comme les dévôts sont attirés par l'autel. Et c'était bien. Toutes ses pensées, tous ses projets concernant Doris et lui étaient bien. Le tram approchait du dépôt des cars et Cassidy avait effacé de son esprit l'incident de sa rencontre avec Mildred au coin de la rue. Il ne pensait plus qu'à Doris et à lui et il se disait que tout cela était bien et il se sentait heureux.

Sa sérénité s'accrut lorsqu'il entra dans le dépôt et qu'il vit son autocar. Il se rendit au vestiaire, enfila un chandail et passa près d'une heure à vérifier la pression des pneus, à régler le carburateur et l'allumage. Il mit le car sur le pont, graissa la transmission, et resserra l'embrayage. Puis, en examinant le pont arrière, il découvrit que le véhicule avait besoin d'amortisseurs neufs. Il en toucha deux mots au contrôleur, qui le félicita pour sa conscience professionnelle. Dans le magasin de pièces détachées, il trouva un jeu d'amortisseurs, les monta et ressortit de sous l'autocar le visage noir de graisse, mais son regard était calme et serein.

Il se lava le visage et passa un uniforme propre. Dans la salle d'attente, un employé annonçait aux voyageurs le départ du car pour Easton. Ils s'empressèrent de gagner le véhicule et Cassidy se tint près de la porte pour les aider à monter. Il leur souriait au passage, et ils lui rendaient son sourire. Il soulevait sa casquette lorsqu'il s'agissait d'une vieille dame et il entendit l'une d'elles dire à son compagnon : «Il est si poli. C'est tellement agréable d'avoir affaire à des gens courtois.»

Il offrit à ses passagers un voyage irréprochable jusqu'à Easton. Ni trop raide, ni trop lent, un voyage parfaitement minuté pendant lequel il gagna du temps sur les portions de routes nationales où la circulation était clairsemée, pour redoubler de prudence sur la route étroite et sinueuse qui longe le Delaware en amont de Philadelphie. Par endroits, la route montait brusquement, les côtes étaient très raides et nécessitaient le savoir-faire d'un spécialiste. Cassidy montra à ses passagers ce dont un spécialiste comme lui était capable. Lorsqu'ils arrivèrent à Easton, un passager d'âge mûr lui sourit et lui déclara : «Vous, au moins, on peut dire que vous savez conduire un autocar. C'est la première fois que je me sens en sécurité pendant tout le trajet.»

C'était comme si le voyageur venait d'épingler un ruban rouge au revers de la veste de Cassidy, qui rougit de fierté. Il eut l'impression de se tenir plus droit, la poitrine gonflée et les épaules rejetées en arrière. C'était une sensation du même ordre que celle qu'il avait éprouvée, bien des années plus tôt, lorsque se tenant à côté du gros quadrimoteur qu'il avait piloté d'une main sûre au dessus de l'atlantique, et posé impeccablement, il regardait ses passagers descendre de l'avion. Le sentiment, positif et réconfortant, d'avoir bien fait son travail.

Il passa la porte du dépôt d'Easton et se retourna pour regarder son autocar. Cette merveilleuse machine qu'il conduisait, cet assemblage compact d'engrenages, de paliers et de roues qui lui donnait un travail à accomplir, qui lui permettait de travailler tous les jours et d'avoir vraiment sa place dans la société. Il sourit en regardant le véhicule et son regard était rempli d'affection et de gratitude.

Dans l'après-midi, il fit terriblement chaud, trop chaud pour un mois d'avril, et l'air devint lourd, presque étouffant. Mais Cassidy ne souffrit pas de la chaleur. Il se dit qu'il faisait vraiment une belle journée. D'Easton, il revint à Philadelphie, bouclant la boucle ; puis il repartit à Easton, et les heures passèrent rapidement, sans incidents. Il était bien installé derrière son volant, et, en lui-même, il tenait à sa machine des propos affectueux :

- «Allez, on va grimper cette côte, maintenant...on va l'attaquer à soixante... c'est ça, c'est juste ce qu'il faut...un virage, maintenant...doucement...c'est parfait... un autre virage...tu cliquettes, mon vieux...voilà, tu t'en sors très bien...t'es une sacrée bonne machine, le meilleur engin à quatre roues qui puisse exister...»

A travers le pare-brise, il découvrait le vert printanier des champs et des collines, un vert-jaune éclatant sous le soleil. Il était assailli par une succession de merveilleux parfums champêtres, et il sentait l'odeur du chèvrefeuille, de la violette, la senteur piquante des feuilles de menthe. Les délicieuses odeurs du printemps dans la vallée du Delaware. Il apercevait l'éclat argenté du fleuve qui brillait au soleil, les pentes d'un vert étincelant, en toile de fond, et la côte du New-Jersey. C'était le genre de paysage que beaucoup de gens essayaient de fixer sur la toile ou de prendre en photo. Mais personne ne pouvait le voir avec les yeux de Cassidy. Il le percevait avec une telle intensité qu'il croyait avoir le goût du nectar à la bouche. Il éprouvait à ce spectacle le sentiment grisant, exaltant, de savoir qu'après tout, et en dépit de tout le reste, il y avait là une véritable raison de vivre.

Ce sentiment, c'était un peu la magnifique contradiction de tout ce qui, dans sa vie, était négatif, corrompu et sordide. C'était l'essence même de l'espoir, une force tranquille qui niait avec assurance la crasse et le délabrement des immeubles lépreux et des rues pavées du quartier des docks de Philadelphie. Ici, au milieu des collines et des vallées, ce sentiment prenait un sens évident, riche, clair, net et serein. Il proclamait calmement, mais sans appel, qu'il existait, en vérité, des trésors à découvrir en ce monde, des trésors qui ne coûtaient rien, si ce n'était la peine de les découvrir, de les contempler et de comprendre leur signification.

Cassidy regardait les champs, le fleuve. Le Delaware aux eaux tranquilles. Le même fleuve que celui qui coulait entre les quais de Philadelphie. Le long des jetées du port de commerce, c'était un fleuve répugnant qui dégageait une puanteur caractéristique. Cela paraissait presque impossible qu'il s'agît du même Delaware. C'était comme si le fleuve qui coulait ici appartenait non seulement à un pays différent, mais à une époque différente. Comme si ce paysage traversé par le fleuve représentait l'avenir. Comme si le Delaware, entre Camden et Philadelphie, appartenait à un lointain passé, mort depuis longtemps.

Cassidy se dit que ce passé-là était bel et bien mort. En ce qui le concernait, c'était de l'histoire ancienne, le genre d'histoire qui ne mérite pas qu'on se la rappelle. Les rues n'étaient plus qu'une vaste étendue où chaque pavé était une tombe, et là dormaient tous ses souvenirs, et le silence étouffait à jamais les cris, les injures, les bruits de lutte et le fracas du verre brisé. C'était fini, terminé, et il ne tarderait pas à l'oublier. Comme lorsqu'on découvre un chien mort dans la rue ; on frissonne en voyant le cadavre, on ressent de la pitié pendant un instant, puis on poursuit son chemin et on l'oublie aussitôt.

Il ne faudrait guère de temps à Cassidy pour oublier le bar de Lundy. Et Pauline, et Spann. Et Shealy, et tous les autres. Il se dit qu'il devait ajouter Mildred à la liste. D'accord, c'était facile. Ajoutons Mildred. Evidemment, elle devait faire partie du lot. Pourquoi ne pas ajouter son nom ? Pour quelle raison, bon Dieu ? C'était avec grand plaisir qu'il y ajoutait Mildred. Chasser Mildred de sa mémoire, cela allait être un véritable soulagement, pareil à celui qu'éprouve un matelot qui échappe au vacarme et à la chaleur aveuglante de la salle des machines et qui monte sur le pont respirer l'air frais et pur et retrouver le silence.

Car Mildred n'était que l'un des éléments d'une certaine période de sa vie, et rien de plus. Une période de déchéance, où il s'était volontairement laissé aller, où il avait rejeté avec rage tout ce que son être pouvait avoir de noble. De la même façon qu'il s'était gorgé d'alcool pour se punir, il avait épousé Mildred avec le désir fou, impérieux, d'avilir son esprit en l'unissant à celui d'une traînée du quartier des docks, au langage vulgaire.

Le mariage lui-même avait été une farce, un épisode ridicule, digne d'une mascarade. En se rappelant le moment exact où il avait passé l'alliance au doigt de Mildred, il croyait revoir les couleurs criardes et les formes grotesques d'une illustration pour un récit d'horreur. Le ciel était de feu, le sol recouvert de braises. Les demoiselles d'honneur portaient des collants de satin rouge vif, et leurs têtes étaient ornées de cornes. La jeune femme était donnée en mariage par un monstre visqueux et grimaçant qui n'arrêtait pas de harceler le futur époux avec un trident. Le futur souriait en disant à la créature visqueuse de continuer, parce que c'était bon.

Devant Cassidy, la route s'incurvait. Le flanc d'une colline apparut brusquement et lui cacha le fleuve. La colline était couverte de pâquerettes et de pissenlits. C'était un paysage agréable à l'œil, mais lorsque Cassidy le parcourut du regard, il vit, au sommet de la côte, un grand panneau publicitaire qui conseillait à tout le monde de se mettre à la page et de boire une certaine marque de whisky.

A huit heures quarante, comme Cassidy terminait son dernier voyage d'Easton à Philadelphie, le ciel commençait à s'assombrir et la pleine lune brillait. En descendant du tram au carrefour d'Arch et de Frist Street, il sentit la douceur de l'air nocturne, du vent léger qui semblait purifier la ville en la débarrassant de sa chaleur poisseuse. Il se dit que ce serait une bonne idée d'emmener Doris faire un tour dans le parc.

Il se dirigea vers l'appartement de Doris, et il se réjouissait à l'avance à l'idée du repas qu'ils allaient prendre ensemble. Il était probable qu'elle lui avait encore préparé un excellent dîner, mais, dans le cas contraire, il l'emmènerait dans un bon restaurant et ensuite, ils iraient se promener au Fairmont Park, près de la fontaine et du musée Parkway. Ils marcheraient un moment et quand ils se sentiraient fatigués, ils s'assieraient sur un banc pour goûter la fraîcheur du soir.

Mais d'abord, avant de dîner, Cassidy allait remplir la baignoire et s'y plonger, et il ne lésinerait pas sur le savon. Il avait sacrément besoin d'un bon bain. Sous son uniforme de chauffeur, il sentait que son corps était couvert de sueur et de poussière. Il se réjouissait à l'avance à l'idée de prendre un bain, de se raser, de passer une chemise propre...

Il fit claquer ses doigts, se rappelant que tous ses vêtements et ses affaires se trouvaient dans l'appartement du second étage. Il se demanda si Mildred y était en ce moment. Puis il se dit que cela n'avait aucune importance qu'elle y soit ou non. Bon Dieu, il avait quand même le droit de venir chercher ses vêtements. Mais elle allait peut-être recommencer à lui faire une scène, et Cassidy n'était pas d'humeur à supporter ça. Il serra les dents. Si Mildred savait où était son intérêt, elle se garde-

rait bien de lui chercher querelle. Elle avait même tout intérêt à le laisser tranquille. Il y avait des limites à ce que Cassidy pouvait supporter de la part d'une traînée comme elle. A vrai dire, elle avait déjà dépassé les bornes, le matin même, au carrefour. Si elle remettait ça ce soir, elle allait se retrouver à l'hôpital. Qu'elle essaie donc de lui dire quoi que ce soit. Qu'elle soit là, à l'attendre. Qu'elle essaie seulement d'ouvrir la bouche.

Cassidy pressa le pas, sans se rendre compte qu'en fait, il espérait que Mildred serait là et qu'il souhaitait qu'elle lui fasse des histoires. Il serrait les poings en entrant dans l'immeuble. Il monta rapidement l'escalier obscur, ouvrit la porte à la volée et se précipita dans l'appartement.

Le même désordre régnait toujours dans le salon. Ou bien Mildred avait encore invité des amis, ou alors elle n'avait pas levé le petit doigt pour nettoyer le fatras qui datait de trois jours. Ecartant une chaise d'un coup de pied, Cassidy entra dans la chambre et se dirigea vers la penderie. Brusquement, il s'arrêta pour examiner un cendrier.

Le cendrier était posé sur une table, près du lit. Cassidy regarda le mégot de cigare qui y était posé. Puis il vit que les draps du lit étaient froissés, et que l'un des oreillers était tombé sur le sol.

Et alors ? se dit-il. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Cela ne valait même pas la peine d'y penser. Bien sûr que cela lui était complètement égal. Evidemment. Pourquoi est-ce que cela l'ennuierait ? La situation était elle, maintenant, que Mildred avait parfaitement le droit de faire tout ce qu'elle voulait. Si elle avait envie d'inviter Kenrick à venir ici et à coucher dans le même lit que ce gros porc suiffeux, à la bonne heure. Qu'elle fasse l'amour avec Haney tous les soirs de la semaine si c'était ce qu'elle voulait. Haney pouvait bien lui offrir des cadeaux, lui donner de l'argent et s'envoyer en l'air avec elle aussi souvent qu'il serait prêt à payer pour ça.

Cassidy s'éloigna du lit et s'approcha de la penderie. Il se dit qu'il devait se dépêcher de prendre ses affaires et de foutre le camp d'ici.

Il ouvrit la porte. La penderie était vide. Il en resta bouche bée, clignant des yeux. La penderie aurait dû contenir trois costumes, des pantalons et quelques paires de chaussures. Sur l'étagère, il aurait dû trouver au moins une douzaine de chemises, autant de sous-vêtements, des chaussettes et des mouchoirs:

Mais il n'y avait plus rien. La penderie était vide.

Puis il aperçut le morceau de papier accroché au cintre. Il l'arracha de son support et déchiffra l'écriture de Mildred. Il lut le message à voix haute : «Si tu veux tes vêtements, va les chercher au fond du Delaware».

Cassidy froissa rageusement le billet dans sa main. Levant le bras, il lança la boule de papier sur le sol et donna un violent coup de pied dans la porte de penderie. Sous le choc, le bois se fendit et quelques éclats sautèrent.

Il fit demi-tour et vit la porte de l'autre penderie, celle où Mildred rangeait ses vêtements. Hochant la tête, l'air menaçant, Cassidy traversa la pièce en se disant qu'il allait passer un bon moment à lacérer toutes les robes de Mildred, sans exception, de ses propres mains.

Il ouvrit la porte. Sa penderie était vide, comme pour le narguer. Puis il aperçut un deuxième morceau de papier, accroché lui aussi à un cintre. Il l'en arracha, et le lut en laissant fuser un sifflement de rage entre ses dents. Le message ne comptait que quatre mots, et le dernier était le verbe favori de Mildred.

Le bout de papier lui tomba des mains. Sans raison, inexplicablement, sa rage retomba, elle aussi, et il ne ressentit rien d'autre qu'une étrange tristesse, à laquelle se mêlait une bonne part d'apitoiement sur son propre sort. Cassidy pensa qu'il y avait peut-être des imbéciles qui trouvaient ça drôle. Mais quand un homme perdait tous ses vêtements qu'il possédait, jusqu'à sa dernière chemise, cela n'avait rien de risible.

Il contempla le plancher, secouant la tête lentement. Quel sale tour... C'était vraiment ignoble, répugnant, lamentable, de faire une chose pareille. Bon Dieu, si elle voulait se venger de lui, elle aurait pu trouver autre chose non ? Ou, au moins, elle aurait pu lui laisser ne serait-ce qu'une chemise à se mettre sur le dos.

Puis la rage resurgit en lui, impétueuse. Il pencha la tête sur le côté et vit la coiffeuse de Mildred. Il pensa aussitôt à ses flacons d'eau de toilette, à ses pots de crème, sa lingerie, à tout le reste. A tout ce qu'il pourrait encore trouver.

La coiffeuse était vide. Lorsqu'il tira le dernier tiroir, vide comme tous les autres, c'en fut trop pour lui. Il arracha le tiroir hors du meuble et le lança à travers la pièce. L'objet atterrit dans le salon où il se fracassa contre une table.

Elle a fait ses valises, pensa Cassidy. Elle a jeté tous mes vêtements dans le Delaware, elle a ramassé toutes ses affaires, et elle a fichu le camp. Cassidy se dit qu'elle n'avait rien de mieux à faire, maintenant, que de prendre le premier train pour quitter la ville, car si jamais elle se trouvait encore dans les parages, si il remettait la main sur elle...

Sa rage impuissante le faisait presque suffoquer lorsqu'il quitta l'appartement et descendit l'escalier. Il sortit de l'immeuble et retrouva l'air du soir, et ses poings le démangeaient tellement , il avait envie de frapper. Il tourna le coin de la rue et il se dit qu'il lui fallait trouver Shealy pour lui demander d'ouvrir son magasin et de lui vendre quelques vêtements. Il savait qu'il trouverait Shealy chez Lundy, car c'était toujours là qu'il allait après son travail.

Cassidy descendit Dock Street en direction du bar. Il savait que le temps pressait et il ne comprenait pas pourquoi il ne marchait pas plus vite. Il se rendait parfaitement compte qu'il avançait lentement, presque avec prudence. C'est alors qu'il prit pleinement conscience de l'obscurité qui régnait dans la rue. Et le silence était lourd, oppressant, au point qu'il le sentait presque lui percer sur les épaules. La sensation s'accrut et graduellement se mua en la certitude d'un danger immédiat.

Il n'avait aucune idée de ce qui le menaçait. Ni de la raison pour laquelle il était menacé. Mais, aussi vrai qu'il était planté sur ses deux jambes, il était sûr qu'on le suivait et qu'il allait être attaqué.

A peine venait-il d'acquérir cette certitude qu'il tourna la tête pour regarder derrière lui. C'est à ce moment précis qu'ils lui sautèrent dessus. Il sentit le choc fulgurant d'un objet très dur qui lui frappait l'épaule, et il comprit que l'arme n'avait manqué sa tête que de quelques centimètres. Il se baissa, pivota sur lui-même et aperçut les trois hommes.

C'étaient trois types massifs, des durs du quartier des docks, tout en muscles. Le plus grand était complètement chauve et ses mains étaient énormes. Le second semblait taillé dans un bloc de granit ; il avait le nez écrasé et les oreilles décollées. Le troisième était très petit, mais aussi large que haut, et il tenait un tuyau de plomb. Cassidy ne les connaissait pas. Tout ce qu'il savait, c'est qu'ils étaient trois et qu'on les avaient payés pour lui régler son compte.

Le tuyau de plomb décrivit un arc de cercle. Cassidy se pencha sur le côté et l'arme lui frôla la tête, en sifflant. Il ne pensait pas au tuyau de plomb. Il ne pensait qu'à ses vêtements au fond du Delaware, au tour de cochon qu'on lui avait joué, et il se souvint que cinq minutes plus tôt, il ne rêvait que de pouvoir se servir de ses poings. Il vit le tuyau de plomb foncer sur lui une troisième fois, mais au lieu d'essayer de l'éviter, il lança son bras en avant, saisit l'arme, et l'arracha de la main du petit homme trapu. Cassidy brandit le lourd tuyau au dessus de sa tête.

Les deux autres types foncèrent sur lui, l'un à droite, l'autre à gauche, mais il ne s'occupa pas d'eux, avança sur le petit râblé et le frappa avec le tuyau de plomb, dans les côtes. L'homme poussa un cri aigu, se plia en deux et s'effondra. Les deux autres étaient sur Cassidy et le grand chauve lui décocha une droite fulgurante à la tempe. En tombant en arrière, Cassidy lâcha le tuyau de plomb, et la pleine lune, au dessus de sa tête, devint une sarabande de lunes multicolores. Il se dit que ce ne pouvait être aussi grave que ça, qu'il n'allait quand même pas décrocher si vite. Et il parvînt malgré tout à rester sur ses jambes.

Il sourit aux deux hommes qui avançaient de nouveau. Puis, comme ils revenaient à toute vitesse, il se précipita à leur rencontre et son poing gauche jaillit comme un piston pour atteindre le chauve en plein dans l'oeil. Une fois, deux fois de suite, pour essayer de se débarasser du chauve le plus vite possible, car le vrai problème, c'était son acolyte, l'homme au nez écrasé et aux oreilles décollées. Lui, c'était un professionnel. Il était déjà monté sur le ring. Bien trop souvent, comme en témoignait son visage délabré. Mais il savait encore bouger et il connaissait son affaire. Et il savait encore frapper.

Le chauve tenta de se baisser pour échapper au pilonnage de Cassidy, alors que celui-ci tournait autour de lui pour fuir l'homme au nez cassé qui avançait lourdement vers lui. Cassidy feinta du droit, frappa sèchement du gauche une nouvelle fois, s'approcha le plus possible, puis, de toutes ses forces, lui expédia une droite terrifiante à l'angle de la mâchoire, juste sous l'oreille. Le chauve leva lentement les bras, doigts écartés, et tomba inanimé.

Au même moment, l'homme au nez cassé lança un crochet du gauche qui frappa Cassidy sous le coeur, et Cassidy s'effondra. L'homme lui sourit et lui fit gentiment signe de se relever. Cassidy recommença à se redresser et l'homme se baissa, le saisit sous les bras et l'aida à se remettre debout, puis l'envoya à terre une seconde fois d'un crochet du droit à la tête.

Le petit râblé s'était relevé et avait repris son tuyau de plomb. Tout en marchant, il se tenait les côtes de sa main libre, ses côtes fracturées, brûlantes, et il dit :

- Laisse-le moi.

- Non, dit l'ancien boxeur, le sourire aux lèvres. Il est à moi.

- Tu t'amuses avec lui, mais tu ne lui fais pas de mal, dit le râblé.

- Je m'amuse..? (le boxeur se baissa pour soulever Cassidy de terre)... Ce n'est pas mon avis... (il maintenait Cassidy debout, sans même le regarder)... Je

crois plutôt que je fais du bon boulot...

Mais le boxeur était trop sûr de lui. Il s'imaginait déjà que c'était arrivé. Cassidy lança une droite par en dessous, prenant bien soin de viser très bas. La brute ouvrit grand la bouche. Il poussa un cri.

- Oh, non, hurla-t-il, en reculant, les mains pressées sur le bas-ventre. Non, pas ça, bon Dieu !

Puis le boxeur s'assit dans le caniveau, hurla et sanglota et dit qu'il allait mourir. Le petit râblé esquissa un pas en direction de Cassidy, vit que Cassidy était sur ses gardes et prêt à le recevoir, et décida que le jeu n'en valait pas la chandelle. Il laissa tomber son tuyau et s'éloigna à grands pas, puis se mit à courir.

Dans le caniveau, le boxeur avait cessé de hurler. Les sanglots s'espaçaient peu à peu. Cassidy se pencha sur lui et lui demanda :

- Qui vous a payés ?

- Peux pas parler. Trop mal.

- Dis-moi seulement son nom.

- Peux pas parler.

- Ecoute, Max...

- Ah, fous-moi la paix.

- Tu vas parler, Max. Tu vas me dire son nom ou je t'emmène chez les flics.

- Les flics ? Le boxeur oublia de sangloter. Ecoute, laisse-moi une chance.

- D'accord. Je veux seulement savoir son nom.

- Le boxeur ôta les mains de son bas-ventre. Inspirant profondément, la tête rejetée en arrière, il dit :

- Il s'appelle Haney. Haney Kenrick.

Cassidy s'éloigna. Il descendit Dock Street d'un pas rapide, se dirigeant vers le bar de Lundy.

En entrant chez Lundy, il vit Pauline, Spann et Shealy, installés à leur table, à l'autre bout de la salle. Il se fraya un passage jusqu'à eux et il s'aperçut qu'ils le dévisageaient. Il essuya un peu de sang sur sa lèvre, et s'assit.

- Qui t'a attaqué ? demanda Spann.

- Ne t'occupe pas de ça, dit Cassidy.

Il regarda Shealy.

- Rends-moi un service. J'ai besoin de vêtements. Tu as quelque chose à ma taille, au magasin ?

Shealy se leva.

- Tu veux que je te les apporte ici ?

Cassidy hocha la tête.

- Si je ne suis plus là quand tu reviendras, laisse-les à Lundy. Apporte-moi quelques chemises, des pantalons, un assortiment complet. Je te paierai vendredi.

Shealy mit ses mains derrière son dos et regarda la table.

- On gagnera du temps si je les apporte directement chez Doris.

- Ne t'approche pas de Doris, dit Cassidy.

Son regard se détacha de Shealy et engloba Pauline et Spann.

- C'est valable pour vous aussi, ne vous approchez pas de Doris

- Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda Pauline ?

- Il s'est acheté une conduite, murmura Shealy.

- Ecoute-moi, maintenant, dit Cassidy à Shealy. Je suis pressé et je n'ai pas envie de discuter. Tu vas me chercher des vêtements, oui ou non ?

Shealy hocha la tête. Il sourit tristement à Cassidy, quitta la table et sortit du bar.

Cassidy pencha la tête vers Spann.

- Dis-moi une chose. Une chose, seulement. Où habite Haney ?

Spann ouvrit la bouche. Mais Pauline posa la main sur son bras et dit :

- Ne lui réponds pas. Regarde ses yeux. Il va finir par s'attirer de gros ennuis.

Spann regarda Pauline.

- Tire-toi, dit-il.

- Mais regarde ses yeux...

- J'ai dit : tire-toi.

Spann eut un geste bref et rapide de l'index.

Pauline se leva. Elle recula de quelques pas et heurta une autre table. Elle s'assit dessus et fixa Spann et Cassidy.

Spann dit :

- Elle a raison. Tu fais peur à voir.

- Où habite Haney ?

- Tu es vraiment effrayant, Jim. Je suis sûr que tu ne réfléchis même plus. Tu es devenu complètement dingue.

Spann versa un verre de whisky et le poussa vers Cassidy. Cassidy regarda le verre et commença à l'écarter. Puis, très vite, comme pour se débarrasser d'une cor-

vée, il leva le verre et le vida d'un trait. Il reposa le verre vide et le contempla. Il demanda :

- Tu vas me le dire ?

- Si j'étais sûr que tu n'allais pas te fourrer dans le pétrin.

L'alcool faisait son effet. Cassidy se détendit un peu. Il dit :

- Tout ce que je veux, c'est avoir une petite conversation avec Haney.

Spann alluma une cigarette. Il inspira une longue bouffée et quand il parla, la fumée sortit de sa bouche en petits nuages.

- Tu veux qu'Haney reçoive une leçon ? Tu veux qu'on s'arrange pour lui faire quitter la région ? Laisse-moi faire. Je peux m'en charger.

- Non, pas comme ça. Pas avec ce genre de méthode.

Et pendant qu'il parlait, Spann examinait un cran d'arrêt à la lame longue et mince qui semblait être surgi de nulle part pour atterrir dans sa main.

- Je ne veux pas lui faire de mal, protesta Spann. Simplement le taillader un petit peu, pour lui faire comprendre ce qu'il risque.

- Non, dit Cassidy.

Spann, l'œil rêveur, contemplait la lame de son couteau.

- Ça ne te coûtera pas un sou.

Il faisait aller son couteau d'avant en arrière, à quelques centimètres de la table.

- Je lui donnerai juste un avant-goût. Après ça, il ne te posera plus le moindre problème. Je te garantis qu'il laissera Mildred tranquille.

Cassidy le coupa durement.

- Qui t'a dit que je voulais qu'il la laisse tranquille ?

- C'est pourtant de ça qu'il s'agit, non ?

- Pas du tout, répondit Cassidy. Il s'agit de moi. Aujourd'hui, Haney a essayé deux fois de m'envoyer à l'hôpital. Peut-être même à la morgue. La seule chose qui m'intéresse, c'est de savoir pourquoi.

Spann haussa à peine les sourcils.

- Pourquoi ? C'est facile à comprendre. Il sait que tu lui en veux à mort depuis cette histoire avec Mildred. Il pense que tu veux sa peau, alors il espère avoir la tienne d'abord.

Cassidy secoua la tête.

- Non, Spann. Tu n'y es pas du tout. Il sait que c'est terminé entre Mildred et moi. Je me fous complètement qu'elle soit avec lui, de jour comme de nuit. Ou avec n'importe qui d'autre, d'ailleurs.

- Tu parles sérieusement ?

- Tu veux que je l'écrives noir sur blanc ? Bien sûr que je parle sérieusement.

- Non ? Vraiment ?

- Mais, bon Dieu...

Cassidy se versa un second verre et l'avala.

- Ecoute, Spann. Je vis avec une autre femme...

- Oui, dit Spann, je suis au courant. Shealy nous a tout raconté.

Il sourit à Cassidy.

- Moi aussi, reprit-il, c'est comme ça que je les aime. Minces. Vraiment très minces. Comme un roseau. Comme celle-là, par exemple.

Du pouce, il montrait Pauline, derrière lui. Il poursuivit :

- Je ne savais pas que tu les aimais comme ça. C'était bien ?

Cassidy ne répondit pas. Il regardait la bouteille posée sur la table. Il estima qu'il devait rester la valeur de trois verres dans la bouteille. Il avait envie de la vider d'une seule lampée.

- Quand elles sont vraiment minces, poursuivait Spann, c'est comme si tu faisais l'amour avec un serpent. On dirait qu'elles s'enroulent autour de toi, avec leurs jambes. Quand elles sont minces, comme un serpent et qu'elles se tortillent, moi, ça me plaît. Quand elles se tortillent. Qu'elles s'enroulent autour de toi.

Il se pencha un peu vers Cassidy.

- Et Doris, elle fait comme ça, elle aussi ?

Cassidy regardait toujours la bouteille.

Spann reprit :

- Je vais te dire comment fait Pauline. Elle tend les bras en arrière et elle s'accroche aux barreaux du lit. Alors, elle...

- Ah, ferme la. Je t'ai demandé où habitait Haney.

- Ah, oui ... dit Spann, et dans son esprit flottait l'image d'un serpent qui se tortillait, et le serpent avait la tête de Pauline.

- Oui, bien sûr.

Il donna rapidement à Cassidy l'adresse d'Haney Kenrick et il reprit :

- Alors, voilà comment elle fait. Elle ...

Cassidy avait déjà quitté la table. Il traversa la pièce à grands pas et franchit la porte.

Le garni où habitait Haney était un immeuble de quatre étages, dans Cherry Street. La logeuse posa un regard vide sur Cassidy lorsqu'il franchit le seuil. C'était une très vieille femme qui fumait l'opium, et pour elle, Cassidy n'était qu'une tache aux contours indistincts qui ne représentaient pas grand chose.

- Oui, dit-elle, M. Kenrick paie son loyer.

- Ce n'est pas ce que je vous ai demandé. Quel est le numéro de sa chambre ?

- Il paie son loyer et il ne dérange personne. Je sais qu'il paie son loyer parce que sa logeuse, c'est moi. Il paie son loyer et il a intérêt à le payer, ou alors il s'en va. Et tous les autres avec. Je les foutrai à la porte.

Cassidy écarta la logeuse pour poursuivre son chemin et s'engager dans le couloir étroit qui menait au salon. Deux vieillards y étaient assis. Le premier lisait un journal grec et le second dormait profondément. Cassidy demanda au vieil homme plongé dans son journal :

- Dans quelle chambre est M. Kenrick ?

Le vieillard lui répondit en grec. Mais, à ce moment précis, une jeune femme d'une vingtaine d'années descendit l'escalier, sourit à Cassidy et lui demanda :

- Vous cherchez quelqu'un ?

- Haney Kenrick.

La fille se raidit. Son regard se fit hostile.

- Vous êtes un de ses amis ?

- Pas précisément.

- Je préfère ça, dit la fille. Du moment que vous n'êtes pas un de ses amis... Je le déteste. Je hais cet homme. Vous avez une cigarette ?

Cassidy lui donna une cigarette, la lui alluma, et elle lui dit qu'Haney Kenrick habitait au troisième étage, dans la chambre du fond.

Cassidy monta au troisième et emprunta le couloir. Tout était calme, et en approchant de la porte de la dernière chambre, il se dit qu'il fallait être prudent. Il se demanda s'il était possible de prendre Haney par surprise, ce qui lui donnerait un avantage certain. Dans le cas contraire, il était très possible que Haney soit sur ses gardes, et c'était le genre de type qui n'hésiterait pas à se servir d'une arme.

Cassidy s'arrêta devant la porte. Il posa la main sur le bouton et le tourna très doucement, avec précaution. Il entendit le léger déclic qui signifiait que la porte n'était pas fermée à clé. Puis, tournant le bouton à fond, il ouvrit la porte et entra dans la chambre.

Il découvrit Haney Kenrick.

Haney était couché en travers de son lit, sur le ventre. Ses jambes reposaient sur le sol. Ses épaules étaient secouées de soubresauts, comme s'il était en proie à un fou-rire. Puis il roula sur lui-même et regarda Cassidy. Son visage était trempé de larmes et ses lèvres tremblaient, laissant échapper des sanglots désespérés.

- Ah, dit Haney, te voilà. Tu es venu pour me tuer. Eh bien, vas-y. Tue-moi.

Cassidy referma la porte. Il traversa la chambre et s'assit dans un fauteuil, près de la fenêtre.

- Ça m'est égal, sanglota Haney. Je me fous de ce qui peut m'arriver.

Cassidy se carra dans son fauteuil. Il regardait le corps d'Haney qui tremblait sur son lit. Il dit :

- Tu parles comme une femme.

- Oh, bon Dieu, si seulement je pouvais être une femme !

- Pourquoi, Haney ?

- Si j'étais une femme, je n'aurais pas de problèmes.

- Des problèmes ? Quels problèmes peux-tu avoir ?

- Oh, bon Dieu, hoqueta Haney. Ça m'est bien égal de mourir. J'ai envie de mourir.

Cassidy porta une cigarette à sa bouche. Il l'alluma et fuma un moment en écoutant Haney sangloter. Puis il lui dit doucement :

- En tout cas, ça m'a l'air plutôt grave.

- Je n'en peux plus, dit Haney d'une voix étranglée.

- C'est possible, dit Cassidy, mais ce n'est pas une raison pour t'en prendre à moi.

- Je sais, je sais ...

- J'aimerais être bien sûr de me faire comprendre. C'est pour ça que je suis venu. Ce matin, j'ai failli recevoir une brique en pleine tête. Et ce soir, dans Dock Street, je me suis fait attaquer par trois types. Et c'est toi qui les avais payés pour me régler mon compte.

Haney s'assit sur son lit. Il sortit un mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux, se moucha.

- Crois-moi, dit-il, je te jure que je n'ai rien contre toi. C'est seulement que ... je ne sais pas comment dire, depuis deux jours, je vis un véritable enfer, c'est tout.

Il se tourna pour poser les pieds par terre et fit un effort pour resserrer sa cra-

vate. Ses doigts tremblaient tellement qu'il n'arrivait même pas à la saisir. Il laissa pendre mollement ses deux bras, soupira, et baissa la tête.

- Eh bien, mon vieux, dit Cassidy, tu as vraiment l'air mal en point.

- Je vais te dire quelque chose.

Haney parlait d'une voix blanche, brisée par l'émotion.

- Depuis quarante huit heures, je n'ai plus rien dans l'estomac. A chaque fois que j'essaye de manger, ça ne passe pas.

- Essaie de fumer une cigarette, dit Cassidy.

Il donna une cigarette à Haney. Elle tremblait violemment entre les lèvres d'Haney, et il leur fallut trois allumettes pour arriver à l'allumer.

Haney tira convulsivement sur sa cigarette. Il dit :

- Ça me pendait au nez. J'ai tout fait pour que ça m'arrive, et maintenant, je suis servi. Et comment, que je suis servi. Je peux dire que je déguste.

Il essaya d'afficher un sourire lugubre, mais sa bouche se tordit et il eut une grimace d'enfant sur le point de pleurer. Il parvint à se reprendre et demanda :

- Je peux te parler, Jim ? Je peux te dire ce qu'elle me fait ?

Cassidy hocha la tête.

- Mais, après tout, dit Haney, je ferais peut-être mieux de me taire et de garder ça pour moi.

- Non, vas-y, dit Cassidy, ça ne me dérange pas que tu me racontes ça.

- Tu es sûr, Jim ? Après tout, c'est ta femme. Je n'avais pas le droit ...

- Ecoute-moi, tu as entendu ce que je viens de dire ? J,ai dit que ça m'était égal. Je croyais t'avoir dit clairement que c'était terminé entre Mildred et moi. Je t'ai expliqué ça chez Lundy et je pensais que tu avais compris.

- Alors, tu ne veux vraiment plus la voir ?

- Non, dit Cassidy en haussant le ton. Non, non et non. C'est fini, terminé.

- Est-ce qu'elle le sait ?

- Si elle n'a pas encore compris, dit Cassidy, je vais finir par être violent.

Haney ôta sa cigarette de sa bouche, l'examina, et fit la grimace. Il dit :

- Je ne sais plus où j'en suis. Je n'arrive pas à comprendre. C'est pour ça que je deviens dingue. C'est la première fois de ma vie que je souffre de cette façon. J'ai connu des femmes de toutes sortes et elles m'ont causé tous les problèmes possibles. Mais je n'ai jamais rien subi de tel. Et de très loin.

Cassidy eut l'ombre d'un sourire. Il repensa au mégot de cigare dans le cendrier, aux fraps froissés, à l'oreiller tombé par terre. Il dit :

- Je ne vois vraiment pas pourquoi tu te lamentes. Tu as eu ce que tu voulais, non ?

- Si j'ai eu ce que je voulais ? s'exclama Haney. Je vais te dire ce que j'ai eu.

Il écarta les bras avec emphase.

- Tout ce que j'ai eu, c'est des brûlures d'estomac insupportables, et les nerfs qui craquent de partout. Je vais te dire, Jim : elle me fait marcher. Elle me fait marcher.

- Tu veux dire que tu n'y as pas encore eu droit ?

- Voilà ce à quoi j'ai eu droit, dit Haney, en déboutonnant sa chemise pour montrer son épaule. Trois griffures rouge vif descendaient de l'épaule presque jusqu'au centre de sa poitrine.

- Tu ferais mieux de soigner ça, murmura Cassidy. Les éraflures sont profondes.

- Ça ne me fait pas mal, dit Haney. C'est là que j'ai mal. Là-dedans.

Et il essayait de faire comprendre à Cassidy qu'il parlait de son âme, ou de son orgueil, enfin d'une valeur à laquelle il attachait de l'importance et qui lui permettait d'avoir le respect de lui-même.

- Je te le dis, Jim, elle me démolit complètement. Elle fait de moi une ruine. Elle m'excite jusqu'à ce que je sois sur des charbons ardents. Et alors, elle me repousse. Et elle rit. C'est ça qui fait le plus mal. Quand elle me regarde et qu'elle rit.

Cassidy tira sur sa cigarette. Il haussa les épaules.

- Jim, dis-moi ce que je dois faire.

Cassidy haussa les épaules de nouveau.

- Cesse de la voir.

- Je ne peux pas ? Je ne peux pas.

- Ça, c'est ton affaire.

Cassidy se leva et se dirigea vers la porte.

- La seule chose que je puisse te dire, ajouta-t-il, c'est que tu ne résoudras pas ton problème en me fracassant le crâne à coups de briques.

- Très bien, n'en parlons plus.

Cassidy ouvrit la porte et sortit. En suivant le couloir vers l'escalier, il se dit que la question était réglée. Mais dès qu'il commença à descendres les marches, il se sentit mal à l'aise. Pour quelque obscure raison, il se sentait très mal à l'aise. C'était une sensation pénible, inquiétante, comme s'il pressentait qu'une puissance informe

et sinistre était sur le point de l'écraser.

Il essaya de se convaincre que cette sensation ne durerait pas. Dans un moment, il allait retrouver Doris, et il se sentirait mieux. Tout irait bien dès qu'il aurait rejoint Doris.

Il frappa discrètement à la porte et Doris lui ouvrit. Il entra et prit Doris dans ses bras. Il pencha la tête pour l'embrasser et aussitôt il sentit son haleine chargée d'alcool. L'instant d'après il découvrit un gros paquet enveloppé de papier brun, posé sur le sol. Son regard s'étrécit et il commença à respirer plus vite. Il avait lâché Doris et il fixait le paquet.

Doris suivit son regard.

- Qu'est-ce qui ne va pas, Jim, demanda-t-elle. Que se passe-t-il ?

Cassidy montra le paquet.

- C'est Shealy qui a apporté ça ?

Doris acquiesça.

- Il a dit que tu avais besoin de vêtements.

- J'avais dit à Shealy de ne pas venir ici.

Cassidy s'approcha du paquet, y donna un coup de pied. Le paquet roula sur lui-même. Cassidy lança un second coup de pied, se retourna vers Doris et lui jeta un regard noir.

Doris secouait lentement la tête.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui t'ennuie ?

- J'avais dit à ce vieil imbécile de ne pas mettre les pieds ici.

- Mais pourquoi ? Je ne comprends pas .

Cassidy ne répondit pas. Il tourna la tête et regarda dans la cuisine. Puis il y entra. Sur la table, il y avait deux verres et une bouteille à moitié vide.

- Viens ici, lança-t-il à Doris. Viens voir. Tu vas comprendre.

Elle le rejoignit dans la cuisine et elle le vit désigner du doigt la bouteille et les verres. Son index pointé décrivit un arc et se braqua sur elle, accusateur.

- Il ne t'a pas fallu longtemps, dit-il.

Elle ne comprit pas ce que Cassidy voulait dire. Ses yeux écarquillés étaient remplis d'une dénégation farouche lorsqu'elle répondit :

- Oh, Jim, je t'en supplie, ne pense à mal. Shealy et moi, nous n'avons rien fait d'autre que de boire quelques verres ensemble, c'est tout.

Le regard de Cassidy était brûlant.

- Et qui a eu cette idée ?

- Quelle idée ?

- De boire. De boire de l'alcool. Qui a ouvert la bouteille ?

- C'est moi.

Doris ouvrait toujours de grands yeux et elle n'avait pas encore compris pourquoi Cassidy était furieux.

- C'est toi, dit-il. Par pure politesse, sans doute ?

Il saisit brusquement la bouteille et la lui montra.

- Elle n'était pas ici quand je suis parti, ce matin. C'est Shealy qui l'a apportée, n'est-ce pas ?

Doris hocha la tête.

Cassidy reposa la bouteille sur la table. Il sortit de la cuisine, et l'instant d'après, il était à la porte d'entrée, la main sur la poignée. Il ouvrit la porte et il allait sortir quand il sentit les doigts de Doris qui l'agrippaient par la manche.

- Laisse-moi ! ordonna-t-il.

- Je t'en prie, Jim, ne pars pas. Il ne faut pas que tu te fâches. Shealy a fait ça par gentillesse. Il m'a apporté une bouteille parce qu'il sait que j'en ai besoin.

- Il ne sait rien du tout, dit Cassidy avec hargne. Il croit tout savoir. Il pense te rendre service en se mettant en travers de ta route, en t'obligeant à rester dans ton cloaque. En t'imbibant de whisky. Je vais aller le trouver, et je vais le prévenir que s'il remet les pieds ici...

Doris s'agrippait toujours à sa manche. Avec une violence dont il n'était pas conscient, Cassidy la repoussa, elle recula en titubant et tomba sur le sol. Sa bouche tremblait et elle restait assise, là, à se masser l'épaule.

Cassidy se mordit fortement l'intérieur de la bouche. Il comprit que Doris ne pleurerait pas. Il aurait préféré qu'elle pleure, qu'elle l'injurie, qu'elle dise n'importe quoi. Ou qu'elle lui lance quelque chose à la tête. Le silence qui régnait dans la pièce était insupportable et semblait ajouter au dégoût que Cassidy éprouvait pour lui-même.

Il dit doucement :

- Je ne voulais pas faire ça.

- Je sais, dit Doris, avec un sourire. Ce n'est rien.

Il se pencha vers elle et l'aida à se relever.

- Je te demande pardon. Comment ai-je pu faire une chose pareille ?

Elle posa la tête contre la poitrine de Cassidy.
- Je crois que je n'ai eu que ce que je méritais.
- Non, ne dis pas ça.
- Mais, c'est vrai. Tu m'avais dit de ne pas boire.
- C'était seulement pour ton bien.
- Oui, je sais. Je sais.
Et elle se mit à pleurer.

Elle pleurait doucement, presque sans bruit, mais Cassidy l'entendait quand même, et c'était comme si un couteau émoussé lui entaillait lentement les chairs. Il avait l'impression d'être suspendu au dessus d'un gouffre d'impuissance, de découragement infini. Et s'il souffrait tant, c'était parce qu'il comprenait à quel point ses efforts étaient inutiles, absolument inutiles.

Mais Doris lui dit :
- Jim, je vais essayer. De toutes mes forces.
- Promets-le moi.
- Oui, je te le promets. Je te le jure.

Elle leva le visage vers lui et Cassidy vit dans son regard à quel point elle était sincère.
- Je te jure de ne pas te décevoir, ajouta-t-elle.

Cassidy décida de la croire. Et lorsqu'il l'embrassa, il la croyait déjà, il était heureux de la croire. Il avait oublié sa souffrance et plus rien ne comptait à part la douceur et la tendresse de Doris.

(à suivre)

« V.O. »

Il y a les amis, et il y a les autres...

Chacun sait que la mort n'est qu'une façon humoritstique de fausser compagnie. Humoristique, car contrairement aux autres manières de s'éclipser, la mort a une particularité : elle dure plus longtemps. Cet aspect définitif empêche un certain nombre de mes amis de s'abandonner. Ils ont d'ailleurs trouvé une solution très simple : ils ne meurent pas. On a beau leur expliquer que la mort est inéluctable, on s'escrime à leur faire comprendre qu'il faut «y passer», on bataille ferme pour les envoyer ad patres, rien n'y fait. Ils restent, et on continue à les rencontrer au coin de la rue, dans de vieilles salles de concert, dans des préaux d'écoles...

J'ai donc quelques amis qui se refusent à sauter le pas. Il me semble que pareille obstination mérite récompense : je continue à les fréquenter, au lieu de me vexer bêtement. Vous les connaissez peut-être : il y a Buster Keaton et Johnny Guitare, John Ford et Holden Caulfield, Loopy de Loop et David Goodis. Il y a aussi Edouard de Pomiane, Charlie Parker, l'Empereur du Nord et Malcolm Lowry ; Jacques Cartier et Edward Lear ; les Bathing Beauties et George Sanders ; Lafcadio Hearn, Stanislas Lem, Nathaniel Hawthorne ; il y a Monte Walsh, Jim Thompson et Conan le Barbare...Que voulez-vous, il faut savoir qui on fréquente. Quelquefois, je fais de grands voyages dans ma salle à manger, vers les volcans d'Auvergne où habite Alexandre Vialatte, où vers Vancouver, berceau de tous les rêves...Mes amis m'accompagnent. On ne prend qu'un billet, c'est moins cher. Comprenez : la plupart sont peu fortunés.

C'est pour ça que le titre d'un roman récent (1978) m'a semblé être un contresens : «Poe Must Die». Il est évident que Poe, comme tous mes amis, ne peut mourir. Donc il ne pouvait s'agir que d'un souhait formulé par une âme vile. J'ai acheté le livre - d'un auteur dont je n'ai jamais entendu parler : Marc Olden - et, élémentaire mon cher Watson, mes déductions se sont avérées justes. Tenez-vous bien : dans ce livre curieux, non seulement quelqu'un veut la mort d'Edgar Poe, mais l'infâme être qui s'emploie à cette tâche est un nécromancien adorateur d'Asmodeus. Bizarre bizarre, n'est-ce-pas ?

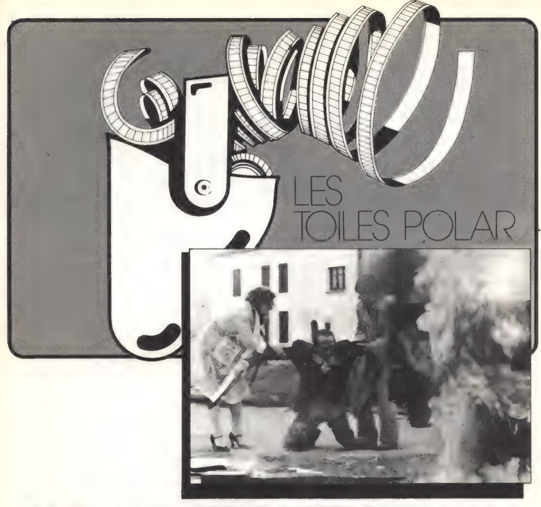
Il y a un boxeur, James Pierce Figg, qui traque le nécromancien ; il y a un auteur célèbre, Charles Dickens, qui recommande James Figg ; il y a encore quelques meurtres inexpliqués dans le New-York de 1848 (ah ! le noir quartier des Fives Points !), où circulent des porcs en liberté, et où les gratte-ciel n'ont pas été inventé ; on assiste, chemin faisant à de sordides trafics de marchands de cadavres, qui revendent leurs otages morts contre des sommes fabuleuses. On fait également la connaissance d'un clown de génie - Barnum, le vrai ! - qui comprend tout, et jette la poudre aux yeux avec le talent qui a fait sa fortune. Il y a aussi une riche et belle héritière qui croit en Paracelse et dont Edgar Allan Poe est amoureux...Car, je croyais l'avoir mentionné, Edgar Poe, le Maître, est le héros de cette aventure. Edgar Poe, dont l'alcool est le démon personnel, toujours en quête de sa chère épouse disparue. Edgar Poe le magnifique, perdu dans sa cape noire et dans ses cauchemars pires que la mort, éternellement à la frontière de la folie où sombrèrent sa sœur et son frère...Ah, mes amis ! On ne s'ennuie pas avec un tel homme !

John Dickson Carr a redonné vie à Sterne (1) ; John Gardner a ressuscité Moriarty (2) ; Nicholas Meyer a fait rempiler Sherlock Holmes lui-même (3) ; j'attends impatiemment un roman où Maurice Leblanc s'amuserait à mener l'enquête pendant que Louis Feuillade lui prêterait main-forte...D'ailleurs, mes amis m'y incitent, ils ont envie de se lancer dans de nouvelles aventures, et ne veulent pas se résigner à mourir. Je les comprend : moi-même, depuis l'âge de treize ans et demi, j'ai décidé d'être immortel.

François Forestier

(1) dans «Les Démoniaques», Red Label
(2) dans «Moriarty» (voir notre prochain numéro)
(3) dans «La solution à 7%», R. Laffont

«Poe must die», by Marc Olden
Charter Fiction, 2,25$



L' ENTOURLOUPE

Au début, il y a un superbe roman de Francis Ryck, l'un des meilleurs auteurs français de Polars : **Nos intentions sont pacifiques.** Le nouveau titre, (**L'Entourloupe**) indique le glissement opéré sur le récit original. Chez Ryck, les paumés ne font pas rire ; quand ils sont interprétés par Marielle et Dutronc, et qu'ils récitent du Audiard ; ils ne peuvent s'empêcher d'avoir de l'esprit. Ceci dit, l'adaptation leur a conservé l'aspect dérisoire et le rire devient vite grinçant. D'autant plus qu'en transportant sa caméra dans les marais Poitevins, Gérard Pires a tablé sur un réalisme absent de ses autres films. Les paysans qu'il nous montre semblent éloignés de toute civilisation, et les voir escroqués par une bande de minables laisse un goût d'amertume, un peu dans l'esprit de la comédie italienne.

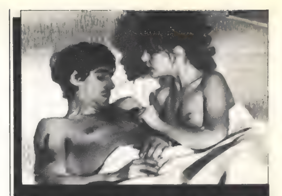
L'Entourloupe, c'est un peu l'anti-guignolo. On nous montre des endroits où la caméra n'a pas l'habitude d'aller : logements minables où les travailleurs immigés s'entassent, fermes reculées envahies par la boue et le purin. Il nous montre aussi des français moyens peu reluisants : aspect sympathique, mais racisme viscéral ; position professionnelle qui permet des abus de pouvoir quand ce n'est pas le chantage pur et simple. Une plongée dans la «France profonde», celle qui n'a ni panache, ni gloire.

Tout cela ne va pas sans complaisance, et à certains moments, le désir de faire rire (qui envahit tellement le cinéma français) se retourne contre les intentions des auteurs (tirade antisémite de Marielle). Mais Pires a trouvé là un ton de dérision - à mi-chemin entre la satire et la tendresse - qui fait de **L'Entourloupe** son meilleur film à ce jour.

F.G.

L'ENTOURLOUPE.

France. 1980. 1h30'
Réalisation : Gérard Pires
Scénario : Jean Herman d'après le roman de Francis Ryck (Ed. Gallimard)
Dialogues : Michel Audiard
Images : Pierre William Glenn
Musique : Django Reinhardt
Production : Jacques Duranville
Interprétation : Jacques Dutronc, Jean-Pierre Marielle, Anne Jousset, Gérard Lanvin...



CHAP' LA

L'intrigue policière est d'une simplicité enfantine, et la découverte du coupable rappelle les bons vieux «bon sang, mais c'est bien sûr» chers au commissaire Bourrel et à Gottlib. A part une ou deux séquences d'action, le tout est filmé en gros plans et en champ-contrechamp. Autant dire que ce n'est guère palpitant. En fait, l'histoire n'est qu'un prétexte pour permettre au réalisateur de Coco la fleur de continuer son discours sur les Antilles. Aux Antilles, nous dit-il, tout est affaire de sentiment. C'est au nom de ce sentiment, et des réussites que sont Mamito et Coco la fleur que nous passerons sous silence cette apparition du détective privé Antillais.

F.G.

CHAP'LA

France. 1978. 1h25'
Réalisation : Christian Lara
Images : J.C. Coutry
Musique : Ibo Simon Emilhenco
Production : Caraibes Productions, Madiacolor, Yves Chalon, Denis Duval
Interprétation : Greg Germain, Cathy Rosier, Lucrèce Saintol, Roger Tannous

MEME LES MOMES ONT DU VAGUE A L'AME

Authentique «série noire» si l'on prend ces deux termes au pied de la lettre. Parce qu'ici il n'y a pas d'intrigue traditionnelle, pas de mobile, pas d'enquête ni de dénouement... juste le regard de Kuiv, un enfant pas naïf, posé sur la danse macabre de la vie où la mort, épuisée de s'investir, suspend de temps en temps son souffle pour ajuster son tir. Collage-montage d'une hécatombe collective : vies déjà flinguées avant que de se perdre ; corps déjà exangues avant que d'être vides ; humains déjà vendus avant que de se vendre... Kuiv regarde la mort gérer la vie à coup de balles, de fric, de sexe, d'escroqueries, de rêves, de vacances. Il rit (un peu) : «quand je serai grand, je serai intelligent» ! On n'en croit rien.

Jean Louis Daniel, qui en est à son deuxième long métrage, affirme ici l'originalité d'un ton personnel (qui disparait souvent dès le 2ème film).

B.N.



MEME LES MOMES ONT DU VAGUE A L'AME

France. 1979. 1h35'
Production : Michel Rotman (Kuiv Production)
Réalisation : Jean Louis Daniel
Scénario : Jean Louis Daniel
Photo. : Gabriel Glissant
Musique : Fabien Ferreux et Thierry Magal
Montage : Isabelle Rathery
Avec : Marie-Christine Barrault, Bruno Cremer, Mimsy Farmer, Guy Bedos, Fabrice Luchini, Jacques Spiesser, Nathalie Nell, Catherine Le Cocq, Graham Guit, Anne Wiazemsky, etc...

VIOLENCES SUR LA VILLE

Des huit films qu'aurait à ce jour tournés Jonathan Kaplan, nous ne connaissons en France que «White line fever» («La route de la violence»-1977), et donc «Over the edge» (1978), lequel, juste retour des choses, est toujours inédit aux Etats-Unis. Que Kaplan ait été révélé par Corman, pour lequel il a déjà réalisé trois films au moins, ne surprendra personne. «Over the edge», bien que n'étant pas une production Corman, s'apparente en effet en bien des points aux meilleurs produits de la maison. Petit budget, sens des scènes-choc, rythme, mais aussi transgression de quelques interdits, transgression qui explique sans doute que le producteur ait jusqu'à aujourd'hui refusé de sortir le film aux Etats-Unis.

La première originalité de «Over the edge» est d'avoir pour protagonistes de très jeunes adolescents, dont la violence, très vite, devient une violence d'adultes. Jonathan Kaplan s'appuie sur une description très précise du phénomène des «villes nouvelles», et sur le bouleversement des valeurs auquel conduisent des conditions de vie aussi particulières que celles que connaissent les occupants de cet univers de terrains vagues et de béton. Le conflit n'est à aucun moment affaire de générations, comme on peut le lire dans la presse bien-pensante. Le comportement des parents reste seulement dicté par des habitudes de vie antérieures à l'existence des ces villes nouvelles, alors que pour les enfants, cet univers est en fait le seul qu'ils aient réellement connu. Le discours que peuvent tenir les adultes, parents et enseignants, ne leur est ainsi à aucun moment adapté (voir par exemple le film sur le vandalisme projeté à l'école). C'est ce en quoi «Over the edge» apparait comme un film particulièrement inquiétant. Par ailleurs, Kaplan évite avec le bonheur tout manichéisme et toute démagogie, particulièrement en montrant bien qu'arrivé à un certain point de rupture, la répression devient inévitable, solution parfaitement inadaptée, qui bien sûr n'en est en fait pas une, mais qui n'en demeure pas moins la seule. Et ce n'est sans doute pas par hasard si c'est



justement la seule personne essayant de faire preuve de compréhension à l'égard des jeunes, l'animatrice, qui hier s'opposait à l'entrée de la police dans le local dont elle est reponsable, qui fait appel à ces mêmes policiers quand la révolte prend des proportions gigantesques. Que la collusion entre pouvoir répressif et intérêts financiers soit clairement établis ne surprendra par ailleurs personne, mais que par leur action désordonnée, parfaitement individualiste, les jeunes parviennent à faire échec, même pour un temps, aux projets d'urbanistes marrons, risque de faire grincer quelques dents, car celà peut conduire à plus ou moins long terme à une remise en cause de toute action de type militant, et de la notion de «prise de conscience».

Quant aux réserves formulées par certains au sujet du meurtre de l'adolescent par le policier, elles peuvent apparaître comme un refus de toute représentation cinématographique de la violence qui ne s'accompagnerait pas d'un discours de type obligatoirement, tôt ou tard, moralisateur. La prise en compte de l'actualité, et plus exactement du fait divers, se trouverait alors inadaptée, d'une façon ou d'une autre, à tout cinéma dit de fiction.

Si «Over the edge» apparait comme un film tout à fait réussi, si on excepte une légère baisse de rythme vers le milieu, il le doit en grande partie à une exceptionnelle direction d'auteur, jointe à une maîtrise de la mise en scène assez étonnante de la part d'un cinéaste qui n'avait jamais que 31 ans au moment du tournage. Ecole Corman, diront certains. Bien sûr, mais cela n'explique pas tout.

P.M.

OVER THE EDGE

U.S.A. 1978. 1h35
Réalisation : Jonathan Kaplan
Production : George Litto
Distribution : LMD
Scénario : Charlie Haas et Tim Hunter
Images : Andrew Davis
Musique : Sol Kaplan
Montage : Robert Barrere
Interprétation : Michael Kramer, Pamela Ludwig, Matt Dillo, Vincent Spano, Tom Fergus, Harry Northup...



LE GUIGNOLO

C'est tellement sans surprises que l'ensemble parait avoir été conçu sur ordinateur. Quelques sketchs farfelus permettant à Belmondo de s'abandonner à son goût du déguisement ; quelques cascades, pour montrer qu'il est resté athlétique ; quelques jolies femmes, pour prouver qu'il n'a rien perdu de son charme ; quelques bons mots pour rappeler que Audiard est toujours le dialoguiste qui fait le plus rire les Français ; quelques seconds rôles pour permettre à de vieux copains de croûter ; et quelques décors exotiques pour rappeler qu'on n'est pas dans une production fauchée.

Le scénario louche du côté de la bande dessinée, mais l'ensemble est disparate à tel point qu'on a besoin du vieux procédé de la voix off pour lier les séquences entre elles. Enfin, ne soyons pas trop sévères : voilà de nouveau un film dans lequel les acteurs ont l'air de beaucoup s'amuser, eux ! Et puis, dans un éclair de lucidité, Audiard fait dire à Belmondo : «ça ne fait plus rire personne». Quant à Lautner, il a si bien mis en boîte le produit qu'on lui a tout de même laissé une ou deux séquences comme il les affectionne : une bagarre, un tueur sadique, et une jolie femme nue assassinée.

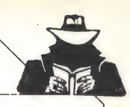
Il n'y a pas de quoi fouetter un chat ou se mettre en colère. On ne peut quand même pas s'empêcher, devant cette standardisation à outrance, de regretter le temps où Belmondo tournait **La Viaccia**, Lautner **Les tontons flingueurs** ; celui où Audiard dialoguait **Le sang à la tête**.

F.G.



LE GUIGNOLO

France. 1980. 1h45'
Réalisation : Georges Lautner
Scénario : Jean Herman
Dialogues : Michel Audiard
Images : Henri Decae
Musique : Philippe Sarde
Producteur délégué : Alain Poiré
Distribution : Cerito-René Chateau
Interprétation : Jean-Paul Belmondo, Michel Galabru, Carla Romanelli, Georges Géret, Charles Gérard, Michel Beaune, Henri Guybet



bouquins ringards

Du courrier de plus en plus abondant - amis du ringard, bonjour - qui s'accumule sur le baril de lessive qui me sert de bureau Louis XIII, j'extrais en vitesse quelques perles. De Michaël Padd, Marseille : «Vous avez au moins deux qualités qui, elles, ne sont pas feintes : l'absence de prétention et le sens de l'humour. C'est pourquoi, ayant oui-dire qu'il se formait un club des inconditionnels de W.A. Polar, j'ai posé ma candidature à la Présidence, mais avec le pot que j'ai, il est certain que je vais encore me faire jeter.» REPONSE : Cher Michaël Padd, si un club portant mon blase se créait, soyez certain que j'en conférerais la présidence à Jean Cau, Michel Droit ou René Barjavel, et non à un sinistre farceur dans votre genre. De toute façon, cette prétendue rumeur est dénuée de fondement, ce qui doit bien la gêner pour s'asseoir. De Pierre Turpin, St Germain du Puy : «Poursuivez vos efforts de chasse, débusquez les vedettes de demain (...) Faut toujours être du côté du plus faible quand on fait partie de ceux qui le sont.» RÉPONSE : Cher Pierre Turpin, vos lettres régulières me sont une aide et un encouragement dont j'ai fort besoin, face à la répugnance quasi-générale dont l'univers m'entoure. Merci. De Mlle Annie Monlaü, Paris : «Cher Wowo, comment se fait-il que tu n'cies pas encore parlé de ma boutique de broc **Au puceron Chineur** *? Aurais-tu donc oublié nos soirées enchanteresses de Lyons-sur-Mer ? Ingrat ...» REPONSE : Chère Annie, Wolfgang s'est toujours refusé à faire de la pub gratuite à quiconque, et je ne démordrai jamais de cette règle absolue. Je ne citerai donc point* **Au puceron Chineur**, *9-17 rue Saint-Paul, à Paris, où l'on déniche toutes sortes de trucs - y compris parfois de vieilles Série Noire - et surtout une bien jolie personne. Et toc !*

Un monsieur, en revanche, n'est pas content que je lui aie fait de la pub dans mon dernier papier, il s'agit de M. Marabout, auquel je reprochais véhémentement d'avoir changé le titre du classique de Malet **La vie est dégueulasse**. *M. Marabout m'écrit en substance (je vous fais grâce des formules de politesse, d'ailleurs absentes, que je suis bourré d'incompétence (je m'en vante), de mauvaise foi (tiens, il l'a remarqué ?) et qu'aucun «spécialiste» - les guillemets sont de lui - n'aurait pu se laisser prendre à un tel changement de titre, lequel aurait été suggéré par Malet lui-même. Ici, je m'insurge, l'appellation de spécialiste-entre-guillemets appliquée à ma pomme me faisant venir des boutons. Eh non, M. Marabout, je ne suis pas un comme vous dites : disons que dans les limites de mon ignardise congénitale, j'essaie parfois de prendre la défense du 'sommateur et du 'chon de payant, vu que j'en suis un. M. Marabout ajoute que nul dépositaire ni lecteur ne s'est plaint à ce jour et insiste sur le fait que l'ancien titre,* **La vie est d...** *figure en toutes lettres à la p. 6 du volume. Merci, M. Marabout, de fournir à la répugnante pustule que je suis le mode d'emploi, que je communique céans à mes avides lecteurs. Avant d'acheter un Marabout, il faut 1/Ne tenir aucun compte du titre porté sur la jaquette. 2/Lire la quatrième de couverture, qui comporte un indice. 3/Lire ensuite très attentivement les petits italiques figurant en p. 6, et pour cela, si vous êtes un peu miro : 4/Se munir d'une loupe grossissante. Evidemment, je suggèrerais bien à M. Marabout de joindre une loupe-cadeau à tous ses volumes, mais alors Marabout s'appellerait Pif-Gadget. Je cite enfin l'envolée de M. Marabout : «si votre collaborateur estime avoir été victime d'une escroquerie, je le rembourserai de ma poche». Mais qui donc a prononcé le mot d'escroquerie, M. Marabout ? Si vous avez des sous en trop, envoyez-les donc à Léo Malet, afin qu'il les boive à ma santé, l'argent liquide étant fait pour être bu. Membres du club Marabout, bonsoir.*

Après tout ce dépiotage de courrier, il me reste peu de place pour les bouquins. Trêve donc de baisanteries et fillebesées, voici du ringard sérieux, le dernier Pierquin : **Trois médusés dans un rafiot** *(Antigangs). Mon fidèle et érudit Pierre Turpin m'apprend que Pierquin, auteur jusque-là inconnu du «spécialiste» que je suis de cheminée signa jadis en tandem Jimmy G. Quint et fit des années dupont (pardon : durant) les beaux jours du Fleuve noir. C'est donc à un bouc chevronné (comme dirait M. Marabouc) que nous devons ce chef d'œuvre de fausse ringardise, bourré de malice coinchée. C'est du polar marrantissime, rempli d'astuces vaseuses (hou, le vilain!) avec une action démente qui s'achève (de M. Seguin) sur un paquet de la Compagnie Paquebot ou le contraire. Presque aussi rigolo que la lettre de M. Marabout, mais* **exprès**. *A lire étendu sur un grabat en mangeant des loukoums.*

Enfin, en provenance du Bébé Noir (si je ne l'avais pas, çui-là, je l'inventerais !) un porno qui devrait faire date : **Ciné à mateurs**, *de Claude Razat, qui, outre d'innombrables scènes fessières, raconte une histoire de tournage de films «hard» très convaincante, très documentée, très violente et débouchant sur d'inattendus aspects politiques. Eh oui, comme disait Wolinski, par-devant, c'est érotique, par-derrière, c'est politique.*

Votre maraboutophile,

Wolfgang-Amadeus Polar



Crimoscopie

Cette chronique sera placée sous le signe du professionnalisme, denrée plus rare qu'on ne le pense et qui, pourtant, fait la force des auteurs, de même que la discipline fait celle des armées. Trois auteurs français, deux américains, avec des fortunes diverses, démontrent les vertus de l'efficacité. Cinq bouquins impossibles à lâcher une fois qu'on les a commencés. Cinq «voyages».

D'Yves Barrec, j'avais lu voici quelques années un estimable **Sans armes ni bagages**, *récit d'un gros coup à la manière de Richard Stark. Barrec publie aujourd'hui* **N'éveillez pas Satan** *(Denoël), lequel s'apparente cette fois à Chase. Tous les ingrédients y sont : un jeune homme beau, fauché, costaud, cherche fortune sur la Côte d'Azur et devient le chauffeur-à-tout-faire d'un étrange milliardaire qui, sachant sa vie menacée, vit avec sa femme et deux domestiques dans un véritable château-fort muni des protections les plus sophistiquées, y compris des chiens mangeurs d'hommes. Naturellement, Didier, le héros, s'empresse de répondre aux avances de la femme du patron, femme-enfant aussi belle que frustrée. Il y a de la machination dans l'air, un crime diabolique et quantité de retournements de*

situations, lesquels, pour être un peu attendus - nous aussi, avons lu Chase - n'en tombent pas moins avec une précision infaillible. Transposer l'univers onirique de Chase dans un cadre français pouvait sembler une gageure impossible ; le pari est tenu, et l'on dévore cet imposant pavé qui avoisine les 300 pages. Du très beau travail, en vérité.

*Autre français, révélé voici deux ans par le Prix du Quai des Orfèvres (*Le sang des Atrides*), Pierre Magnan, qu'Endrèbe a surnommé non sans raison «le Giono du roman policier», nous propose, avec* Le secret des Andrônes *(Fayard), la troisième enquête du débonnaire commissaire Laviolette, aux prises, pendant le festival théâtral de Sisteron, avec un criminel particulièrement retors. Ce dernier assassine en série d'obscures jeunes femmes qui, toutes, ont un lien avec une paralytique, hiératique et mystérieuse, ex-héroïne de la Résistance. Comme toujours chez Magnan, le problème criminel n'est qu'un prétexte pour faire découvrir une région qu'il aime, dans laquelle il vit, les Alpes de Haute-Provence. Comme toujours aussi, les crimes se parent d'une théâtralité baroque, d'un rituel magique, et les interrogatoires des témoins et suspects, toujours si fastidieux sous la plume d'un quelconque tâcheron, prennent une tournure ésotérique, où le non-dit importe plus que l'exprimable, tant les héros sont chargés d'âme. Magnan écrit entre les lignes, ce qui nous rappelle l'immortel personnage de Prévert dans* Quai des brumes *: «je peins les choses qui sont derrière les choses.» Envoûtant.*

Domaine français toujours, revoici Jean Vautrin qui, après le succès mérité de Bloody Mary, *réitère dans sa grande série sur la France d'aujourd'hui, avec* Groom *(Mazarine).* Groom *fera peut-être moins de bruit que sa grande sœur ; il s'agit en effet d'une œuvre moins ouverte, mais plus profonde.* Groom *renferme pourtant des meurtres innombrables, d'atroces perversions, des fantasmes rongeurs comme autant de cancers. C'est l'histoire de Haïm, le groom de l'hôtel Algonquin, malin et agile au point d'esquisser quelques pas de claquettes avec Fred Astaire, client régulier de l'hôtel...*

Or, Haïm n'est pas groom, à l'Algonquin ni ailleurs. Il serait bien empêché de danser, vu qu'il est affligé d'un piedbot. Obscur prof dans un C.E.S. crapoteux, démissionnaire de surcroît, il vit avec sa mère, Irma Goudenèche, qui fut tondue à la Libération. Dans un pavillon tristounet de la vieille banlieue cernée par les buildings bétonnants, le bizarre couple échange ses fantasmes. Pour Haïm : la nymphomane du 607, l'horrible Satanas, l'inquiétant Sid Vicious. Pour Irma : le IIIème Reich dont elle fut peut-être l'égérie, au point de se costumer parfois en Ange Bleu, entourée d'impeccables officiers prussiens, au cours de cérémonies organisées par Haïm. Jusqu'à la femme-flic, Sarah Doddledoo, qui flippe, se dédouble et compense comme une bête grâce au grand livre de cuisine d'Escoffier !

Vautrin n'a pas choisi au hasard son pseudonyme Balzacien. En effet, le voilà en train de poser l'un sur l'autre les éléments d'une Comédie Humaine de notre temps, je n'en veux pour preuve que le personnage de Josépha, la puissante coiffeuse antillaise qui figurait déjà dans Bloody Mary, *et dont la fille, Jépha, succulente gazelle, éveille des*

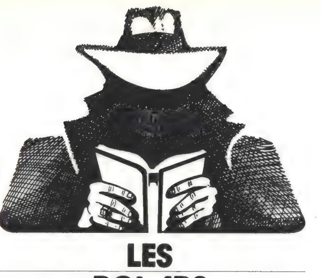
instincts safariques chez tous les mâles de la cité. Ajouter à cela une construction prodigieusement sournoise où rêve et réalité s'entrecroisent pour se rejoindre lorsque le lecteur ne s'y attend plus. Travail de dentellière d'autant plus superbe qu'on ne le «sent» pas. Un livre ? Que dis-je ? Un miroir...

Les Editions Belfond présentent en ces termes leur dernier-né, **Cross-Country** *de Herbert Kastle : «Une course d'obstacles - ponctuée d'orgies, de viols, de tortures, de meurtres (...) Un trio de pourris - un obsédé sexuel, un jeune malfrat qui joue du couteau, une nymphomane (...) Une sorte de thriller hoard-core.» Passons. Pour une fois, le texte publicitaire ne ment pas, tous les ingrédients annoncés sont à l'intérieur. Quant au terme «thriller hardcore» il dissimule en réalité notre bon vieux «shocker», tel* **La virée fantastique** *de MacPartland, par exemple. Ce qui gêne un peu dans le bouquin, ce sont ses références incessantes à une psychanalyse bougrement démodée, mais quoi qu'il en soit, le récit fonctionne et se lit d'un trait. Et puis, une série B qui annonce la couleur, ça vaut toujours le dérangement. Oh, ce n'est pas génial, mais dans le genre fais-moi-peur-je-suis-maso, le contrat est rempli.*

Superficiellement, **Le chien ivre (The last good kiss,** *1978) appartient à la veine des romans picaresques, mais nous passons là dans la catégorie supérieure, et nous approchons de Fredric Brown. Hé, oui, ce nom ne vient pas par hasard sous ma plume. Qui mieux que Brown a su dépeindre des alcooliques ? Voici donc l'histoire d'alcoolique pour en finir avec toutes les histoires d'alcooliques. Le privé Sughrue, poivrot notoire, se voit chargé, par l'ex-épouse du romancier Trahearne, de récupérer ce dernier, alcoolique invétéré, parti dans une sorte de «virée tzigane» à travers l'Amérique, en laissant tomber sa famille et le roman en cours...*

Très vite, tout au début du livre, le détective poivrot retrouve l'écrivain dipsomane, non sans recueillir au passage un bouledogue amateur de bière, Bolide. Mission achevée, le livre pourrait s'arrêter là, pense-t-on. Il ne fait que commencer. La fraternité des picoleurs jouant, Sughrue et le nouveau Fitzgerald continuent un voyage au bout de l'alcool. Les tribulations tragi-comiques de ces deux imbibés, qui voient le monde à travers une brume perpétuelle, leurs rencontres avec des personnages insolites, marrants, inquiétants, ne sont pas sans évoquer les mémorables virées de W.C. Fields et John Barrymore. Toute la Californie défile, Frisco, Fresno, Sonora, au rythme de l'aventure criminelle... Car il y a aussi une histoire, complexe, parfois aberrante mais remplie du charme insolite qu'ont parfois les propos d'ivrognes - ainsi que leurs éclairs de lucidité : «Si le derrière du cochon est du porc, pourquoi l'appelle-t-on jambon ?» Question fondamentale, non ? Un très beau livre, en dépit d'un certain fléchissement vers la fin, où l'enquête prend le pas sur la veuverie. Abstinents s'abstenir.

Michel Lebrun



LES POLARS DU MOIS

«A DEGUSTER FROID»
de Brian Garfield

«Death sentence» (dans la Série Noire : **«A déguster froid»**) est la suite donnée - trois ans après - par Brian Garfield à **«Death wish»** (au cinéma : «Un justicier dans la ville» de Michael Winner), le plus célèbre des récits policiers modernes traitant des thèmes de la justice par soi-même et de l'autodéfense. On retrouve donc ici, émigré à Chicago, Paul Benjamin, ce cadre supérieur new-yorkais dont la femme et la fille ont été assassinées par des voyous, et qui, par une sorte de compensation, descend dans la rue, un revolver en poche, et flingue sans hésitation tout délinquant qui s'attaque à lui ou agresse un tiers, en sa présence.

«A déguster froid» est cependant un livre autrement plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord. A l'aide d'un montage parallèle habilement calculé, Garfield assemble deux séries de chapitres : les plus nombreux décrivent les faits et gestes du héros, relatent ses pensées, ses doutes, analysent ses motivations, ses sentiments ; les autres, qui nous tiennent au courant de l'évolution de la criminalité à Chicago, de la mi-décembre à la mi-janvier, prennent la forme d'articles de journaux ou de transcriptions de propos tenus à la radio et à la télévision. Or, cette juxtaposition de la narration policière et du ton froid et incisif du journalisme met déjà une certaine distance entre le personnage principal du livre et le lecteur.

Par ailleurs, l'écrivain dévie progressivement, jusqu'au dérapage, l'itinéraire de son héros, en le confrontant à un obstacle inattendu (Benjamin tombe amoureux d'une juriste, pro-répression certes, mais attachée au respect de la loi), et en introduisant une faille qui ne cesse de s'agrandir (un second «justicier» vient le concurrencer : la police soutient mordicus qu'un seul homme se sert de deux armes différentes).

Aussi, est-ce avec une implacable logique et une formidable ironie que le roman s'achève sur une scène édifiante (le combat à mort des deux «justiciers») qui démontre la stupidité et l'inutilité du principe de l'autodéfense.

«A déguster froid» n'est sans doute pas ce que Brian Garfield a écrit de mieux, mais c'est un livre remarquablement construit (ainsi, le premier chapitre, dans lequel Paul Benjamin choisit ses revolvers, est plus qu'une simple exposition ; il contient la clé de l'épilogue), et qui ne s'avère jamais gratuit ou complaisant. Avec un pareil sujet, ce n'était pas si évident au départ.

C.B.

«A déguster froid»
(«Death sentence», 1975)
de Brian Garfield
NRF, Série Noire 1764

DISCRETION DE MORT
Diana Ramsay

La littérature policière est avant tout une affaire d'hommes : ils en sont si souvent les auteurs, les héros (et même les critiques et les lecteurs !) qu'on est bien contentes quand est publié un nouveau polar écrit par une femme...

On y trouve souvent une manière d'aborder le genre davantage de l'intérieur, plus émotionnellement. C'est un pendant indispensable à la littérature des «durs à cuire».

Diana Ramsay décrit ce qu'elle connait, et elle le fait merveilleusement bien : New- Yorkaise, elle parle de New-York, de l'insécurité des grandes villes (Est-ce un meurtre ?), de la difficulté de trouver un appartement pas trop cher, des conflits parfois dramatiques qui naissent entre co-locataires (Approche des ténèbres). Son univers c'est le quotidien, le banal, et le «thriller psychologique» est une façon de peindre ce quotidien en introduisant le drame ou le crime comme catalyseur.

Discrétion de mort se présente comme une enquête classique : une jeune femme a été étranglée dans son appartement, une autre assommée dans les sous-sols de l'immeuble. L'inspecteur Meredith, qui promène sa tignasse flamboyante dans plusieurs romans de Diana Ramsay, éprouve beaucoup de difficultés à mener son enquête car la victime semble être «La fille à personne» (un roman de Coburn sur le même thème, paru à la Série Noire). Il cherche à identifier le meurtrier, bien sûr, mais surtout à assembler les divers éléments du puzzle que représente la vie de Jennifer. Un portrait s'esquisse peu à peu, d'une jeune fille belle et douée, rendue cynique par ses expériences et son entourage. Et ceux qui la connaissaient se sentent coupables, comme si par indifférence ou par égoïsme ils avaient contribué à sa mort.

Comme dans ses autres romans, Diana Ramsay utilise une intrigue policière pour développer ses thèmes favoris : la solitude, les difficultés de communication dans les grandes villes, la notion de responsabilité.

Le livre fourmille d'idées secondaires qui auraient pu à elles seules fournir la matière d'un roman : des vieux messieurs passionnés de musique, se retrouvent dans un magasin d'antiquités, le jour de fermeture, pour jouer avec le stock d'instruments anciens de la boutique ; un groupe de jeunes marginaux tablant sur la mauvaise conscience qui a envahi la société contemporaine, a mis au point une combine géniale et lucrative : vous vous êtes rendus coupables d'une petite indélicatesse que vous ne voulez pas avouer; pour 20 dollars les livraisons Anonymes vous déchargeront de votre sentiment de culpabilité en faisant parvenir discrètement un petit cadeau à la personne que vous avez lésée. Pas de questions ! Pas de confession, pas de pénitence, indulgence laïque et absolument garantie... Les tribulations du garçon de courses, ses suppositions quant à l'expéditeur et au destinataire du petit paquet constituent un savoureux intermède, symbolique en diable, drôle, mais aussi défense et illustration du thème principal.

Mais Diana Ramsay écrit une énigme policière et elle connait ses classiques : elle s'amuse à la fin de son livre avec les règles du genre en faisant défiler devant nos yeux tous les suspects pour s'arrêter sur celui qui...

M.T.N.

«Discrétion de Mort»
de Diana Ramsay
Coll. Red Label P.A.C.

«UNE GACHETTE A LOUER»
de Timothy Harris

Nouvelle aventure -pour nous- de Thomas Kyd, détective privé, fauché opérant à Los Angeles et alentour, «Une gâchette à louer» précède en fait de deux ans «Tirez sur la chanteuse», publié déjà par la «Série Noire», il y a une paire de mois (voir Polar no 9).Ce roman, qui pourrait bien être le premier de la série des «Thomas Kyd» (au détour d'une page, dans l'un des chapitres du début, Timothy Harris fait la présentation du personnage : âge, taille, poids, et «background» militaire et professionnel), s'inscrit délibérément dans la grande tradition du roman policier californien (on songe plus d'une fois à Ross Mc Donald et à son héros, Lew Archer).

Engagé par un milliardaire, magnat du meuble et de l'équipement de bureau, pour qu'il retrouve rapidement sa fillle fugueuse, Kyd va en effet, tout au long de l'enquête, de découvertes sordides en découvertes nauséeuses. Un attentat qui se termine par une paralysie (le fils), un suicide (la mère), un crime (la fille) : la malédiction qui pèse sur la famille des Elevel n'a cependant rien de surnaturelle, et trouve son origine dans un secret inavouable (un trafic de bébés). L'entrisme, l'inceste, le chantage étant les armes que l'assassin a choisies pour se venger, le drame familial auquel est confronté le privé est à la fois tragique et sulfureux.

Hormis de brefs moments drôles (la visite à la sex-shop, par exemple) et quelques passages d'une extrême violence (la bagarre avec le travelo ; le passage à tabac du privé par deux flics, dans une voiture qui roule), «Une gâchette à louer» baigne en permanence dans un climat d'amertume, de tristesse, de déchéance, de mort, et laisse dans la bouche du lecteur le même goût de cendres qui reste dans celle du privé. Timothy Harris, c'est évident, ne fait pas honte à ses maîtres.

C.B.

«Une gâchette à louer»
(«Kyd for hire» - 1977)
NRF, Série Noire no 1762

«LA MONNAIE DE LA PIECE»
de Michel Lebrun

Avec La monnaie de la pièce, Michel Lebrun abandonne sa veine best-seller (Autoroute, Le géant) et revient au style humoristique de ses derniers polars aux Presses de la Cité : Un révolver, c'est comme un portefeuille ou Sex-Voto. Question de choix, car avec ce qu'il nous apprend sur Lourdes, Lebrun aurait pu facilement construire un puzzle géant voisin de ceux de ses deux gros bouquins parus chez Lattès. De choix et d'humeur : ici, il n'y a aucune raison de prendre le hold-up au tragique puisqu'il n'y a pas de victimes et que le butin se révèle plutôt original : dix-sept millions de pièces. De ce point de départ (authentique) et déjà fou, Lebrun va imaginer l'aventure de l'écoulement de ces dizaines de milliers de pièces.

Avec une logique inéluctable, cette aventure va prendre des proportions de plus en plus dingues et mettra aux prises nos héros, les services secrets du Vatican, les racketters locaux, un curé entraineur de rugby etc...

«Le roman policier, c'est le désordre organisé» nous a dit Nicholas Meyer. Avec des gens comme Lebrun, rien de moins sûr, tant son amour du délire non-sensique et son goût du canular le poussent vers des chemins de traverse. La nécessité de l'intrigue policière le ramène sur des voies mieux balisées. Mais entretemps on a eu le temps de reconnaitre l'amateur de Woody Allen, des Frères Marx et de W.C. Fields et de bien rigoler. Un coup de soleil sur Engrenage.

F.G.

«La monnaie de la pièce»
de Michel Lebrun
Engrenage no 17
(éd. Jean Goujon)

«LE CINQUIEME CAVALIER»
de Dominique Lapierre
et Larry Collins

Les auteurs comblés de «Paris brûle-t-il ?» (730 000 exemplaires), «O Jérusalem» (660 000 exemplaires) et «Cette nuit la liberté» (770 000 exemplaires) ont abandonné la reconstitution historique romancée pour le thriller de politique-fiction. Nos deux orfèvres de best-sellers sacrifient à leur tour à la mode apocalyptique et à la vogue catastrophique qui caractérisent certaines formes d'expression de cette fin de millénaire et de cycle. Le moins que l'on puisse dire est qu'ils n'ont pas lésiné sur les moyens pour confectionner leur machine infernale : une bombe H au plutonium 239, amorcée par une explosion de Tserdlov 6, qui détruira New-York où elle est cachée, si Israël n'évacue pas les territoires occupés pendant la guerre des Six Jours, en 1967. L'argument pourrait être banal si le message avertissant un certain Jimmy Carter, grand amateur de haricots rouges et, accessoirement, Président des Etats-Unis, n'était signé d'un autre gourmet, le lybien Kadhafi, fervent, lui, de yogourt de lait de chèvre. Là, semblant dépasser les limites du vraisemblable, Dominique Lapierre et Larry Collins jouent serré en collant au maximum à la réalité et emportent la partie pour leur savoir-faire de journalistes. En effet, ils ont pendant quatre ans, mené une enquête dans différents pays du monde qui leur a permis de réunir une étonnante documentation dont l'extrême rigueur se retrouve dans l'exactitude du moindre détail, permettant au récit d'atteindre la véracité d'un reportage d'actualité. Aussi découvrons-nous divers lieux inaccessibles au commun des mortels comme le centre nucléaire français de Cadarache où fonctionnent des réacteurs de recherche et d'essais tels Cabri ou Harmonie, le Centre National Militaire de Commandement des Etats-Unis, le tunnel qui relie le Pentagone à la Maison-Blanche, le département nucléaire du F.B.I., les salons de Kremlin. De même nous rencontrons des personnages extraordinaires comme l'expert en évacuation des villes, les membres de la section nucléaire d'intervention ou le psychiatre hollandais chargé d'étudier le profil psychologique de Kadhafi, celui-là même qui avait tenté de négocier avec les dix terroristes sud-moluquois, auteurs, en 1976, de la prise d'otages du train de Glimmen aux Pays-Bas. Au fil du récit, Lapierre et Collins ne manquent pas de nous faire prendre connaissance d'informations jusqu'ici confidentielles : le testament de Golda Meir, le chantage nucléaire dont fut victime le président Gerald Ford en 1974, les effets d'une explosion thermo-nucléaire et son impact de destruction sur une métropole et bien d'autres qui ne manqueront pas de fortifier le lecteur dans son inaltérable croyance au progrès...

Il est de bon ton de reprocher aux deux romanciers leur vision rocambolesque de la politique internationale, de se montrer tâtillon quant à la miniaturisation d'une arme nucléaire et à sa confection «artisanale» ; mais n'est-ce point là encore une façon de vouloir rassurer les civils, ceux qui, comme vous et moi, seront aux premières loges pour le grand feu d'artifice. Ne serait-ce que pour son intérêt documentaire «Le cinquième cavalier» mérite d'être lu ; l'intrigue tient ses promesses et même s'il trouve que c'est de la grosse cavalerie, le lecteur n'est pas floué sur la marchandise.

J.P.D.

«Le cinquième cavalier»
de Dominique Lapierre
et Larry Collins
Éditions Robert Laffont

LE ROMAN D'ESPIONNAGE A LA MODE ?

On peut facilement le penser si l'on en croit le battage actuel, dans la grande presse, provoqué par la sortie du feuilleton anglais tiré du roman de John le Carré «La taupe» et qui a débuté, le 15 Avril sur Antenne 2, par un dossier de l'écran consacré à l'espionnage.

D'autant que ces derniers mois sont sortis cinq ou six romans d'espionnage nous proposant autre chose que ces séries à héros stéréotypés et débilitants : «Pas question de me doubler» de Brian Freemantle, dans la «Série noire», «L'arme à l'œil» de Ken Follett chez Robert Laffont, (dont nous vous avons fait le compte rendu dans Polar no 9) «Le retour de l'espion» de Len Deighton (Fayard), «Les gens de Smiley» de John Le Carré (Robert Laffont) et enfin «L'énergie du désespoir» d'Eric Ambler aux Humanoïdes associés. Petite parenthèse à propos de ce dernier titre : admirateur sans bornes d'Ambler, j'ai toujours soutenu l'entreprise difficile des Humanos d'éditer toutes les œuvres d'Eric Ambler et je m'étais fait une petite joie d'emporter sous le bras «L'énergie du désespoir» me promettant de la savourer à petites doses pendant le week-end..Vous pourrez ! Un Ambler que je n'avais jamais lu. Première page, déception. Il s'agit du «Rendez-vous de Nice», publié précédemment aux Presses de la Cité. Petite question à cent francs : pour quelques gogos attrapés combien de mécontents, qui ont le sentiment de s'étr fait arnaquer ? En ces périodes de rééditions à tours de bras, méfiez-vous, un titre peut en cacher un autre. Fermons la parenthèse. Et revenons à nos moutons, qui ont au moins un point commun : ils sont tous anglais. A la suite de G. Greene et du susnommé Ambler s'est développé un ton et un mode d'écriture que l'on retrouve sous la plume de ces auteurs-britanniques jusqu'au bout des ongles.

«LE RETOUR DE L'ESPION»
de Len Deighton.

Deighton, d'abord. Rappelez-vous, il s'est imposé avec «Ipcress, danger immédiat», largement aidé en cela par le film du même nom avec Michael Caine dans le rôle du héros ou plutôt de l'anti-héros, simple pion au milieu d'un jeu qui le dépasse. (Le second film tiré d'un roman de Deighton, «Mes funérailles à Berlin» marche beaucoup moins bien). Dans «Le Retour de l'espion» on retrouve la même façon d'aborder les personnages notamment le narrateur, anonyme et flou, narrateur qui enquête sur Steve Champion et qui est obligé en tirant les fils de l'écheveau de remonter à la période de la résistance. En ce temps là, les espions étaient encore des héros et se nommaient Champion. Mais si Deighton réussit à merveille, comme d'habitude à recréer ce climat amer et désabusé, je trouve qu'il n'arrive pas, dans «Le retour de l'espion», à retrouver le ménanisme d'absurdité qui faisait la force de ses premiersromans. Malgré ses habilités à mener un récit et à brouiller les pistes ; Len Deighton nous laisse donc un peu déçus.

«Le Retour de l'espion»
de Len Deighton
Fayard.

«PAS QUESTION DE ME DOUBLER»
de Brian Freemantle

Livre plus convenu, plus linéaire que le précédent, «Pas question de me doubler» s'apparente aux romans de John le Carré dans la description des personnages, leurs rapports aux autres, au monde, mais il n'arrive pas, contrairement à le Carré, à développer son récit comme une immense toile d'araignée d'où le personnage (et le lecteur) essaient de se dépêtrer. Dans son autre lien traduit en français et réédité l'an dernier en thriller-poche, «Vieil ami adieur», Freemantle, par moments, arrivait à égaler son modèle. Malheureusement pour nous, il a raté son coup avec «Pas question de me doubler» qui, même s'il se lit agréablement, manque beaucoup plus d'ambitions.

«Pas question de me doubler»
de Brian Freemantle
Coll. Série Noire No 1757
Gallimard

«LES GENS DE SMILEY»
de John Le Carré

Et voilà ! au moment où Georges Smiley s'incarne sous nos yeux sous les traits d'Alec Guiness dans «La taupe», nous le retrouvons pour la dernière fois, en vieil espion ; «Les gens de Smiley» est en effet le dernier volume de la trilogie de Le Carré («La taupe», «Comme un collégien»). Même s'il est beaucoup moins compliqué dans sa construction que le précédent, «Les gens de Smiley» fonctionne parfaitement, avec ce style elliptique propre à Le Carré. Fantastique auteur qui nous plonge dans l'absurdité et les contradictions de notre monde. Par ses détours, ses mobilités, ses arabesques Le Carré arrive à donner un poids de réalité et de crédibilité à Smiley qui arriverait presque à nous faire croire à ses dernières convictions. Le monde sérieux et compliqué de Georges Smiley existe, Le Carré l'a créé.

«Les gens de Smiley»
de John Le Carré
Robert Laffont
S.C.

à relire

Dans la liste des dix meilleurs polars de la collection «Un mystère», rééditée par Les Presses de la Cité, j'aimerais attirer particulièrement l'attention sur Tuer ma solitude de Dorothy Belle Hughes. Publié en 1947 aux Etats-Unis, le roman est à l'origine d'un très beau film de Nicholas Ray : In a lonely place (Le violent, avec Humphrey Bogart et Gloria Grahame). Cette «lonely place» (titre original du livre), c'est la Californie (plus précisément Hollywood dans le film) et celui qui la hante est un démobilisé de la seconde guerre mondiale qui essaie de se reconvertir à la vie civile en écrivant un roman (dans le film, c'est un scénariste). Il est d'une génération «pleine de réserve» («Nous ne voulons pas qu'on nous voie saigner quand nous sommes blessés» dit-il, «mais l'instinct de conservation est un des rares qui nous restent»). Le livre étudie le comportement de cet homme face à sa solitude et sa violence interne. Analyse subtile de la peur et des réactions que provoque «l'instinct de conservation» le récit atteint également une certaine émotion à travers une histoire d'amour dérisoire.

Aux Nouvelles Editions Oswald, la réédition justifiée de deux titres devenus réellement rares : La mort en gros sabots et Un rien de muscade.

La mort en gros sabots est signé de J.F. Bardin, un auteur méconnu que retrouva Julian Symons en 1976 avant de republier en Omnibus ses trois romans policiers (The deadly percheron, The last of Philip Banter, Devil take the blue tail fly) écrits entre 1946 et 1948. A lire le premier de ces romans (et le seul traduit en France) on mesure l'originalité de Bardin à son délire organisé. Un homme se présente chez un psychiatre, un hibiscus écarlate dans les cheveux et raconte qu'un lutin le paie dix dollars par jour pour porter une fleur dans ses cheveux, distribuer de la monnaie aux passants et autres choses bizarres du même acabit. A partir de là, la folie est de rigueur. Les actes insensés - comme amener un percheron à la porte d'une actrice célèbre - se suivent à un rythme accéléré. L'explication finale dans ce genre de roman est souvent décevante. Mais il faut redécouvrir J.F. Bardin et prier qu'un éditeur courageux publiera Devil take the blue tail fly, monologue ardu et oppressant d'une malade enfermée dans un hopital psychiatrique.

Si vous ne connaissez pas encore l'univers de John Collier, précipitez-vous sur Un rien de muscade dont l'humour macabre fait mouche à tout coup. Ces nouvelles, où l'absurde le dispute à l'horreur, et la folie à la raison, sont un pur régal. John Collier est à ranger quelque part entre Fredric Brown et Robert Bloch.

F.G.

«Tuer ma solitude»
de Dorothy B.Hughes
(Presses de la Cité)

«La mort en gros sabots»
de J.F.Bardin
(Néo)

«Un rien de muscade»
de John Collier
(Néo)

Touchez pas au grisbi





«Il aurait vachement renaudé, Riton, de savoir qu'on trinquait à sa mémoire dans une trappe pareille ! Régulièrement, il aurait dû se dérouler à Pantin, porte sud, devant les moules, les frites, et le vin blanc, ce gorgeon d'adieu !».

ALBERT SIMONIN

La diffusion à la télévision de «Touchez pas au grisbi» coincide malheureusement avec la disparition d'Albert Simonin que l'on peut tenir comme l'un des meilleurs auteurs français de polar et sur lequel notre revue aura l'occasion de revenir dans un prochain numéro. «Touchez pas au grisbi» est le neuvième film de Jacques Becker et sa troisième oeuvre d'inspiration policière, après «Dernier Atout» (1942) et ce pur joyau nommé «Casque d'or» (1952). Il s'agit aussi date historique, de la première adaptation à l'écran d'une Série Noire française qui, comme nous le rappellent J.P. Schweighauser et J.J. Schleret dans leur article «La Série Noire française et le cinéma» (in «Le Film Policier, reflet de sociétés», les Cahiers de la Cinémathèque de Toulouse, numéro 25-1978): «est à l'origine d'un nouveau genre, celui du film noir français où le héros n'est plus un ganster «à l'américaine», mais un truand bien de chez nous qui aime la bonne chère, les vins millésimés et les femmes un peu dodues; il n'est pas avide de pouvoir: c'est un anarchiste de droite qui veut jouer les aristocrates, un bon bourgeois à l'appétit féroce qui aurait mis au rencard la notion de la valeur du travail. «Jean Gabin, dont ce film, avec ses 265 074 entrées en exclusivité parisienne, marque le début d'une nouvelle carrière cinématographique, incarne un inoubliable Max-le-Menteur et nous surprend par l'extrême économie de son jeu, la rigueur de son interprétation; sobriété que l'on ne retrouve pas, en 1961, dans sa nouvelle personnification de Max («Le Cave se rebiffe» de Gilles Grangier. Adaptation: Albert Simonin, Gilles Grangier, Michel Audiard. Ce dernier signant seul les dialogues). En comparant les deux films, on peut facilement estimer la part qui revient à Jacques Becker dans cette création, sans, d'ailleurs, sous-estimer l'apport positif, au niveau de l'adaptation, de Simonin, et constater, une fois de plus, le rôle décisif du réalisateur quand on considère le résultat obtenu par le tandem Grangier-Audiard; celui-ci étant devenu la gamberge et le vanneur attitré de Gabin.

S'il n'a pas hésité à modifier l'agencement de certaines péripéties et le dénouement (dans le roman, Max conserve le grisbi), Becker reste totalement fidèle à l'esprit de Simonin et utilise à fond les détails quotidiens et réalistes dont ce dernier avait

émaillé son texte pour donner vie et véracité aux personnages. A cet égard, la démarche et la vision des deux auteurs sont identiques et complémentaires; l'essentiel de leurs préoccupations concerne les êtres et leur comportement. Une déclaration de Jacques Becker (in «Arts», 24 avril 1953) illustre parfaitement ce propos: «Je n'ai jamais voulu (exprès) traiter un sujet. Jamais et dans aucun de mes films. Les sujets ne m'intéressent pas en tant que sujets. L'histoire (l'anecdote, le conte) m'importent un peu plus, mais ne me passionnent nullement. Je m'efforce de raconter mon affaire le mieux que je puis, et c'est tout. Seuls les personnages de mes histoires (et qui deviennent mes personnages) m'obsèdent vraiment au point d'y penser sans cesse. Ils me passionnent comme je suis passionné par les gens que je croise au hasard de mes journées et dont je suis curieux, au point de me surprendre à lorgner des inconnus, hommes ou femmes, avec une attention gênante pour eux et qui tourne parfois à ma confusion... Lorsque je choisis un acteur, en fonction d'un personnage donné, je ne m'attache pas à la vraisemblance physique. Je m'efforce au contraire par haine du poncif (peut-être aussi par goût malsain du paradoxe), de prendre le contrepied de la conception attendue.» Max-le-Menteur ressemble plus à un P.D.G. ou à un banquier qu'à un braqueur, Pierrot fait davantage penser à un cadre moyen ou à un comptable qu'à un tenancier de clandé, quoiqu'ils aient tous en commun le goût du chiffre. Riton a une bonne tête de français moyen et l'on donnerait le bon dieu sans confession à Josy, seul Angelo a la gueule de l'emploi. Mais n'est-ce point là encore une manière de dépasser les conventions ? Becker, comme tous les grands metteurs en scène, veut aller au-delà des apparences et approcher la réalité profonde de l'individu pour tenter d'exprimer la totalité de son intériorité. Véritable démiurge, son ambition est que les personnages continuent à vivre en dehors de l'écran, entre les scènes, ou avant le film: «La passion que je mets dans mes marionnettes fait peut-être tout l'intérêt de mes films, s'ils en ont.» Nous ne pouvons ici que citer le jugement pertinent de François Truffaut (in «Les Cahiers du Cinéma», numéro 34, avril 1954): «Les personnages ne parlent ou n'agissent que pour dire et faire l'essentiel comme Mr. Teste, Becker tue en eux la marionnette.»

Quand l'auteur du «Trou» et de «Montparnasse 19» affirme qu'il n'a jamais voulu (exprès) traiter un sujet, nous devons faire la part des choses et celle de sa modestie. Becker travaille en demi-teinte, nullement concerné par le cinéma à idées ou le film à messages qui, généralement, n'en délivre aucun (voir où a fini par s'embourber Cayatte); ce qui n'est nullement incompatible avec la récurrence de différents thèmes dans son oeuvre ou l'expression d'un propos personnel, même si, dans le cas du Grisbi, il en partage la paternité avec Simonin. Nous sommes touchés par l'élégance et la dignité des protagonistes, la pudeur et la réserve des rapports d'identité, la discrétion des sentiments, la finesses de l'analyse des premiers signes du vieillissement, le sens du tragique, la noblesse de l'attitude de Max face à l'inéluctable. La dernière scène, totalement inventée pour les besoins du film, nous donne la mesure du talent de Becker et nous fait ressentir à la fois l'expression d'un grand chagrin et l'impression que malgré tout la vie continue, tandis qu'un juxe-box fait entendre l'air de l'amitié.

Jean Wiener a su composer une admirable et obsédante musique qui exprime parfaitement la fatalité et la nostalgie, rendant subtilement ce que faisait passer Simonin dans le roman: «L'air que jouait cette gonzesse, je l'avais souvent écouté à la radio; il me faisait marron à tout coup. Régulièrement, dès que la dernière note s'en éteignait, commençait pour moi le tourment . Durant des jours il m'en traînait dans le cigare, des fragments que je ne réussissais jamais à raccorder, pour me le chanter tout entier cet air fugace, tout pareil, je m'en avisais seulement ce soir, au bruit d'une source. C'était peut-être un air de ce genre que Marco avait rêvé entendre auprès de ses poiscailles?».

Pierre Marc Orlan avait su pressentir le talent de Simonin dès sa lecture du Grisbi en 1952 et il n'hésita pas à préfacer l'ouvrage, mettant l'accent sur l'originalité de l'écriture et sur la superbe utilisation de l'argot tout en attirant l'attention sur ce qui fait un authentique écrivain: «Au moment que le crépitement des fusillades s'apaise, l'écrivain révèle ses propres qualités, ses brêmes. Il dépasse toutes les conventions du genre en glissant entre les lignes ses observations et en usant d'une clairvoyance psychologique qui donne à son livre le pouvoir de franchir le mur d'une collection nettement définie.» «A notre tour, nous ne pouvons que constater que la rencontre et l'harmonie d'un magistral cinéaste et d'un grand romancier ont enrichi le cinéma français d'une oeuvre majeure dont l'influence sera considérable, ne serait-ce que par rapport à un autre «Grand», Jean-Pierre Melville.

Jean-Pierre Deloux

TOUCHEZ PAS AU GRISBI

France. 1954. Noir et blanc.
Réalisation : Jacques Becker.
Scénario : Jacques Becker, Maurice Griffe, Albert Simonin. D'après : «Touchez pas au grisbi» d'Albert Simonin. Editions Gallimard. Série Noire numéro 148, 1953.
Dialogue : Albert Simonin.
Producteur : Robert Dofmann.
Directeur de la photographie : Pierre Montazel.
Décors : Jean d'Eaubonne.
Musique : Jean Wiener.
Montage : Marguerite Renoir.
Directeur Production : Léon Carré.
Production : Del Duca films (Paris), Antarès films (Rome).
Interprétation : Jean Gabin (Max-le-Menteur), René Dary (Riton), Paul Frankeur (Pierrot), Angelo-Borrini -depuis Lino Ventura- (Angelo), Paul Oettly (Oscar), Daniel Gauchy (Fifi), Michel Jourdan (Marco), Jean Riveyre (le portier), Paul Barge (Eugène), Robert le Fort (un client), Jean Daurand, Jean Clarieux, René Hell (trois consommateurs), Jeanne Moreau (Josy), Dora Dool (Lola), Delia Scala (Huguette, la secrétaire), Marylin Bufferd (Bessy).



les balades de Walker Flaning

Le chlorhydrate de phénylpropanolamine entre dans la composition du Rinutan. Le Rinutan réduit l'écoulement nasal et rétablit une ventilation normale, il supprime la fièvre associée aux états infectieux et allergiques des voies respiratoires supérieures, et calme la toux.

En clair, ça veut dire que Walker a la grippe, qu'il est en train de bouffer des cachets de Rinutan et que nous n'irons pas nous balader ensemble.

C'est dommage. Surtout pour moi. Car mon pote Walker, lui, a l'air de bien supporter la maladie. Sa fiancée jamaïcaine est là pour lui délayer ses sachets d'Aspégic dans l'eau de son verre à dents, et sa télé reste branchée en permanence, vu que c'est vendredi et que sur la deuxième chaîne, passe l'émission Quatre Saisons à laquelle collabore Michel Lebrun, en tant qu'animateur de la rubrique consacrée aux romans policiers et qui s'appelle, paraît-il, «Le Rose et le Noir». Vous me suivez ?

Bon. Walker considère cette émission comme la plus énigmatique de toute la «french Tee-Vee». Programmée à la «Vois-y-comme-tu-louches» (dixit Walker), inconnue des annonceuses, annulée à tout va, ne figurant pas, la plupart du temps, sur notre programme habituel, Le Rose et le Noir arrive avec une incroyable agressivité (comme des chleuhs sur la bouffe) entre une paisible mise au point sur les boutures de philodendron et un briefing doucereux sur l'utilisation du point de croix dans la broderie lyonnaise. Destinée apparemment aux dames oisives qui tricotent tout l'après-midi devant leur télé, au lieu d'aller s'épanouir en tant que femmes dans le cadre d'un métier créatif librement choisi, l'émission dont il est question a dû faire sauter pas mal de mailles par son arrivée impromptue. Ça commence par les hurlements hystériques d'une jeune fille qui n'a pas l'air d'avoir librement choisi la situation peu épanouissante dans laquelle elle se trouve, et le tout est martelé par une musique hitchcockienne bien cuivrée. Walker adore et sa fiancée jamaïcaine aussi. Il paraît que l'émission de Lebrun fait remonter la vente des livres (je l'ai vérifié pour mon *M. Abel*) mais je suis prêt à croire que son générique marque aussi une recrudescence des collapsus cardio-vasculaires dans les asiles de vieillards. Y-a-t-il un statisticien dans la salle ?

En attendant cette heure exquise, Walker s'est muni de bonnes et saines lectures et notre balade sera, cette fois, littéraire.

Balzac a écrit quelque part : «Les gouvernements passent, les sociétés périssent, la police est éternelle». Voilà sans doute pourquoi Walker, livré aux affres de la maladie, et confronté aux interrogations inévitables d'une hypothétique vie éternelle, se préoccupe plus encore qu'à l'habitude de la police, ce noyau pulsant de notre (para ?) littérature.

Ayant dévoré le numéro de Police Nationale cité dans le précédent Polar, il a voulu en savoir plus...ne comprenant pas pourquoi la Gendarmerie était absente dudit numéro. C'est, lui ai-je expliqué, que la gendarmerie dépend du ministère de la Défense Nationale, tandis que la police prend ses ordres du ministère de l'Intérieur. Il s'en est étonné.

Cela lui va bien, le yankee, avec son pays divisé en 40 000 unités de police non unifiées, ses shérifs de comtés et ses constables ruraux élus à la majorité absolue, son FBI, sa CIA et ses spooks ! Aussi, pour éclairer sa lanterne, ai-je déposé, sur sa table de chevet, *Le nouvel ordre gendarmique*, de Hubert Lafont et Philippe Meyer (Editions du Seuil). C'est un bouquin genre thèse de 3e cycle qui (ça nous change du polar !) véhicule plus de sociologie que de mythologie. Côté mythologie : Guignol, Pandore, Le gendarme de Saint-Tropez et la «tac-tac-tactique» chère à Bourvil. Côté Sociologie : 75 868 hommes soit, avec femmes et enfants, une population «gendarmique» de l'ordre de 300 000 personnes, et une histoire qui commence au VIIe siècle avec, comme jalons importants, la fin des Grandes Compagnies, une avalanche de dé-

par Alain Demouzon

crets royaux, les efforts de Lesdiguidières sous Louis XIII - Richelieu, ceux de Colbert et de Le Blanc à la charnière des XVII et XVIIIe siècles, le rôle primordial de Moncey sous Napoléon, et les textes législatifs de 1820, 1854 et 1903.

Mais le plus important n'est pas là. Car, pour Meyer et Lafont, l'histoire de la gendarmerie est avant tout celle d'une mentalité. Mentalité qui est moins celle du gendarme lui-même que celle de l'Etat qui l'utilise, modifiant pour ses besoins (mais l'Etat est-il bien sûr de savoir quels sont, en l'occurence, ses «besoins» ?) une organisation qui couvre l'ensemble du territoire national. Voué traditionnellement aux paisibles tournées en campagne, aux coups de rouge sur la toile cirée et au dialogue avec la «partie saine de la population», le gendarme a toujours utilisé le «consensus» sans le savoir.

La peur de son bicorne (de son képi) est, dit-on, le commencement de la sagesse. Mais gare ! Les choses sont en train de changer. On informatise, on ordinatorise, on criminostatise, on hélicoptérise, on primevère et on bisonfute ! La nostre gendarmerie n'est plus ce qu'elle était: Tarpon s'est recyclé chez les Marlowe. A temps, sans doute, car les énarques, les polytechniciens et les technocrates ont encore frappé ! Quand le pandore devient shérif, roi du «coup-de-poing» et de la «bavure», Meyer et Lafont crient casse-cou, et leur analyse n'a rien d'un pamphlet. C'est, au contraire, une réflexion solide, étayée, archi-documentée et pleine d'aperçus subtils et d'a-priori sympathiques. A la fin, quand même, il y a un grand coup de vague à l'âme et, en conclusion, un ultime sanglot pour servir d'exergue à un roman noir comme on les aime : «Ce comble d'incompétence lié à ce comble de technocratie porte en ses flancs un pourrissement de la société à quoi l'on reconnaît que l'ordre public du libéralisme avancé est une négation de la démocratie.» Et vlan !

Dans la même foulée, Walker s'est changé les idées en attaquant *Morgue* de Jean-Luc Hennig (Editions Libres Hallier). C'est sous-titré «Enquête sur le cadavre et ses usages» et, comme dérivatif plaisant, l'effet est aussi agréable qu'un popper sur un coryza. Il faut déjà être vacciné contre la chair putréfiée, le sang caillé et...la mort (vous savez, ce truc dont on parle tout le temps dans les polars ? Eh bien, ça existe vraiment!) pour oser s'avancer dans ce labyrinthe glacé, beaucoup moins aseptisé qu'on ne le croit. Jean-Luc Hennig est allé saucissonner avec les garçons morgueurs, les amphithéâtreux, les carabins, les transplanteurs d'organes, les incinérateurs, les croque-morts et autres *body snatchers*. Là encore, travail solide, documenté, avec statistiques et crobards. On n'est pas là pour rigoler. Encore que ! Comme dans toute aventure humaine, le rire se mêle aux larmes. On s'habitue à tout, pas vrai, mame Michu ? Et le plus surprenant de cette lecture de 418 pages (riche en coups au cœur et à l'estomac, croyez-moi !) est encore l'état de sérénité un peu blasée avec lequel on parvient au bout du voyage, comme si les cadavres nous avaient bouffé en route et qu'on en soit arrivé à considérer, comme la kyrielle des interviewés du livre, que les dépouilles de nos frères mortels ne sont rien de plus que des sacs d'os et de tripes. Au-delà du charnier, plane l'interrogation obsédante de la mort, et ce moment du «passage» dont Jean-Luc Hennig ne parle jamais, ce n'est pas son propos. Absence métaphysique encore plus cruelle que celle du cadavre touché du doigt, en notre société qui parle d'autant plus de la mort dans sa littérature, son cinéma et ses médias qu'elle fait tout pour la gommer dans sa réalité éternelle, devenue en quelques décennies insupportable. (Une minute de silence, siouplaît ! Méditons).

En complément au programme *La police des images*, de Charlie Najman et Nicolas Tourlière (Ed. Encre). Des photos surtout (horribles, la plupart), et une réflexion sur la photographie dans son utilisation judiciaire. Dois-je dire qu'il s'agit là encore d'un travail solide et documenté ? Oui, ça l'est. Même si les hypothèses directrices des auteurs apparaissent souvent comme des partis-pris et si la mise en forme de l'ensemble nous paraît un peu trop lyrique, voire esthétisante. Il faut se tenir pour contempler les photos ici proposées... mais il faut carrément se cramponner pour piger le texte. C'est dommage, d'autant plus qu'il n'était sûrement pas difficile d'exprimer les mêmes idées dans une langue plus accessible. Néanmoins, *La Police des Images* propose une sacrée balade visuelle au pays des suicidés, des flingués, des bertillonnés, des anthropométrés et des futurs autopsiés... Ce qui nous renvoie au bouquin de Jean-Luc Hennig et n'est sûrement pas destiné à faire baisser la fièvre de Walker Flaning. Bien fait pour lui, il n'a qu'à mieux choisir ses lectures de malade !

A.D.

La livraison d'Avril de «Livres de France», la revue spécialisée des libraires nous propose un copieux dossier sur le roman policier : des textes sur Demouzon, Patricia Highsmith, San Antonio, La Série Noire et un article de M.B.Endrèbe consacré au roman policier français.
Les chiffres annoncés des tirages de San Antonio ont de quoi nous laisser rêveurs : chaque nouveau titre est tiré à environ 630 000 exemplaires ! et les éditions «Fleuve Noir» réimpriment chaque San Antonio tous les cinq ans environ, ce qui signifie que chaque titre a en gros dépassé le million de volumes. Comme vous devez vous en douter, les tirages de Frédéric Dard sont plus modestes : au maximum 30 à 40 000.
Les confidences chaleureuses que F. Dard livre tous les jours à Claude Villers (dans l'émission «Visas», à 13h30, «Les mémoires de San Antonio») nous ont donné une grande envie de le connaître... et de lui consacrer un dossier dans «Polar».



Exposition et débat sur le roman policier organisés par le Comité des lecteurs de la bibliothèque municipale Marie Curie de Saint-Michel sur Orge les 21, 22, 23 Avril, en présence d'auteurs, dont Jean Vautrin. (ADG, Demouzon et Manchette, submergés de propositions de ce genre auraient déclaré forfait, les vilains !)

C'est Caroline Camara, pour son livre «Le désosseur» (Engrenage), qui a obtenu le prix «Suspense» 1980, succédant ainsi à Catherine Arley. Serge Clérambault, dans le No 1 de Polar, vous avez dit tout le bien qu'il pensait du livre de Caroline Camara.

Pour la neuvième fois le prix «Mystère» de la critique a été décerné en Mars dernier. Ce prix (auquel ont participé 19 critique spécialisés) est revenu à Jean Vautrin pour son roman «Bloody Mary» (éditions Mazarine) précédant Joseph Bialot pour «Babel-Ville» (Série Noire). Quant au prix «Mystère» de la critique étrangère, il est remporté par Jack Vance pour «Méchant garçon» (Red Label), battant ainsi Robert Rossner, «La famille à l'envers» (Eurédif). Les critiques spécialisées ont enfin primé «Le Casse» de David Goodis, en Carré Noir, comme «meilleur réédition».

A propos de Jean Vautrin, vous avez du apprendre par la grande presse (notamment un reportage de J.P. Kauffman dans le Matin-Dimanche du 12 Avril) que son roman Billy-Ze-Kick va être monté par Catherine de Seynes à Planoise, près de Besançon. Mais le plus original de l'entreprise c'est que, parallèlement, depuis le début de l'année, Planoise vit à l'heure de Billy-Ze-Kick. En effet, toute une animation (dans la rue, à l'école) se déploie autour du roman, largement diffusé dans les immeubles. Une expérience assez unique - Vautrin a d'autres raisons d'être content : «Bloody Mary» va être porté à l'écran prochainement par Francis Girod, et pour finir Jean Vautrin sort en Avril son dernier roman, toujours chez Mazarine, «Groom». Michel Lebrun, ce petit veinard, a pu le lire sur épreuves et en rend compte dans ce numéro.

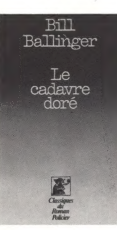
La revue «Historia» consace son numéro spécial no 400 bis aux «Ennemis publics no 1». Au menu : Dillinger, «Baby Face» Nelson, «Pretty Boy» Floyd, Pierrot le Fou, «Mimile» Buisson, Mesrine, Baader et les autres. Côté dames : Ma Barker et Bonnie (celle de Clyde). A noter, la signature de René Réouven, (alias René Sussan) par deux de ces articles. René Réouven publiera prochainement «Toby or not toby» dans la collection «Sueurs froides» (Denoël).

Angoisse et suspense à propos du Festival de Reims. On murmure que Jacques Baudou, Alain Demouzon, Pierre Lebedel et Michel Lebrun essayent de mettre sur pied une association de 1901 (sans but lucratif) devant regrouper tous les amis du roman policier, dans le but - entre autres - d'organiser le Festival. Il se pourrait qu'une assemblée constitutive ait lieu très prochainement. Envisagé aussi : une première assemblée générale à Reims dans le cadre d'un mini festival. Enquête en cours.

Au moment du lancement de Polar (il y a déjà un an !) sont apparus de nouvelles collections policières. Ça continue ! Ainsi Jacques Glénat, connu surtout pour ses parutions consacrées à la B.D., a l'intention de lancer une collection intitulée «Train d'enfer» qui comprendra trois sous-collections «Aventures», «Science-fiction» et «Policière». Glénat veut faire appel à de jeunes auteurs et annonce pour la mi-janvier des «policiers» signés Sangar, Varendes et Novo. Un ouvrage par mois est annoncé.

Aux Presses de la Cité, nouvelle collection, aussi, mais de rééditions : «Classiques du roman policier». M.B. Endrèbe et Michel Lebrun ont choisi dans la collection «Mystère» les meilleurs titres et les ressortent donc sous une jaquette très réussie. Dix titres sont parus en Janvier de Ballinger à Ed McBain en passant par McGivern, E.S. Gardner et Patrick Quentin. Dix autres titres sont prévus en Mai.



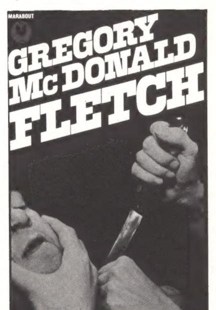


Jean-Claude Simoën qui se relance dans l'édition a lui aussi le projet de publier dans le domaine du policier et annonce un roman de Hubert Monteilhet «La perte de vue», suite logique de «Les Mantes religieuses» et «Les pavés du diable». Pour l'heure, il va nous offrir, en Mai, une «Anthologie de la littérature policière, de Conan Doyle à Jérome Charyn» dirigée par Jacques Sadoul. Si ce dernier est surtout connu comme spécialiste de Science Fiction, rappelez-vous qu'il fut, dans les années 60, rédacteur en chef de Mystère Magazine et d'Hitchcock Magazine. Cette anthologie qui comprend surtout des nouvelles, recouvrira avec ses 32 textes trois registres : la détection, le suspense et les histoires noires. Le gros recueil, d'environ 600 pages, est précédé d'une longue introduction historique et critique et Jacques Sadoul a rédigé une notice biographique sur chaque auteur.

A l'intention de tous les auteurs de langue française, la Radio Suisse romande organise un grand concours de pièces policières. Plusieurs prix récompenseront les lauréats, prix dont le montant total s'élèvera à Fr.50 000. Les personnes désirant participer à ce concours peuvent en demander le règlement à l'adresse suivante :
Emissions théâtrales
Radio Suisse romande
La Sallaz
1010 Lausanne
Suisse
Le délai de remise des textes est fixé au 15 septembre 1980.

Dans notre no 10 la filmographie et la bibliographie de David Goodis ont été établies par Jean-Jacques Schleret. Dans notre no 8, consacré à Léo Malet, nous expliquions l'origine de son pseudonyme «Refréger» en affirmant qu'il s'agissait du nom de son beau-père. Il n'en était rien, Refréger était le nom de son grand-père.

Au sujet de Léo Malet, notre cher Wolfgang continue, dans sa chronique, à polémiquer avec Monsieur Marabout. Signalons donc que Monsieur Marabout lui aussi se met à rééditer des polars dans la bibiothèque Marabout : quatre titres paraissant en Avril, dix d'ici les vancances. Une collection de rééditions en plus, vous direz-vous. Pas du tout ! Olivier Cohen, qui s'occupe de ce secteur, a eu un choix qui nous parait on ne peut plus judicieux en nous proposant, sous des jaquettes très réussies, «Un crime dans la tête», «Coma», «Poursuite» de Garfield et surtout «Fletch» de Gregory McDonald. A ma grande honte, j'avoue que je n'avais pas lu, à sa sortie chez Belfond il y a trois ans, ce petit chef d'œuvre, laissant sur place les Roger Simon et autres avatars modernistes du polar «new look». Comme vous avez pu vous en rendre compte nous ouvrons, dans ce numéro, une rubrique consacrée aux rééditions, mais je n'ai pas pu attendre le mois prochain et vous engage, toutes affaires cessantes, d'aller vous procurer ce «Fletch». Eh ! Wolfgang ! un homme qui publie un bouquin pareil ne peut pas être foncièrement mauvais.



Shelltrie Distribution (qui sort actuellement «Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express») vient d'acquérir les droits pour la France du classique «Scarface». Ce qui nous promet une sortie dans toute la France du chef d'œuvre de Howard Hawks dans une copie impeccable.

Une dizaine de polars ce mois-ci sur les trois chaînes. Rien de génial à l'affiche sauf «Le juge et l'assassin» et à un degré moindre «L'organisation» et «Cosa Nostra», trois films diffusés par F.R.3.



T.F.1. nous offre les lundis 12 et 19 en soirée successivent : «Les bonnes causes» et «Qui ?». Le dimanche 25, toujours en soirée nous pensons voir (ou revoir) «Mélodie en sous-sol».

LES BONNES CAUSES de Christian Jaque, sur un scénario de Jean Laborde et des dialogues de Jeanson, nous invite dans l'univers de la justice à travers la personnalité d'un grand avocat parisien. Ce film «à effets» n'a rien à voir avec ceux de Cayatte. Ici, le plaisir réside surtout dans le dialogue. Au niveau du réquisitoire mieux vaut s'abstenir.
Avec : Bourvil, Pierre Brasseur, Marina Vlady, Virna Lisi, Jacques Monod...

QUI ? de Léonard Keigel, demeure un polar français méconnu. Certes il n'y a rien de génial dans la mise en scène mais le thème abordé évoque parfois les grandes réussites - en littérature - de James Cain et de William Irish.
Avec : Romy Schneider, Maurice Ronet, Gabrièle Tinti, Jacques Duby, Simone Bach...

MELODIE EN SOUS-SOL de Verneuil, adapté par Albert Simonin d'après le roman de Jean Trinian (Série Noire no) et dialogué par Audiard, se déroule à Cannes où des gansters préparent le cambriolage du coffre-fort du Palm Beach. Un film trop fabriqué pour être honnête. La confrontation Gabin-Delon fait accepter cette mayonnaise liquide. On est loin, très loin du célèbre «Quand la ville dort» de John Huston.

A.2. semble diffuser les polars au compte-goutte. Deux seulement (en principe) ce mois, et programmation l'après-midi lundi 12 : «Maigret à Pigalle» et lundi 19 : «La nuit des espions».

MAIGRET A PIGALLE, coproduction franco-italienne, de Mario Landi, nous présente Maigret sous les traits de Gino Cervi. Le roman de Simenon («Maigret au Picratt's») vaut surtout par son climat. Le film de Landi est loin de restituer l'ambiance de Pigalle, quartier particulièrement chaud et de ses effluves qui font le délice des connaisseurs du monde entier. Le seul intérêt du film est de nous rappeler que Raymond Pellegrin est un excellent acteur trop peu utilisé depuis plusieurs années.
Avec : Gino Cervi, Raymond Pellegrin, Alfred Adam, Lila Kedrova.

LA NUIT DES ESPIONS de Robert Hossein, constitue un remarquable face à face entre l'auteur, réalisateur, acteur : Robert Hossein et son épouse d'alors : Marina Vlady. Pour la petite histoire signalons que de ce film fut tiré un roman portant le même titre, publié au Fleuve Noir (série espionnage no 211 sous les signatures de Robert Hossein et Robert Chazal).
Avec : Robert Hossein, Marina Vlady, Michel Etcheverry, Alain Noris, Michèle Dufour et Clément Harari.

F.R.3. pour sa part nous propose «L'homme de Rio» (le 5), «Atout coeur à Tokyo pour O.S.S. 117» (le 13), «L'organisation» (le 14), «Cosa Nostra» (le 19), «Le juge et l'assassin» (le 21), tous ces films en soirée à 20h 30.

ATOUT COEUR A TOKYO POUR O.S.S. 117 est signé par Michel Boisrond. L'adaptation du roman de Jean Bruce est due à Terence Young et Pierre Foucaud. C'est Frederick Stafford qui campe Hubert Bonisseur de la Bath. Il est dommage que Terence Young n'est pas réalisé cette bande rocambolesque d'espionnage. Soyons juste : Michel Boisrond limite les dégâts. Mais il manque à sa mise en scène le côté «dingue» des «James Bond» de Young.
Avec : Frederick Stafford, Marina Vlady, Henri Serre...

L'ORGANISATION de Don Medford, nous propose la dernière (à ce jour) des enquêtes du policier noir Tibbs. Dans la lignée de «French Connection», cette production de Walter Mirich est loin d'être négligeable.
Avec : Sidney Poitiers, Barbara MacNair, Gérard S. O'Loughlin et Charles Gray.

COSA NOSTRA de Terence Young, prend pour point de départ une histoire authentique : l'affaire Joseph Valachi et les révélations de ce dernier au Ministère de la Justice des U.S.A. Fort violent ce film au suspens constant est un remarquable document (quelque peu romancé) sur la Mafia du début du siècle à nos jours.
Avec : Charles Bronson, Lino Ventura, Mario Pilar, Fred Vallera...

LE JUGE ET L'ASSASSIN de Bertrand Tavernier, est lui aussi axé sur des faits authentiques : une histoire de meurtre se déroulant vers la fin du XIXe siècle au cours de laquelle, un homme ayant deux balles dans la tête commis plus d'une douzaine de crimes. Un juge parviendra à le confondre. Peut être le meilleur Tavernier. En tout cas un film remarquable et deux prodigieux comédiens : Noiret et Galabru.
Avec : Philippe Noiret, Michel Galabru, Isabelle Huppert, Jean-Claude Brialy, Renée Faure...

Guy Botal
avec la collaboration de Gérard Le Chat



SORTIS DANS LE MOIS

«**Une gâchette à louer**» de Thimothy Harris (Coll. Série Noire No 1762) Gallimard (Voir critique dans ce numéro)
«**Une si jolie petite banque**» de John Wainwright (Coll. Série Noire No 1763) Gallimard
«**A déguster froid**» de Brian Garfield (Coll. Série Noire No 1764) Gallimard (Voir critique dans ce numéro)
«**Double traque**» de Gunnard Landers (Coll. Série Noire No 1765) Gallimard
«**Week-end chez Alice**» de Gilbert Tanugi (Coll. Le Masque No 1593) Librairie des Champs-Elysées
«**Le crime de Hollowfield**» de June Thompson (Coll. Le Masque No 1594) Librairie des Champs-Elysées
«**Qui a payé le tueur ?**» de Michaël Underwood (Coll. Le Masque No 1596) Librairie des Champs-Elysées
«**Le nez dans la luzerne**» de Exbrayat (Coll. Le Masque No 1597) Librairie des Champs-Elysées.
«**N'éveillez pas Satan**» de Yves Barrec (Coll. Sueurs froides) Denoël. (Voir critique dans ce numéro)
«**Le secret des Andrônes**» de Pierre Magnan, Fayard. (Voir critique dans ce numéro)
«**La Vénus aux seins nus**» de Lionel Black (Coll. Le Club des Masques No 397) Lib. des Champs-Elysées. (Réédition)
«**N ou M**» de Agatha Christie (Coll. Le Masque No 1603) Librairie des Champs-Elysées. (Réédition)
«**Les gens de Smiley**» de John le Carré. (Robert Laffont) (Voir critique dans ce numéro)
«**Les dames du Creusot**» de Charles Exbrayat (Coll. Le Club des Masques no 398) Librairie des Champs-Elysées. (Réédition)
«**La haine et les dollars**» de Paul Kruger (Coll. Le Club des Masques No 399) Librairie des Champs-Elysées. (Réédition)
«**Poulet à l'italienne**» de Jean-Paul Rouland et Claude Olivier. Denoël.
«**Le 5ème cavalier**» de Dominique Lapierre et Larry Collins (Robert Laffont) (Voir critique dans ce numéro)
«**Vipère 3**» de Walter Wager (Coll. Le Livre de Poche-Thrillers No 7433) Librairie Générale Française. (Réédition)
«**La Mort en gros sabots**» de J.F. Bardin (Coll. Le Miroir Obscur) Nouvelles éditions Oswald (Néo). (Réédition) (Voir critique dans ce numéro)
«**Le Dernier Gladiateur**» de Richard Ben Sapir. Alta.
«**Le chien ivre**» de James Crumley (Fayard) (Voir critique dans ce numéro)
«**Un rien de muscade**» de John Collier. (Coll. Le Miroir Obscur) Nouvelles éditions Oswald (Néo) (Réédition) (Voir critique dans ce numéro)
«**Le Grand Résident**» de Gilbert Joseph. (Albin Michel)
«**La Bibliothèque de Villers**» de Benoit Peeters. (Coll. L'Ecart) Robert Laffont.
«**Point de non-retour**» de Patricia Wentworth (Coll. Roman Policier) Seghers.
«**Opération Bluewater**» de Peter L. Dixon Hachette-Littérature.
«**Le Jobard**» de Henry Noullet. (Olivier Orban)
«**Safari Amazonien**» de Louis Aris. (Roman Policier) Paul Mari.
«**Shock corridor**» de Samuel Fuller (Coll. Carré Noir no 338) Gallimard. (Réédition)
«**Le Grand Braquage**» de Dashiell Hammett (Coll. Carré Noir No 336) Gallimard. (Réédition)
«**Pesetas**» de Stan Olera (Coll. Socco No 6) Eurédif.
«**Histoires à lire toutes portes closes**» de Alfred Hitchcock (Coll. Presses-Pocket No 1815) Presses-Pocket.
«**Allez les verts**» de Richard S. Morgiev (Coll. Sanguine No 5) Ed. Phot'œil.
«**L'automne à Romorantin**» de J.N. Baudrin (Coll. Sanguine No 6) Ed. Phot'œil.
«**Trois médusés dans un rafiot**» de Georges Pierquin (Coll. Les Anti-gangs No 13) Plon.
«**Discrétion de mort**» de Diana Ramsay (Coll. Red Label) PAC. (Voir critique dans ce numéro)
«**Maigret et le corps sans tête**» de Georges Simenon (Coll. Maigret No 25) Presses de la Cité. (Réédition)
«**Maigret et les vieillards**» de Georges Simenon (Coll. Maigret No 34) Presses de la Cité. (Réédition)
«**Chomeur's blues**» de Louis Aris (Coll. Engrenage No 16) Ed. Jean Goujon.
«**La Monnaie de la pièce**» de Michel Lebrun (Coll. Engrenage No 17) Ed. Jean Goujon. (Voir critique dans ce numéro)
«**1275 âmes**» de Jim Thompson (Coll. Carré Noir No 337) Gallimard. (Réédition)
«**S.A.S.-Duel à Barranquilla**» de Gérard de Villiers (Coll. S.A.S.) Plon.
«**L'Homme qui regardait passer les trains**» de Georges Simenon (Coll. Folio No 1169) Gallimard. (Réédition)
«**Les Rescapés du Télémaque**» de Georges Simenon (Coll. Folio No 1175) Gallimard. (Réédition)
«**Jamais plus de peine ni d'oubli**» de Osvaldo Soriano. Fayard.
«**Cross-Country**» de Herbert Kastle (Belfond)
«**Cette fille dans ses pattes**» de Peter Randa (Coll. Spécial-Police No 1550) Fleuve Noir.
«**La Péniche au trésor**» de Brice Pelman (Coll. Spécial-Police No 1551) Fleuve Noir.
«**Sanglantes Rotatives**» de Jean Mazarin (Coll. Spécial-Police No 1552) Fleuve Noir.
«**Le Rat est mort**» de Michel Germont (Coll. Spécial-Police No 1553) Fleuve Noir.
«**Le Vin mauvais**» de Dominique Arly (Coll. Spécial-Police No 1554) Fleuve Noir.
«**La Bonté du diable**» de André Lay (Coll. Spécial-Police No 1555) Fleuve Noir.
«**Mort soudaine à Hollywood**» de Pierre Nemours (Coll. Spécial-Police No 1556) Fleuve Noir.
«**Cible H : comme Héroïne**» de Lionel Derrick (Coll. Mark Hardin, the penetrator No 1) Fleuve Noir.
«**Des filles pour Las Vegas**» de Lionel Derrick (Coll. Mark Hardin, the penetrator No 2) Fleuve Noir.
«**A prendre ou à lécher**» de San-Antonio (Coll. San-Antonio No 101) Fleuve Noir.
«**L'attaque d'Atlanta**» de Don Pendleton (Coll. L'Exécuteur No 27) Plon.
«**Ellery Queen présente : 14 histoires de meurtre**» (Chantecler) Diff. Chantecler France.

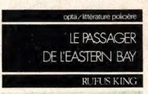
en cadeau

Pour tout abonnement d'un an, nous vous offrons, en cadeau, un de ces ouvrages au choix :





1





2



3

A découper ou à recopier (ou à photocopier)

POLAR

BULLETIN D'ABONNEMENT

à partir du No : . . . .

Nom : . . . .

Prénom : . . . .

adresse : . . . .

. . . .

code postal : . . . . Ville : . . . .

Je désire recevoir en cadeau d'abonnement, le titre suivant :

. . . .

FRANCE
Abonnement annuel :
12 Nos + Cadeau gratuit : 100 F

ETRANGER
Abonnement annuel :
12 Nos + Cadeau gratuit : 150 F

Les réglements sont à adresser à "POLAR", 33 passage Jouffroy - 75009 Paris - Réglement par chèque bancaire ou postal exclusivement -